

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CRITIQUE DE L'IRRATIONNEL DANS *L'AMI DES ENFANTS* (1782-1783)

D'ARNAUD BERQUIN

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

GENEVIÈVE FOURNIER-GOULET

FÉVRIER 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le Fonds québécois de recherche sur la société et la culture pour m'avoir permis de réaliser ce projet. Je remercie aussi ma directrice de recherche, Madame Lucie Desjardins, pour ses encouragements tout au long de l'écriture de ce mémoire. Sans elle et ses intérêts de recherche passionnants, je n'aurais jamais découvert Arnaud Berquin et la richesse de ses textes.

J'ajoute à cela des remerciements tout particuliers à mes collègues Carmélie « Hoffmann » Jacob et Chantale « Rowling » Tremblay, grâce à qui ma passion pour la littérature pour enfants n'a cessé de grandir. Ces deux années de maîtrise n'auraient pas été aussi stimulantes si je ne les avais pas eues à mes côtés. Merci pour toutes les discussions que vous avez su susciter.

Enfin, ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans le soutien constant de mes parents, Lynda et Claude, et de mon fiancé, Patrick. Je ne saurai jamais trop les remercier pour leur patience et leur compréhension. En outre, j'aimerais dédier mon travail à ma grand-mère, Réjeanne Goulet, qui a su me transmettre son amour des mots.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1	
LA CRITIQUE DES CROYANCES POPULAIRES JUSQU'À BERQUIN.....	8
1.1 Des croyances partagées.....	9
1.2 La critique des croyances populaires par les élites.....	13
1.2.1 Le rationalisme ecclésiastique.....	14
1.2.2 Les libertins érudits et leurs héritiers.....	19
1.2.3 La critique de la crédulité par la fiction.....	24
1.2.4 Romans, dictionnaires et critiques des croyances populaires.....	28
1.3 La critique de la superstition et du merveilleux dans la littérature pour enfants.....	33
1.3.1 La littérature pour les enfants avant Rousseau : contre les superstitions, mais pour le conte.....	34
1.3.2 Rousseau et ses successeurs : adaptation de la critique des superstitions et critique du conte.....	38
CHAPITRE 2	
LE MONDE RÉALISTE, MÉTHODIQUE ET DÉISTE DE <i>L'AMI DES ENFANTS</i>	44
2.1 <i>L'Ami des enfants</i> , un ouvrage singulier.....	45
2.2 Le « réalisme » de <i>L'Ami des enfants</i>	48
2.3 <i>L'Ami des enfants</i> et la méthode de l' <i>Encyclopédie</i>	62
2.4 <i>L'Ami des enfants</i> et la religion.....	69

CHAPITRE 3

LA CRITIQUE EXPLICITE DE L'IRRATIONNEL DANS SIX TEXTES DE *L'AMI DES ENFANTS*.....76

3.1 Présentation des six textes du corpus.....77

3.2 Une rhétorique de la simplicité et de la clarté.....80

3.3 Les personnages en tant que modèles et anti-modèles.....89

3.4 Le comique et le tragique.....101

CONCLUSION.....107

BIBLIOGRAPHIE.....112

RÉSUMÉ

On a longtemps considéré l'enfant comme « un petit adulte » et ce n'est qu'avec les XVI^e et XVII^e siècles qu'on commence à lui reconnaître des caractéristiques propres. Toutefois, c'est avec le XVIII^e siècle que des auteurs se mettent à écrire des récits spécifiquement destinés à un jeune public. Ceux que l'on peut qualifier de grands auteurs pour la jeunesse à la fin de l'Ancien Régime, qu'il s'agisse de Madame d'Épinay (1726-1783), de Madame de Genlis (1746-1830) ou d'Arnaud Berquin (1747-1791), se font les porte-paroles des idées et des critiques que nous désignons aujourd'hui sous le nom de « philosophie des Lumières ». Nous nous intéresserons ici à *L'Ami des enfants*, un périodique écrit par Arnaud Berquin. Paru en vingt-quatre numéros entre 1782 et 1783, il comporte 121 historiettes de plusieurs genres différents, dans lesquelles Berquin se réclame d'une des idées essentielles des Lumières : le recours à la raison. En effet, il y dénonce de plusieurs manières l'irrationnel (revenants, monstres, magie, mondes enchantés) et c'est cette critique que nous étudierons, afin de voir comment elle est rendue accessible aux jeunes lecteurs, tout en restant très près des Lumières.

Dans un premier chapitre, nous retracerons le contexte socio-historique pour comprendre comment la critique des croyances s'est articulée en France, et ce, jusqu'à envahir le domaine de la littérature pour enfants. Il s'agira avant tout de voir comment le discours de Berquin s'insère dans un mouvement qui le dépasse et qui tire ses origines de la fin du XVII^e siècle. Ce rappel historique nous mènera à une définition opératoire des termes « irrationnel » et « irrationalité », qui seront utilisés dans la suite de notre mémoire.

Nous tenterons ensuite de voir de quelle manière Berquin s'emploie à mettre cette critique à la portée des enfants. L'ensemble des histoires sera d'abord observé, afin de voir comment elles mettent toutes de l'avant un monde où la raison prime. Trois manifestations de ce monde « raisonnable » seront étudiées dans les historiettes : leur réalisme de fond et de forme ; leurs liens avec la science et la méthode scientifique, telles que décrites dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert (1751-1772) ; leur proximité avec le déisme.

Notre troisième chapitre sera finalement consacré à l'analyse de six histoires en particulier qui traitent explicitement de la critique des irrationalités. Il s'agira surtout de déterminer quelles stratégies rhétoriques utilise Berquin pour inciter à critiquer les irrationalités.

Une telle étude nous permettra de lier la critique des irrationalités faite par Berquin aux idées véhiculées dans la société française de cette époque, de manière à voir comment cet auteur diffuse une philosophie des Lumières et une définition de la raison adaptées aux enfants.

Mots clés : Arnaud Berquin, littérature pour enfants, irrationnel, philosophie des Lumières, XVIII^e siècle

INTRODUCTION

Avec *L'Ami des hommes ou Traité sur la population*, le marquis de Mirabeau lance en 1756 une mode qui donnera naissance à un certain nombre d'œuvres aux titres semblables, comme *L'Ami des filles* (1761). Cette expression devient assez courante à une époque « qui célèbre le culte de l'amitié et qui aime employer le terme d'ami quand il s'agit de défendre une cause¹ ». Il n'est donc pas étonnant de voir bientôt apparaître des textes intitulés *L'Ami des enfants*, d'autant plus qu'au XVIII^e siècle, ce groupe d'âge commençait à être reconnu comme ayant des caractéristiques propres. Si au Moyen Âge on le considérait comme un petit adulte dans tous les aspects de sa vie, « on admet désormais que l'enfant n'est pas mûr pour la vie, qu'il faut le soumettre [...] à une quarantaine avant de le laisser rejoindre les adultes² ». Beaucoup d'auteurs commencent donc à s'intéresser à l'enfant en tant que public et l'abbé Joseph Reyre fait paraître un premier ouvrage intitulé *L'Ami des enfants* en 1763. Un extrait de sa préface montre bien qu'une nouvelle sensibilité entoure la figure de l'enfant :

Le public a vu paroître successivement *L'Ami des hommes*, *L'Ami des femmes*, etc. mais personne ne s'est encore déclaré l'ami des enfants. D'où peut venir une pareille indifférence envers cette portion naissante de la Société ? Dédaigneroit-on de s'abaisser jusqu'à elle, ou penseroit-on qu'elle n'a pas besoin du secours et des lumières d'un ami sage et éclairé ? Mais ignore-t-on qu'elle est, pour ainsi dire, la base sur quoi porte le reste de la Société [...] ?³

¹ François Genton, « Vers une littérature de grande diffusion : la littérature d'enfance et de jeunesse et le drame », *Des beautés plus hardies : le théâtre allemand dans la France de l'Ancien régime (1750-1789)*, Paris, Éditions Suger, 1999, p. 273.

² Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 313.

³ Joseph Reyre, *L'Ami des enfants*, Paris, Chez la veuve de P. Duménil, 1785 [1763], p. vii.

L'ouvrage de Reyre reste toutefois très peu adapté aux enfants — il compte dix-sept chapitres qui conseillent le lecteur sur différents aspects de sa vie, de manière assez aride sous le mode de la leçon morale, sans l'intégrer dans une fiction. Il faut attendre presque vingt ans pour qu'un auteur offre au jeune public un *Ami des enfants* qui tienne vraiment compte de son âge. Il s'agit de l'auteur bordelais Arnaud Berquin, qui publie entre 1782 et 1783 vingt-quatre numéros d'un périodique intitulé *L'Ami des enfants*. Les 121 textes qu'il comprend sont de genres variés et s'adressent aux enfants bourgeois et nobles de moins de dix ans⁴. Dans l'avertissement de son ouvrage, cet auteur montre déjà qu'il veut plaire à ses lecteurs particuliers en leur offrant des récits variés et adaptés à leur goût : « Il n'en est aucun dont on n'ait d'abord essayé l'effet sur des enfants d'un âge et d'une intelligence plus ou moins avancés et l'on a retranché tous les traits qui semblaient ne pas les intéresser vivement⁵ ». Pour lui, ce plaisir de lecture des enfants ne devrait passer que par des récits tirés de leur quotidien : « Au lieu de ces fictions extravagantes et de ce merveilleux bizarre dans lesquels on a si longtemps égaré leur imagination ; on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille⁶ ». On voit que Berquin se pose d'emblée contre tout ce qui va à l'encontre de la raison, cette valeur si importante au siècle des Lumières. Cet auteur, décrit comme un philosophe de la troisième génération des Lumières⁷, reprend en effet à son compte les critiques de la superstition et du merveilleux qui se font entendre depuis plus d'un siècle dans la société lettrée. C'est au déploiement de ces critiques dans *L'Ami des enfants* que notre mémoire veut s'intéresser.

⁴ John Dunkley confirme l'âge du public de Berquin dans « La Femme est née libre. L'éducation des filles dans *L'Ami des enfants* de Berquin », Olga B. Cragg (éd.), *Sexualité, mariage et famille au XVIII^e siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1998, p. 349. Pour ce qui est de la condition sociale des lecteurs, Nicolas Bouilly affirme, dans une notice très connue sur Berquin, que cet auteur avait la volonté d'être lu « dans le foyer du simple artisan, comme dans le palais des rois » (Nicolas Bouilly, « Notice sur Arnaud Berquin », dans Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants, Œuvres complètes d'Arnaud Berquin*, Paris, Masson et Yonnet, 1829, t. 1, p. 12.) Toutefois, la plupart des chercheurs sont d'avis que les lecteurs de Berquin étaient bourgeois comme lui-même et parfois nobles (voir Annie Lhéréty, « L'enfant, son livre, son éducation au XVIII^e siècle », *Stanford French Review*, vol. III, 1979, p. 246).

⁵ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants, op. cit.*, t. 1, p. 6.

⁶ *Id.*

⁷ Le terme est de Jamal Élachmit (*Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791)*), Thèse de doctorat, Bordeaux, Université des lettres et arts de Bordeaux, 1988, p. 18). Cette génération, venue après les chefs de file des Lumières, « n'a pu se hisser vers les sommets [et] essaya de répandre, de diffuser ce qui avait été dit ».

Même si Berquin a connu un très grand succès à son époque, il est presque tombé dans l'oubli aujourd'hui et peu de chercheurs se sont intéressés à son œuvre, qui reste toutefois vue par certains comme la source de la littérature pour enfants⁸. Comme le remarque Denise Escarpit, « Berquin est resté jusqu'ici, pour l'histoire littéraire, l'auteur de berquinades, c'est-à-dire d'œuvres sans vigueur, remplies de sentiments fades⁹ ». Ce terme de « berquinades » s'applique plutôt aux œuvres qui l'ont fait connaître, ses *Idylles* (1774) et ses *Romances* (1776), qui s'adressaient aux adultes et qui relevaient d'un genre à la mode qui fut ensuite décrié et jugé trop naïf, la poésie d'idylle. Mais Berquin a su recycler cette naïveté de ton dans un nombre imposant d'ouvrages pour les enfants¹⁰, dont *L'Ami des enfants* est l'œuvre maîtresse. Escarpit a été l'un des premiers chercheurs contemporains à s'intéresser de nouveau à Berquin, dans le numéro spécial de la revue *Nous voulons lire* qu'elle a dirigé en 1983 et qui soulignait le bicentenaire de la parution de *L'Ami des enfants*. Le sujet de la critique des superstitions et du merveilleux est effleuré au passage de quelques articles¹¹, mais l'ensemble de l'ouvrage est plutôt consacré à faire connaître l'auteur et son œuvre. D'autres travaux l'ont suivi et ont surtout porté sur les sources de Berquin et sur ses leçons morales. Puisque cet auteur avait la particularité d'emprunter certaines de ses trames à des auteurs allemands et anglais, on s'est employé à discerner l'important travail d'adaptation qui existe entre les versions d'origine et les textes de Berquin¹². En outre, la morale reste l'objectif premier de Berquin — il veut « porter naturellement à la vertu¹³ » ses lecteurs, et ce

⁸ Francis Marcoin, « *L'Ami des Enfants* ou le médiateur dans les ouvrages d'Arnaud Berquin ». *Spirale*, no 17, 1996, p. 51-70 ; Renée Balibar, *Histoire de la littérature française*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.

⁹ Denise Escarpit (éd.), « Avant-propos », « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 3.

¹⁰ Il s'agit entre autres de *L'Ami de l'adolescence* (1784-1785), de *Sandford et Merton* (1786-1787) ou encore du *Petit Grandisson* (1787).

¹¹ Notamment dans « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps », Denise Escarpit (éd.), « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 109.

¹² Göte Klingberg, « L'œuvre de Berquin. Problèmes et notes sur ses sources », *ibid.*, p. 50-63 et « Arnaud Berquin », *Facets of children's literature research: collected and revised writings*, Stockholm, The Swedish Institute for Children's Books, 2008, p. 148-156 ; François Genton, « Vers une littérature de grande diffusion : la littérature d'enfance et de jeunesse et le drame », *loc. cit.*, p. 269-329 et François Genton, « Arnaud Berquin (1747-1791) et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle », Gilbert van de Louw et Elisabeth Genton (éd.), *Révolution, Restauration et les Jeunes (1789-1848)*, Paris, Didier Érudition, 1989, p. 69-73.

¹³ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, p. 6.

thème a été l'objet des recherches d'Angus Martin¹⁴ et de John Dunkley¹⁵. Si tous remarquent en passant que « Berquin veut remplacer les ogres et les fées par les merveilles de la science et de la nature¹⁶ », aucun ne s'intéresse précisément¹⁷ à la volonté marquée de cet auteur de mettre à l'écart tout irrationnel.

Pourtant, cette mise à l'écart est révélatrice du lien fort qui existait entre Berquin et la philosophie des Lumières, et nous semble, à ce titre, mériter d'être étudiée. En effet, depuis le début du XVIII^e siècle, la valorisation de la raison est devenue une idée dominante et, par le fait même, on se met à critiquer tout ce qui ne s'accorde pas avec cette raison, les « croyances traditionnelles¹⁸ » en premier lieu. À la lecture des historiettes contenues dans *L'Ami des enfants*, l'opinion de Berquin sur les « fictions extravagantes » et le « merveilleux bizarre » apparaît clairement : comme beaucoup de ses contemporains, il veut combattre ces croyances et en éloigner ses lecteurs. Chacun de ses récits utilise des stratégies différentes pour amener son jeune lecteur à refuser les explications superstitieuses et à utiliser sa raison. Berquin voit l'enfant comme « un petit philosophe¹⁹ » à qui il faut inculquer les principes des Lumières. Il tient toujours compte des particularités de ce public et il prend soin d'adapter, de « vulgariser²⁰ » la critique des croyances irrationnelles afin qu'elle soit accessible aux enfants. Notre mémoire aura ainsi comme objectif de comprendre comment Berquin véhicule cette critique, autant dans le fond que dans la forme de ses textes.

¹⁴ Angus Martin, « From Marmontel to Berquin : The Dynamic Concept of Morality in Eighteenth-Century French Fiction », *Studies in Eighteenth Century Culture*, vol. VI, 1977, p. 285-302.

¹⁵ John Dunkley, « Berquin's *L'Ami des enfants* and *L'Ami des adolescents* : innocence into experience », *History of Ideas-Travel Writing-History of the Book-Enlightenment and Antiquity*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 53-77.

¹⁶ Francis Marcoin, « La littérature française, XVII^e-XIX^e siècles », Annie Renonciat (dir.), *Livres d'enfance, livres de France. The changing face of children's literature in France*, Paris, Hachette jeunesse, 1998, p. 37.

¹⁷ Le titre de la thèse de Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791)*, *op. cit.*, pourrait laisser croire que la critique de la superstition et du merveilleux faite par Berquin est étudiée en détail, mais Élachmit n'aborde que peu le sujet et se concentre surtout sur la vision de la famille dans l'œuvre de Berquin.

¹⁸ Selon les mots de Paul Hazard dans le chapitre « Contre les croyances traditionnelles » de *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Paris, Fayard, 1994 [1961], p. 118-224.

¹⁹ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791)*, *op. cit.*, p. 232.

²⁰ *Ibid.*, p. 239.

Nous tâcherons d'abord de retracer le contexte socio-historique afin de voir en quoi les opinions sur les croyances de toutes sortes (magie, astrologie, revenants, etc.) ont évolué en France avant Berquin. De nombreux historiens des mentalités et chercheurs en littérature, notamment Jean-Marie Goulemot²¹ et Bernard Dompnier²², se sont intéressés à ces questions et leurs travaux serviront de base à notre réflexion. Il s'agira avant tout de voir comment le discours critique de Berquin s'insère dans un mouvement qui le dépasse largement et qui tire ses origines du siècle précédent, de ce moment où la critique des croyances populaires est devenue de plus en plus répandue chez les lettrés.

Nous tenterons par la suite de voir de quelle manière cette critique s'est articulée pour finalement se retrouver dans la littérature pour enfants, née au siècle des Lumières. Nombre d'auteurs qui ont précédé Berquin ou qui lui sont contemporains ont tenté, dans leurs récits, de s'éloigner du merveilleux et de la superstition, qu'on jugeait nuisibles pour les enfants. Si aucun chercheur ne s'est penché sur ce sujet dans une monographie, la plupart des auteurs qui s'intéressent aux débuts de la littérature pour enfants en traitent. Nous nous servirons, entre autres, des travaux d'Isabelle Havelange et Ségolène Le Men²³, ainsi que de ceux de Denise Escarpit²⁴. Au terme de ce rappel historique, nous aurons par ailleurs clarifié les termes « irrationnel » et « irrationalité », qui seront utilisés dans les autres chapitres pour analyser la critique du merveilleux autant que celle des superstitions dans l'*Ami des enfants*.

Nous nous intéresserons ensuite à la manière précise dont sont dénoncées les croyances dans cette œuvre. L'ensemble des histoires sera d'abord observé, afin de voir comment elles mettent toutes de l'avant un monde où la raison prime, autant dans la forme que dans le récit. Trois manifestations de ce monde « raisonnable » seront étudiées. Nous concentrerons d'abord notre analyse sur les descriptions et les dialogues, en nous appuyant

²¹ Jean-Marie Goulemot, « Démons, merveilles et philosophie à l'Âge classique », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 35, no 6, 1980, p. 1223-1250.

²² Bernard Dompnier dirige en fait une équipe de travail dont les travaux ont été publiés dans *La superstition à l'âge des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1998.

²³ Isabelle Havelange et Ségolène Le Men, *Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, Montreuil, Bibliothèque Robert Desnos, 1988.

²⁴ Denise Escarpit, *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe : panorama historique*, Paris, Presses universitaires de France, 1981.

sur les travaux de Vivienne Mylne²⁵ et de Monique Nemer²⁶ concernant le développement, au XVIII^e siècle, de techniques d'écriture qui tendent à reproduire le réel. Nous nous intéresserons aussi à la place importante que prennent, dans les discours des personnages adultes de Berquin, la science et la méthode scientifique, telles que décrites dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert (1751-1772). Finalement, nous verrons comment les historiettes se rapprochent du courant déiste, une position spirituelle que plusieurs penseurs des Lumières, tels Voltaire et Rousseau, partagent parce qu'ils la trouvent naturelle et en accord avec la raison. L'analyse de ces trois éléments constitutifs de *L'Ami des enfants* nous permettra de mieux comprendre le monde que tisse Berquin et comment celui-ci sert à discréditer aux yeux de ses lecteurs tout ce qui ne peut s'expliquer par la raison.

En dernier lieu, nous étudierons plus précisément six historiettes, dans lesquelles la critique des irrationalités occupe une place importante. Chacun de ces textes décrit un phénomène qui peut sembler surnaturel et qui suscite, de ce fait même, de la peur chez certains personnages. Puis, le texte montre rapidement la fausseté de ce phénomène. Notre analyse se penchera sur la manière qu'emploie Berquin pour persuader son jeune public de ne pas accorder foi à ce qui va à l'encontre de la raison, dans les textes comme dans sa vie quotidienne. Il s'agira donc de déterminer quelles stratégies rhétoriques sont utilisées et comment elles sont adaptées aux lecteurs, et aussi de voir si ces stratégies sont communes à d'autres auteurs qui se sont essayés à la même critique ou si elles sont uniques à Berquin. Pour répondre à ces questions, nous utiliserons notamment les travaux de Jean-Paul Sermain sur les rapports entre la rhétorique et le roman au XVIII^e siècle²⁷.

Notre travail cherchera en fait à mieux comprendre en quoi la critique véhiculée dans les textes de Berquin est représentative d'une nouvelle littérature pédagogique qui tente de

²⁵ Vivienne Mylne, *The Eighteenth-Century French Novel: Techniques of Illusion*, Cambridge, Cambridge University press, 1981 et *Le dialogue dans le roman français: de Sorel à Sarraute*, Paris, Universitas, 1994.

²⁶ Monique Nemer, « Une dialectique de la vérité et de la réalité, l'enjeu des nouvelles techniques narratives au XVIII^e siècle », *Cahiers d'histoire littéraire comparée*, no 7, 1982, p. 83-98.

²⁷ Jean-Paul Sermain, *Rhétorique et roman au 18^e siècle. L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, Oxford, The Voltaire foundation, 1985 et « La rhétorique dans l'histoire culturelle, la pensée et les textes littéraires du dix-huitième siècle », *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, vol. 10, 2005, p. 271-280.

s'éloigner de l'univers des croyances populaires. L'étude de ce corpus nous permettra de saisir par un exemple concret le processus de marginalisation de ces croyances et l'évolution de l'idée de raison dans la littérature et la société française des Lumières.

CHAPITRE I

LA CRITIQUE DES CROYANCES POPULAIRES JUSQU'À BERQUIN

Vint la mode de l'esprit, de la raison : comment les fées auraient-elles résisté à ces puissances qui ne souffrent aucun partage? Comment ne se seraient-elles point cachées, pour échapper aux lumières ?

Paul Hazard²⁸

On attribue souvent la naissance de la littérature pour enfants à des auteurs de la fin du XVIII^e siècle, qu'il s'agisse de madame Leprince de Beaumont²⁹, de madame de Genlis³⁰ ou d'Arnaud Berquin. Tous ces auteurs s'emploient à critiquer la superstition³¹ et le merveilleux³² parce qu'ils les considèrent nuisibles à l'acquisition de la raison chez l'enfant.

²⁸ Paul Hazard, *Les livres, les enfants et les hommes*, Paris, Flammarion, 1932, p. 21.

²⁹ Jeanne Marie Leprince de Beaumont (1711-1780) est surtout connue pour son *Magasin des enfants* (1756), dans lequel on retrouve, entre autres, le conte *La belle et la bête*.

³⁰ Stéphanie Félicité du Crest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis (1746-1830) a écrit un très grand nombre de textes pour les enfants, dont les plus connus sont *Les veillées du château* (1782) et *Le théâtre d'éducation* (1779-1780). Elle est aussi l'auteur d'un traité sur l'éducation des enfants, *Adèle et Théodore* (1782).

³¹ La définition de la « superstition » se clarifiera tout au long de notre chapitre, selon les différents milieux qui l'ont critiquée. Toutefois, de manière générale, Bernard Dompnier définit la superstition par l'idée « d'écart par excès » ; ainsi, elle constitue toujours un écart face à une norme qui, elle, est changeante (Bernard Dompnier, « Introduction », *La superstition à l'âge des Lumières*, *op. cit.*, p. 9).

³² La définition du terme « merveilleux » qui nous intéressera dans ce chapitre est celle qui se rapporte à la poésie et à la littérature durant tout l'Ancien Régime. Le premier *Dictionnaire de l'Académie française* le définit comme « cette partie de la fable qui cause de l'admiration » (art. « merveilleux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Chez la Veuve de Jean-Baptiste Coignard, 1694, p. 46). Il y a un merveilleux des anciens (les Dieux, les monstres, etc.) et un merveilleux moderne (les fées, la

Or, cette critique n'est pas nouvelle ; elle a été abordée par de nombreux auteurs, et ce, particulièrement depuis le XVII^e siècle, moment où une « crise de la conscience européenne³³ », selon les mots de Paul Hazard, se développe et conduit au renversement de certaines idées traditionnelles. Aussi, nous semble-t-il important, dans ce premier chapitre, de retracer les sources de cette critique avant d'analyser l'œuvre de Berquin en particulier. Un rappel historique des principaux moments de cette critique nous permettra de voir comment notre auteur s'insère dans une vague de contestation plus large et de laquelle il tire ses arguments et ses stratégies. Nous montrerons d'abord comment, à la fin du XVI^e siècle, les croyances forment un ensemble assez homogène, puis nous examinerons l'évolution de la critique des superstitions et du merveilleux jusqu'aux débuts de la littérature pour enfants à la fin du XVIII^e siècle.

1.1 Des croyances partagées

Plusieurs historiens se sont intéressés aux liens entre culture populaire et culture des élites sous l'Ancien Régime, que l'on songe à Robert Muchembled³⁴, à Robert Mandrou³⁵ ou encore à François Lebrun³⁶. Dans son ouvrage *Croyances et cultures dans la France d'Ancien Régime*, Lebrun offre d'ailleurs un résumé fort juste des travaux menés ces dernières années : « Au XVI^e siècle, culture des élites et culture populaire restent très proches. À partir du XVII^e siècle, elles dérivent peu à peu l'une par rapport à l'autre, la première se définissant de plus en plus par opposition méprisante à la seconde³⁷ ». La critique des superstitions (pratiques magiques, événements surnaturels, diables, revenants, présages, etc.) est une des voies par lesquelles culture populaire et culture des élites se sont distinguées.

magie, les mondes enchantés) qui connaîtra la popularité avec la mode des contes de fées à la fin du XVII^e siècle ; nous traiterons surtout de ce dernier.

³³ Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*, op. cit. : le chapitre « Contre les croyances traditionnelles » (p. 118-124) traite particulièrement de cette crise.

³⁴ Notamment dans *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne*, Paris, Flammarion, 1991 [1978] et dans *Société, cultures et mentalités dans la France moderne, XV^e au XVIII^e siècle*, Paris, A. Collin, 1990.

³⁵ Notamment dans *De la culture populaire en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Stock, 1964.

³⁶ Notamment dans *Croyances et cultures dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 2001.

³⁷ *Ibid.*, p. 236.

Avant de retracer l'histoire de cette critique, il nous semble primordial de revenir sur la perception des croyances au XVI^e siècle, alors que la séparation progressive de ces deux cultures dont parle Lebrun n'était pas véritablement entamée.

Selon Muchembled, il y a toujours eu plusieurs « niveaux de culture³⁸ » en France. En d'autres mots, le terme de « civilisation » est trop large et imprécis pour embrasser toutes les variations de pensée d'une région à l'autre, d'un moment à l'autre, pendant une époque donnée. Par exemple, l'« élite » sous l'Ancien Régime comprend différents niveaux de culture, puisque ce terme est très polysémique³⁹ et peut correspondre à la fois à des groupes culturels (les lettrés, les savants), à des groupes sociaux (l'aristocratie, la bourgeoisie) ou encore à des groupes spirituels (le haut-clergé). Mais peu importe l'angle par lequel on aborde la notion d'élite, ce qui est frappant avant le XVII^e siècle, c'est la grande proximité de ces groupes avec ce qu'on appelle le peuple. Pour Jean-Marie Goulemot, il existe des différences entre les niveaux de culture, mais tout le monde *croit* aux mêmes phénomènes, en définitive : « La croyance aux sorcières, à la magie est commune aux inquisiteurs, aux officiers de justice et aux inculpés paysans. Et le sorcier du village a son pendant dans le mage de cour⁴⁰ ». Ici, la sorcellerie est prise en exemple, mais plusieurs croyances étaient aussi partagées de la même façon par le peuple et l'élite.

Un premier exemple de ce partage peut être observé grâce aux canards, ces relations de faits divers anonymes vendus à la criée par des colporteurs et très populaires chez le peuple et chez l'élite. Ces textes témoignent des croyances du public en général, du moins si on se fie aux titres accrocheurs⁴¹ de ces récits qui rapportent meurtres, apparitions, cas de monstruosité, catastrophes ou prodiges. La véracité des histoires est souvent rappelée, à grand

³⁸ Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites* [...], *op. cit.*, p. 9.

³⁹ Selon l'expression de Jean Quéniart, art. « Religion populaire », Michel Delon (éd.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 927.

⁴⁰ Jean-Marie Goulemot, « Démons, merveilles et philosophie à l'Âge classique », *op. cit.*, p. 1225.

⁴¹ Maurice Lever en a réédité quelques-uns, par exemple *Les signes merveilleux apparus au ciel, un jour du baptême de Monseigneur le Dauphin célébré à Fontainebleau. Avec l'exposition des plus grands astrologues de ce temps et autres prophéties admirables* (1606) ou encore *Arrêt mémorable de la Cour de parlement de Dole du dix-huitième jour de janvier 1574, contre Gilles Garnier, lyonnais, pour avoir en forme de loup-garou dévoré plusieurs enfants et commis autres crimes. Enrichi d'aucuns points recueillis de divers auteurs pour éclaircir la matière de telle transformation (Canards sanglants, naissance du fait divers*, Paris, Fayard, 1993, p. 277-282 et 323-334).

renfort de dates, de lieux ou de noms, et beaucoup de lecteurs sont prêts à y adhérer, même des médecins comme Ambroise Paré⁴², célèbre chirurgien et anatomiste français de la fin du XVI^e siècle, qui utilise des exemples tirés de canards⁴³. D'autres, toutefois, mettent déjà à distance les faits rapportés par les canards, comme Pierre de l'Estoile, un bourgeois de robe qui a écrit un journal personnel entre 1574 et 1611 et qui

[...] ne les achète que pour s'en amuser, les traitant d'ailleurs de « balivernes », « fadèzes », « bagatelles », « baguenaudes », « triqueniques », « drôleries », « amusebadauds », « sornettes », « charlatanerie », « folastreries », « cotionneries », etc⁴⁴.

Certains membres de l'élite lisent donc ces récits pour le seul plaisir de lecture qu'ils en tirent, mais ils sont rares. La mode de l'*histoire tragique*, récit tiré d'un canard, mais réécrit par un auteur qui ne se cachait plus sous l'anonymat, aura d'ailleurs cours au début du XVII^e siècle chez les élites. Des auteurs d'histoires tragiques reconnus, François de Rosset⁴⁵ et Jean-Pierre Camus⁴⁶, faisaient partie des élites et côtoyaient les grands. Dans leurs recueils, nombre d'événements surnaturels sont décrits et donnés pour vrais : on y croise des revenants⁴⁷ ainsi que des sorciers⁴⁸. Le Diable tient un rôle plus important dans les histoires

⁴² Jean Céard rapporte que « [...] plusieurs des faits qu'il [Ambroise Paré] recense lui sont connus — il le dit lui-même — par des canards » (*Pour une histoire de l'irrationnel : l'imaginaire scientifique au XVI^e siècle*, Liège, Section d'histoire, 1983, p. 9). Paré est à la fois auteur de traités de médecine appliquée (par exemple, *Deux livres de chirurgie, de la génération de l'homme, et manière d'extraire les enfans hors du ventre de la mère, ensemble ce qu'il faut faire pour la faire mieux, et plus tost accoucher, avec la cure de plusieurs maladies qui luy peuvent survenir*, Paris, Chez André Wechel, 1573) et de traités sur les monstres et les prodiges (*Des monstres et prodiges*, Genève, Droz, 1971 [1585]), dans lequel la physiologie humaine côtoie les sortilèges de toutes sortes.

⁴³ Un exemple de cette réutilisation apparaît, entre autres, dans le chapitre XIX, « Exemple de la commixtion et mélange de semence », *Des monstres et prodiges, op. cit.*, p. 68 : Paré décrit une chèvre à trois têtes en se basant sur un canard vendu à Paris.

⁴⁴ Il s'agit d'un relevé d'occurrences fait par Maurice Lever dans *Canards sanglants, op. cit.*, p. 19.

⁴⁵ François de Rosset (1570-1619) a écrit sous la protection de plusieurs grands, notamment Marie de Médicis, qui lui a commandé une pièce-ballet. Son recueil *Histoires mémorables et tragiques de ce temps* a connu nombre de rééditions aux XVII^e et XVIII^e siècles.

⁴⁶ Jean-Pierre Camus (1582-1652) a été évêque de Belley et a notamment écrit *Les événements singuliers* (1628) et *Les spectacles d'horreur* (1630), des recueils d'histoires tragiques qui ont connus un grand succès.

⁴⁷ Voir François de Rosset, « Histoire X : D'un démon qui apparaissait en forme de damoiselle au lieutenant du chevalier du guet de la ville de Lyon. De leur accointance charnelle, et de la fin malheureuse qui en succéda », *Histoires tragiques*, Paris, Le livre de Poche, 1994 [édition établie par Anne de Vaucher Gravili], p. 251-261 ; Jean-Pierre Camus, « Le Fantôme », *Divertissements historiques*, Rouen, Chez François Vaultier, 1642, p. 76-82.

⁴⁸ François de Rosset, *Histoires tragiques, op. cit.*, « Histoire I : Des enchantements et sortilèges de Dragontine, de sa fortune prodigieuse et de sa fin malheureuse » et « Histoire III : De l'horrible et

tragiques que dans les canards⁴⁹, mais il reste que la croyance à la magie et aux prodiges y est très présente.

Cette croyance se retrouvait aussi dans des traités qui se voulaient savants et qui s'adressaient aux seuls érudits. Les traités des spectres présentent à cet égard des cas intéressants. Leurs auteurs s'entendent pour dire que les âmes des trépassés côtoient encore le monde des vivants, mais d'une façon différente de celle du peuple, comme le souligne Jean Delumeau :

Il existait autrefois deux façons différentes de croire aux apparitions des morts. L'une « horizontale » (E. Le Roy-Ladurie), naturaliste, ancienne et populaire posait implicitement « la survie du double » — l'expression est de E. Morin : le défunt — corps et âme — continuait de vivre un certain temps et de revenir sur les lieux de son existence terrestre. L'autre conception, verticale et transcendante, a été celle des théologiens, officiels ou officieux, qui ont tenté d'expliquer les revenants [...] par le jeu de forces spirituelles⁵⁰.

Pierre Le Loyer, un érudit passionné de langues et auteur des *Quatre livres des spectres ou Apparitions et visions d'esprits, anges et démons se montrant sensiblement aux hommes*, s'emploie d'ailleurs à élaborer « une science des spectres⁵¹ », en distinguant les différentes formes de revenants et en discutant leurs propriétés. Même si, parfois, ce savant dénonce une certaine forme de crédulité populaire⁵², il ne met pas en doute l'existence des spectres.

Le même phénomène se produit au sujet des sorciers. Il n'est pas étonnant qu'un Jean Bodin, par exemple, penseur politique et économiste à ses heures, soit aussi un auteur de

épouvantable sorcellerie de Louis Goffredy, prêtre de Marseille », p. 37-72 et 102-132 ; Jean-Pierre Camus, « Le sorcier désabusé », *Les succès différenciels*, Paris, Joseph Cottureau, 1630, p. 12.

⁴⁹ Marianne Closson aborde ce sujet dans le chapitre « Le diabolique dans la littérature narrative » de son ouvrage *L'imaginaire démoniaque en France* (Genève, Droz, 2000, p. 265-330). Elle montre bien que les histoires prodigieuses et les canards s'intéressaient surtout à ce qui était spectaculaire, tandis que les histoires tragiques sont un « genre qui intégrera véritablement le surnaturel diabolique » (p. 291).

⁵⁰ Jean Delumeau, *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Fayard, 1978, p. 77.

⁵¹ *Ibid.*, p. 77.

⁵² Le Loyer prête de temps à autre les apparitions à certaines causes naturelles : « Et si celui qui ignore les causes de telles merveilles [de la nature], reçoit par les yeux et par les sens l'impression manifeste d'icelles, mesmes si la crainte, la superstition, les ténèbres, la nuit se mettent parmy, il est indubitable, qu'il prendra pour Spectres ou Prodige ce qui ne sera pourtant de naturel » (*Discours et histoires des spectres, visions et apparitions des esprits, anges, démons*, Paris, N. Buon, 1605, p. 46).

traités sur la magie et le démon. Dans *La démonomanie des sorciers*⁵³, il s'emploie à prouver l'existence des sorciers et des pactes faits avec les démons. Il recommande la torture et la mort pour éliminer ce fléau, et ce, parce qu'il croit à la réalité des crimes magiques et de l'alliance avec les démons. À ce propos, est-il besoin de rappeler que les procès de sorcellerie et les exécutions qui les ont suivis ont concerné toutes les classes de la société? Léonora Galigai, sœur de lait de la reine Marie de Médicis, n'est-elle pas exécutée pour sorcellerie et juiverie en 1617⁵⁴, au même titre que n'importe quelle sorcière villageoise ?

En somme, avant le XVII^e siècle, des croyances communes se rencontrent dans la majeure partie de la société française, autant chez le peuple que chez les élites. Ce fait peut s'expliquer par la nécessité, à une époque rude pour tous, d'expliquer un monde effrayant et mal compris. Muchembled écrit d'ailleurs à ce propos que la cohérence du monde résidait « dans une interprétation résolument animiste⁵⁵ », et ce, pour tous les niveaux de culture. Même si certains osent publier leurs doutes de temps à autre⁵⁶, c'est vraiment avec le XVII^e siècle, les avancées de la Contre-Réforme commencée au XVI^e siècle et la popularité de la méthode cartésienne que des voix de plus en plus nombreuses vont commencer à se lever contre les croyances de toutes sortes, qu'elles associeront avec mépris au peuple.

1.2 La critique des croyances populaires par les élites

Nous l'avons vu : avant le XVII^e siècle, il pouvait arriver que des auteurs remettent en cause certaines croyances, et ce, même si la plupart leur accordait foi. L'incrédulité a eu ses représentants à toutes les époques, de l'Antiquité à la Renaissance⁵⁷. Par contre, dans le présent chapitre, nous ne voulons pas décrire des faits isolés, mais bien un large mouvement

⁵³ Jean Bodin, *La démonomanie des sorciers*, Lyon, A. de Harsy, 1598.

⁵⁴ Un texte de Rosset reprend d'ailleurs cette histoire : « Histoire I : Des enchantements et sortilèges de Dragontine, de sa fortune prodigieuse et de sa fin malheureuse », *Histoires tragiques*, *op. cit.*, p. 37-72.

⁵⁵ Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites*, *op. cit.*, p. 80. Voir à ce sujet l'ouvrage de Colette Arnould, *Histoire de la sorcellerie en Occident*, Paris, Tallandier, 1992.

⁵⁶ On peut penser à Rabelais ou encore à Jean Calvin, dont nous traiterons plus loin.

⁵⁷ Par exemple, Pyrrhon et les sceptiques antiques, dont la doctrine refusait l'atteinte d'une vérité absolue. Ils ne critiquaient pas à proprement parler les croyances, mais s'abstenaient de leur donner plus de foi qu'à d'autres explications. Ils ont influencé les hommes de toutes les époques, notamment Descartes.

de société qui a pris, pendant les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, une ampleur importante pour l'étude de l'œuvre de Berquin. Ce mouvement critique, de plus en plus répandu, demeure toutefois inégal et acquière véritablement une cohérence à l'aube du XVIII^e siècle. Jusqu'à Berquin, nombreux sont ceux qui prendront la parole contre la superstition populaire, chacun à sa manière et selon ses objectifs particuliers.

1.2.1 Le rationalisme ecclésiastique

Les premières critiques françaises de la superstition remontent aussi loin qu'au XIII^e siècle, avec Thomas d'Aquin. Celui-ci décriait déjà toutes sortes de déviances dans la religion chrétienne établie par les Pères, qu'il s'agisse des idoles, de la consultation des démons ou encore des objets entrant en contradiction avec le savoir médical⁵⁸. Par contre, l'heure était plutôt à la christianisation massive qu'à la critique et le rêve d'une Europe unie dans une même religion était encore d'actualité ; aussi, la critique de Thomas d'Aquin reste-t-elle plutôt théorique devant la volonté de l'Église de convertir largement plutôt que profondément.

C'est vraiment avec la Réforme et la Contre-Réforme que la critique de la superstition devient une préoccupation majeure de la chrétienté et qu'elle est utilisée comme un argument de poids contre le culte tridentin. Pour Martin Luther et Jean Calvin, beaucoup de pratiques catholiques établies depuis longtemps relèvent de la superstition et vont, par conséquent, à l'encontre de la volonté de Dieu⁵⁹. Luther évoque, entre autres, la messe, l'invocation des saints ainsi que la vénération des reliques, et Calvin ajoute à cette liste l'astrologie, notamment dans son ouvrage *Avertissement contre l'astrologie judiciaire*, en y opposant un savoir raisonnable : « J'accueille volontiers l'astronomie ; elle me plaît à cause

⁵⁸ Ces objets pouvaient être « les ligatures et les remèdes répudiés par la science médicale, les caractères mystérieux ou objets à porter sur soi [...] » (Thomas d'Aquin, *De Doctrina christiana*, dans Jean Delumeau, « Les réformateurs et la superstition », *Un chemin d'histoire. Chrétienté et christianisation*, Paris, Fayard, 1981, p. 52).

⁵⁹ Parce qu'elle se rapproche de l'idolâtrie, péché qui conduit « l'homme à placer sa confiance ailleurs qu'en Dieu » (Jean Delumeau, *ibid.*, p. 55, l'auteur souligne).

des avantages multiples qu'elle donne⁶⁰ ». Toutefois, il est important de noter que, pour les luthériens et les calvinistes, la « superstition » ne sert qu'accessoirement à valoriser la raison et le recours au bon sens : l'objectif reste surtout de critiquer les croyances catholiques, parce qu'elles seraient influencées par Satan. Luther définit ainsi l'emprise du démon sur l'homme : « Nous sommes corps et biens assujettis au diable et [nous sommes] des étrangers, des hôtes dans le monde dont le diable est le prince et le dieu⁶¹ ». Il croit donc que le démon est partout et que c'est celui-ci qui dicte aux hommes leurs croyances erronées.

Pour répondre aux accusations générales de Luther et de ses continuateurs, l'Église romaine met en place le Concile de Trente, de 1545 à 1563, qui inaugure la Contre-Réforme. Ce concile a, entre autres, pour but de réaffirmer les principaux dogmes de l'Église face à ce que les Pères qualifient d'« hérésie » protestante. On y établit ce qui ne relève pas de la superstition, mais du « vrai » culte de Dieu : les sacrements, les messes, la Tradition en sont parties prenantes⁶². C'est dans cette volonté de clarification du culte que le curé de paroisse est de plus en plus valorisé⁶³ et qu'on tente de mieux former les hommes d'Église, qui doivent jouer leur rôle de relais entre Dieu et les hommes en éclairant ces derniers sur la religion. À partir du milieu du XVII^e siècle, des clercs mieux entretenus du culte religieux se mettent donc à critiquer les superstitions populaires. Selon Émile Bouvier, on peut parler, dès 1670, d'« un rationalisme ecclésiastique⁶⁴ », que Nicolas Malebranche inaugure en faisant se rencontrer la pensée cartésienne et la religion⁶⁵. Dans son traité *De la recherche de la vérité*, Malebranche tente d'expliquer les perceptions de l'homme par une interaction entre sens et

⁶⁰ *Ibid.*, p. 56.

⁶¹ *Ibid.*, p. 58.

⁶² Précisons qu'il existe une transcription des différentes sessions du Concile de Trente : *Le saint Concile de Trente œcuménique et général célébré sous Paul III, Jules III et Pie IV, souverains pontifes*, Paris, Chez Sébastien-Mabre Cramoisy, 1686. Aussi, Alain Tallon s'est intéressé aux effets qu'a eu ce concile en France (*La France et le Concile de Trente*, Rome, École française de Rome, 1997).

⁶³ Yves Bruley, *L'histoire du catholicisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 71.

⁶⁴ Émile Bouvier, « La croyance au merveilleux à l'époque classique », dans *Mélanges d'histoire littéraire offerts à Daniel Mornet*, Paris, Nizet, 1951, p. 107.

⁶⁵ N'oublions pas qu'à cette époque, le doute méthodique de Descartes n'était pas encore vu comme entrant en contradiction avec la religion. Descartes lui-même voyait en sa méthode une preuve de l'existence de Dieu (René Descartes, « Quatrième partie. Preuves de l'existence de Dieu et de l'Âme humaine ou Fondement de la métaphysique », *Discours de la méthode*, Montréal, CEC, 1996 [1637], p. 51-59).

esprit, où l'imagination⁶⁶ sert de relais. Cette imagination peut toutefois être encline à l'erreur. Il ne faut s'y fier qu'en l'examinant attentivement et logiquement. Un tel système met nécessairement en doute les prodiges de toutes sortes. Pour Malebranche, « Dieu agit par des volontés générales et non particulières⁶⁷ », ce qui revient à dire que la plupart des phénomènes qui semblent aller contre la raison doivent être attribués à des erreurs de l'imagination et non à Dieu. Dans les dernières années du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, plusieurs auteurs suivent les traces de Malebranche et poursuivent cette démarche rationaliste pour critiquer les croyances populaires, notamment des hommes d'Église, qui resteront toutefois, du moins pour la plupart, plus près des traditions chrétiennes. En effet, le rationalisme imprégnait tellement la pensée de Malebranche que certains y ont vu une doctrine anti-chrétienne, puisqu'elle reléguait Dieu à un simple rôle d'agent de la nature⁶⁸. Le malebranchisme a eu des résonances dans tous les milieux, mais voyons d'abord son influence dans le milieu religieux.

Le premier critique catholique de la superstition est Jean-Baptiste Thiers, qui publie en 1679 un *Traité des superstitions selon l'Écriture sainte, les décrets des conciles et les sentimens des saints Pères et des théologiens*. Dès le titre, l'objectif de Thiers est posé clairement : il veut établir un catalogue des superstitions et, selon Bernard Dompnier, il envisage celles-ci en tant que « concept théologique servant à qualifier une posture par rapport à la Vérité religieuse⁶⁹ », et ce, afin de fournir un outil aux curés qui désirent éclairer adéquatement leurs ouailles et les mener au salut dans le respect du culte établi par l'Église. Pour ce faire, il dresse une liste impressionnante de croyances, en les classant selon le sacrement (baptême, mariage, eucharistie, etc.) auquel chacune se rapporte. Pour Thiers, les seules autorités valides pour attester certaines croyances sont les textes bibliques et canoniques approuvés par l'Église. Thiers écrit que, encore à son époque, les superstitions se rencontrent dans tous les milieux : « Elles trouvent accès chez les Grands ; elles ont cours

⁶⁶ Dans le sens de Malebranche, l'imagination peut donc être définie comme « une faculté de l'âme, une puissance de l'esprit » (Alexandra Roux, *De l'imagination*, Paris, Ellipses, 2006, p. 13).

⁶⁷ Paul Hazard, « Contre les croyances traditionnelles », *loc. cit.*, p. 131.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 132.

⁶⁹ Bernard Dompnier, « Les hommes d'Église et la superstition », dans *La superstition à l'âge des Lumières*, *op. cit.*, p. 46.

parmi les personnes médiocres, elles sont en vogue parmi le simple peuple [...]»⁷⁰. Son traité a donc une perspective utilitariste, mais il laisse aussi voir que les théologiens de la fin du XVII^e siècle s'intéressent aux croyances d'une tout autre manière que Pierre Le Loyer ou Jean Bodin : Thiers ne cherche plus à établir une « science » du surnaturel, mais bien à dénoncer un grand nombre de croyances qui relèvent de la superstition, selon une méthode claire, où « le clivage ne passe plus par le divin et le démoniaque, mais par le licite, c'est-à-dire tenu pour tel par la Règle religieuse⁷¹ ». La superstition peut donc être définie par l'Église seule.

Une trentaine d'années plus tard, en 1702, Pierre Lebrun s'inscrit comme le successeur de Thiers⁷², avec son *Histoire critique des pratiques superstitieuses, qui ont séduit les Peuples et embarrassé les Savants*⁷³. Son titre le place encore davantage que Thiers sous le signe du rationalisme ecclésiastique, comme tend à le montrer l'emploi de termes comme « critique » et « Savants », qui annoncent en quelque sorte le programme de cet ouvrage. En outre, on sait que l'*Histoire critique* a été approuvée par l'Académie Royale des Sciences et que nombre de penseurs et de savants s'en sont portés garants, parmi lesquels on retrouve Fontenelle⁷⁴. Comme Thiers, Lebrun rappelle souvent que l'Église est la seule institution apte à juger de ce que l'on peut ranger dans la catégorie des superstitions : avec son ouvrage critique, il « entre en guerre contre la crédulité de ceux qui attribuent au surnaturel ce qu'ils ne savent expliquer⁷⁵ ». Selon lui, la meilleure position est de ne pas tomber dans les excès : s'il faut reconnaître que les prodiges et les miracles existent parfois, envoyés par Dieu, il faut aussi admettre qu'ils sont rares et que l'imagination peut souvent jouer des tours aux superstitieux. On voit la proximité entre cette pensée et le malebranchisme. Plus que ses

⁷⁰ Jean-Baptiste Thiers, *Traité des superstitions*, dans Jean-Marie Goulemot, « Démons, merveilles et philosophie à l'Âge classique », *art. cit.*, p. 1233. Rappelons qu'au XVII^e siècle le terme « médiocre » n'était pas péjoratif et signifiait « moyen ».

⁷¹ *Ibid.*, p. 1232.

⁷² Lebrun ne se déclare pas explicitement comme successeur de Thiers, mais dès 1733, les ouvrages de ces deux auteurs sont édités ensemble (voir Bernard Dompnier, « Les hommes d'Église et la superstition », *loc. cit.*, p. 29).

⁷³ Pierre Lebrun, *Histoire critique des pratiques superstitieuses, qui ont séduit les Peuples et embarrassé les Savants*, Paris, J. de Nully, 1702.

⁷⁴ Il s'agit de l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), entre autres œuvres. Nous évoquerons le cas de Fontenelle dans la section suivante.

⁷⁵ Bernard Dompnier, « Les hommes d'Église et la superstition », *loc. cit.*, p. 30.

conclusions, c'est l'argumentaire de Lebrun qui le distingue de Thiers : il est « autrement redoutable par sa minutieuse analyse des mécanismes à l'œuvre et sa délimitation rigoureuse des procédés condamnables⁷⁶ » ; ainsi, où Thiers offrait simplement un catalogue de pratiques et de croyances, Lebrun tente de trouver une explication rationnelle à certaines « erreurs » de l'esprit humain.

La première moitié du XVIII^e siècle poursuit ce mouvement critique, qui cesse d'être le domaine de réflexion du seul clergé et qui s'étendra, comme nous le verrons, aux savants, à la noblesse, à la bourgeoisie, jusqu'à pénétrer la littérature pour enfants. Parallèlement à cette diffusion, les hommes d'Église continueront à produire des textes contre la superstition, ressemblant à ceux des pères Thiers et Lebrun par leur volonté de dénoncer les superstitions tout en restant fidèles aux enseignements de l'Église. On peut songer notamment au texte de Dom Augustin Calmet, *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires* (1751)⁷⁷, ou à celui de l'abbé Nicolas Lenglet Dufresnoy, *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes* (1751)⁷⁸. La critique faite par le rationalisme ecclésiastique avait toutefois ses limites et ne pouvait entrer en contradiction avec la tradition catholique ; d'autres milieux devaient s'y intéresser pour qu'elle acquière une vitalité nouvelle.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 35.

⁷⁷ Augustin Calmet, *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires*, Paris, Debure l'Aîné, 1751. Ce traité enseigne lui aussi à ne pas être trop crédule, mais il laisse tout de même une grande place à l'autorité, parfois même, dans le cas des vampires, à d'autres autorités que la Bible et la Tradition.

⁷⁸ Nicolas Lenglet Dufresnoy, *Recueil de dissertations, anciennes et nouvelles, sur les apparitions, les visions et les songes*, Avignon, Chez Jean-Noël Leloup, 1751. Cet auteur, mieux connu pour ses traités sur les romans ou ses études sur la géographie, offre dans cet ouvrage une compilation de canards, d'histoires prodigieuses et de traités qui s'intéressent tous à des événements surnaturels. Il expose dans sa préface une méthode d'appréhension des apparitions, semblable à celle des autres auteurs, c'est-à-dire qui utilise le discours religieux pour démêler le vrai du faux. Toutefois, il ne commente aucun des textes de la compilation, laissant le lecteur se faire sa propre opinion sur ceux-ci, ce qui montre bien que l'abbé n'est plus à la même époque que Thiers et Lebrun, qui devaient expliquer chacune de leurs positions.

1.2.2 Les libertins érudits et leurs héritiers

Parallèlement à la critique ecclésiastique de la superstition, une critique plus générale commence à se faire entendre dès le début du XVII^e siècle, sous la plume des libertins érudits qui, pour la plupart, proviennent de la bourgeoisie. Même s'ils « n'ont pas de doctrine formelle⁷⁹ », les Pierre Charron, Pierre Gassendi, Gabriel Naudé, François La Mothe le Vayer ou encore Savinien Cyrano de Bergerac⁸⁰ s'interrogent tous sur le monde, en savants, en érudits ou en philosophes. René Pintard explique, dans son ouvrage fondateur *Le libertinage érudit*, que l'époque où ces hommes ont vécu était « un siècle épris d'unité religieuse et d'autorité, qui, pourchassant l'hétérodoxie, l'a contraint à choisir constamment entre le péril et le mensonge⁸¹ » et qui, par le fait même, a forcé les libertins à se camoufler, à exprimer de manière sous-entendue ce qu'ils voulaient dire.

Malgré ce contexte difficile, certains ont réussi à dénoncer ce qu'ils interprétaient comme de la superstition. Dans les textes qu'ils ont laissés, il est possible de déceler un sentiment commun sur ce qui semble incompatible avec la nature : « La conception ordinaire du surnaturel se heurte, chez les initiés du libertinage érudit, à une hostilité singulièrement décidée et avertie⁸² ». Pensons à cette féroce condamnation de la croyance au « fabuleux » faite par La Mothe le Vayer dans *De la crédulité*⁸³ ou encore à l'aversion de Naudé pour les explications qui vont à l'encontre de la raison, démontrée dans son ouvrage *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*⁸⁴, paru en 1625.

⁷⁹ Paul Hazard, « Contre les croyances traditionnelles », *loc. cit.*, p. 119.

⁸⁰ Pierre Charron (1541-1603), un théologien et un philosophe, a écrit *Un traité de la sagesse* publié en 1601, dans lequel il défendait la tolérance religieuse ; Pierre Gassendi (1592-1655) est un mathématicien et astronome, qui s'est aussi intéressé à la religion et à la philosophie ; Gabriel Naudé (1600-1653) est un bibliothécaire français qui a travaillé pour différents notables français ; François La Mothe le Vayer (1588-1672) est un philosophe qu'on a associé au courant sceptique et, finalement, Savinien Cyrano de Bergerac (1619-1655) est un écrivain-philosophe, surtout connu pour son roman en deux parties *L'autre monde*.

⁸¹ René Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Ancienne Librairie Furne, 1943, p. VIII.

⁸² *Ibid.*, p. 440.

⁸³ François La Mothe le Vayer, « De la crédulité », *L'esprit de La Mothe le Vayer*, Paris, Chez Antoine Leclerc de Montlinot, 1763, p. 455-458.

⁸⁴ Gabriel Naudé, *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*, La Haye, Chez Adrian Vlac, 1653[1625].

On retrouve un exemple plus célèbre de cette critique chez le libertin flamboyant⁸⁵ qu'était Cyrano de Bergerac. Dans ses *Lettres diverses*, écrites entre 1640 et 1650, il dénonce la croyance à la magie, d'abord d'une manière satyrique dans *Pour les sorciers*, puis sans détour dans *Contre les sorciers*. Il y montre qu'aucune autorité ne peut le convaincre de ce qui va à l'encontre de la raison : « Ni le nom d'Aristote, plus savant que moi, ni celui de Platon, ni celui de Socrate, ne me persuadent point si mon jugement n'est convaincu par raison de ce qu'ils disent : la raison seule est ma reine⁸⁶ ». En dénonçant la crédulité et la trop grande valeur accordée aux autorités par les ecclésiastiques, cette pensée critique a véritablement ouvert la voie aux penseurs laïcs de la fin du XVII^e siècle, et ce, même si le contexte ne lui a pas permis d'atteindre la cohérence formelle d'une doctrine. Goulemot écrit d'ailleurs que les libertins érudits « forment ce noyau auquel se joindront les couches nouvelles gagnées au rationalisme et qui vont former une aristocratie du savoir et des mœurs⁸⁷ ». Deux figures qui furent influencées par ces libertins sont particulièrement importantes dans l'histoire de la critique des superstitions que nous nous employons à retracer ici : Pierre Bayle et Bernard Le Bovier de Fontenelle, à qui Berquin et ses contemporains doivent énormément.

Bayle, né en 1647 dans une modeste famille protestante, nourrit « une passion qui fera de lui un érudit aux lectures infinies⁸⁸ ». Il s'est abreuvé à diverses sources anciennes et contemporaines, pour se forger une pensée qui lui est unique. Beaucoup de critiques l'ont vu comme un homme du XVIII^e siècle, en avance sur son temps, précurseur de Voltaire et de Diderot, mais Pierre Rétat rappelle qu'avant tout, Bayle est un homme « pleinement de son temps⁸⁹ », s'intéressant, entre autres, aux débats sur la réalité de toutes sortes de phénomènes qualifiés de surnaturels. En 1682, il fait paraître *Les pensées diverses écrites à un docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète qui parut au mois de décembre 1680*. Comme le titre l'indique, cet ouvrage veut en premier lieu traiter des comètes et, plus précisément, montrer

⁸⁵ Selon les mots de Pintard, cités dans Cyrano de Bergerac, *Œuvres complètes*, Paris, Honoré Champion, 2000, vol. 2, p. 16.

⁸⁶ Savinien Cyrano de Bergerac, « Contre les sorciers », *ibid.*, p. 111.

⁸⁷ Jean-Marie Goulemot, « Démon, merveilles et philosophie à l'Âge classique », *art. cit.*, p. 1226.

⁸⁸ Anthony McKenna, *Pierre Bayle, témoin et conscience de son temps : un choix d'articles du Dictionnaire historique et critique*, Paris, Champion, 2001, p. 9.

⁸⁹ Pierre Rétat, *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique au XVIII^e siècle*, Paris, Les belles lettres, 1971, p. 9.

qu'elles ne sont en aucun cas des présages⁹⁰. Pourtant, si les comètes de 1654 et de 1665 avaient causé beaucoup d'appréhension, celle de 1680 n'est pas la source d'autant d'émoi : « Quand on lit les gazettes et les correspondances du temps, on est précisément frappé du ton de plaisanterie légère et tout à fait “moderne” avec lequel les contemporains parlent de la Comète⁹¹ », écrit un spécialiste contemporain de Bayle. En fait, de nombreux textes ont traité de ce sujet avant celui de Bayle, ce qui nous mène à nous demander pourquoi cet auteur a tenu à publier un ouvrage sur le sujet. Deux raisons semblent l'expliquer. Premièrement, dans son avis au lecteur, il insiste sur la volonté qu'il a de s'adresser au plus large public possible, en d'autres mots, il veut éclairer ceux qui croient aux présages que pourrait apporter la comète : « [...] il faut considerer que c'est icy un des ces livres, qui sont faits pour le Peuple, et pour ceux qui ne font pas profession d'étudier⁹² ». Même s'il faut comprendre par « peuple » la faible partie des gens qui savent lire, il est indéniable que Bayle ne voulait plus s'adresser seulement aux érudits. Deuxièmement, à la lecture, il devient assez évident que l'ouvrage ne s'intéresse pas qu'aux comètes, mais qu'il pourrait porter « comme titre explicatif le nom de *Traité contre la superstition*⁹³ ». Le sujet a toujours intéressé Bayle et il utilise en quelque sorte la comète comme un argument pour dénoncer la crédulité en général.

Au fil de digressions nombreuses, l'auteur offre des méthodes pour discerner le vrai du faux. Il s'appuie autant sur des arguments théologiques⁹⁴ que sur des arguments savants⁹⁵. S'il ne s'oppose jamais ouvertement à l'Église et à la tradition biblique, il insiste encore plus que ses prédécesseurs libertins sur la place de la raison pour juger toute croyance. Pour lui, ce n'est pas la voix du plus grand nombre qui compte, mais bien la raison :

⁹⁰ Au sujet des présages à cette époque, voir l'ouvrage d'Hervé Drévilion, *Lire et écrire l'avenir : l'astrologie dans la France du Grand siècle (1610-1715)*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

⁹¹ A. Prat, « Introduction », dans Pierre Bayle, *Pensées diverses sur la comète*, Paris, E. Droz, 1939 [1682], p. VII.

⁹² *Ibid.*, p. 7.

⁹³ *Ibid.*, p. XIII.

⁹⁴ Par exemple, il répète souvent que, puisque les comètes ont été aperçues de tous temps, elles ne peuvent être des présages de Dieu, puisqu'Il aurait ainsi approuvé le paganisme, ce qui est contraire à la doctrine chrétienne.

⁹⁵ Dans son chapitre « Exemples de quelques opinions générales qui sont fausses », Bayle rappelle par exemple que la dissection a permis de prouver que la lune n'avait aucune influence sur la quantité de moelle contenue dans les os des animaux, alors qu'une croyance populaire affirmait le contraire (*Pensées diverses sur la comète, op. cit.*, p. 131).

[...] c'est que vous vous imaginez que le consentement general de tant de nations dans la suite de tous les siècles, ne peut venir que d'une espece d'inspiration, *vox populi, vox Dei* ; c'est que vous étiez accoutumé [...] à ne plus raisonner, dès que vous croyez qu'il y a du mystère, ce qui est une docilité fort loüable, mais qui ne laisse pas quelque-fois par le trop d'étenduë qu'on luy donne, d'empiéter sur les droits de la raison⁹⁶.

Les pensées diverses sont suivies d'autres ouvrages dans lesquels Bayle revient sur son intérêt pour la critique des superstitions, notamment dans le *Dictionnaire historique et critique* (1697), qu'Anthony McKenna définit comme « un recueil des erreurs humaines⁹⁷ ». Là encore, Bayle ne suit pas de plan précis pour critiquer les croyances populaires, mais il propose la même méthode qui s'appuie sur une implacable logique et qui apparaît au fil des articles et des digressions. Le sujet qui s'y prête le mieux pour Bayle semble être le paganisme, qui constitue « une sorte d'éprouvette, exemple primitif du phénomène religieux, qui lui permet d'étudier la dynamique de la superstition⁹⁸ » et, ainsi, de faire des liens avec sa propre époque. En somme, dans toutes ses œuvres, Bayle puise aux sources antiques, libertines et théologiques afin de les dépasser et d'offrir à un public provenant de milieux divers, et non plus seulement religieux ou érudit, une argumentation basée sur des « principes plus généraux et plus infaillibles⁹⁹ » que ceux de ses prédécesseurs.

Au siècle des Lumières, plusieurs philosophes suivent les traces de Bayle. Pour Pierre Rétat, « l'*Encyclopédie* et le *Dictionnaire philosophique* [de Voltaire] ne sont que des éditions revues, corrigées et peu augmentées du *Dictionnaire* de Bayle¹⁰⁰ ». Ajoutons que Bayle influence aussi des hommes de son époque. Fontenelle est un de ceux-là. Né une décennie après Bayle, il est un collaborateur des *Nouvelles de la République des Lettres*¹⁰¹ et il suit la méthode de Bayle jusqu'à « devenir son rival dans la critique des superstitions¹⁰² ». En effet, dès 1681, il écrit *La comète*, une pièce de théâtre mettant en scène la crédulité

⁹⁶ *Ibid.*, p. 40.

⁹⁷ Anthony McKenna, « Pierre Bayle et la superstition », dans Bernard Dompnier, *La superstition à l'âge des Lumières*, *op. cit.*, p. 54.

⁹⁸ Hubert Bost, *Pierre Bayle et la religion*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, p. 95.

⁹⁹ Anthony McKenna, « Pierre Bayle et la superstition », *loc. cit.*, p. 57.

¹⁰⁰ Pierre Rétat, *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique au XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 8.

¹⁰¹ Il s'agit d'un périodique créé par Bayle en 1684 et qui voulait rassembler des comptes rendus de livres publiés à l'époque.

¹⁰² Roger Marchal, *Fontenelle à l'aube des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 10.

populaire. Nourri par les textes libertins et les théories de Malebranche, puis par la lecture de Bayle, Fontenelle publie des ouvrages qui cherchent à expliquer le mécanisme de la croyance, que l'on songe à l'*Histoire des oracles* en 1687 ou à l'*Origine des fables* en 1724. Pour lui, c'est essentiellement de l'ignorance que naît la superstition :

À mesure que l'on est plus ignorant, et que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup ; et comme naturellement les pères content à leurs enfants ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ces temps-là¹⁰³.

La connaissance est donc la clé de la compréhension du monde et la meilleure manière de lutter contre la superstition. Outre sa volonté de dénoncer les croyances qui vont à l'encontre de la raison, Fontenelle a aussi essayé de rendre plus accessible le savoir. Dans l'*Histoire des oracles*, il a en fait adapté deux dissertations du médecin hollandais Antonius Van Dale, afin de les rendre intelligibles à un plus grand nombre de lecteurs. On y retrouve, entre autres, la célèbre anecdote de la dent d'or, qui relate l'histoire d'un enfant à qui une dent d'or serait apparue en 1593. Des savants se sont empressés d'écrire de nombreux ouvrages pour expliquer les raisons qui entouraient ce phénomène, mais on a ensuite découvert que la dent était fautive¹⁰⁴. À travers cette anecdote, Fontenelle dénonce la faiblesse de l'esprit humain, qui est la cause de nombre d'erreurs et de croyances fausses. Cette stratégie, simple et claire, inspirera beaucoup d'auteurs tout au long du XVIII^e siècle. Quant aux *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), réédités trente fois du vivant de Fontenelle, ils n'abordent pas directement la critique des superstitions. Pourtant, la volonté de faire connaître à tous les rudiments de la science, de la vulgariser, dirait-on de nos jours, est au centre de ces entretiens qui relatent la façon dont le narrateur a fait comprendre certaines notions d'astronomie à une marquise.

Si Bayle a influencé par ses textes le siècle qui l'a suivi, Fontenelle a été « un lien vivant¹⁰⁵ » entre les XVII^e et XVIII^e siècles. Il a pu côtoyer quatre générations très différentes et a été capable « d'assumer une continuité après Descartes et Corneille jusqu'à Voltaire et

¹⁰³ Bernard Le Bovier de Fontenelle, *L'origine des fables, Œuvres complètes*, Paris, Salmon, 1825 [1724], t. 4, p. 294.

¹⁰⁴ Paul Hazard rapporte l'anecdote dans *La crise de la conscience européenne, op. cit.*, p. 158-159.

¹⁰⁵ Roger Marchal, *Fontenelle à l'aube des Lumières, op. cit.*, p. 8. Fontenelle est, en effet, décédé presque centenaire en 1757.

Diderot¹⁰⁶ ». Sa critique de la crédulité, qui remonte aux sources de l'histoire pour comprendre l'origine des croyances, et sa volonté de combattre les préjugés par la connaissance, marquent fortement les générations qui le suivent, notamment parce que Fontenelle continue lui-même à travailler pour la connaissance, en tant que secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences¹⁰⁷ et en apparaissant encore dans les salons¹⁰⁸. Il s'implique aussi dans la Querelle des anciens et des modernes en prenant position pour les modernes. Pour lui, si chaque siècle naît avec la même proportion de talents, le progrès existe entre les époques. À ce titre, Fontenelle croit donc que les connaissances de son siècle rendent celui-ci supérieur à l'Antiquité, notamment en ce qui a trait à la raison critique : « Ainsi étant éclairés par les vûes des Anciens, et par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions¹⁰⁹ ». Nous verrons plus loin que cette idée du progrès par la connaissance et la raison influence beaucoup les conteurs et les romanciers du XVIII^e siècle qui critiquent la superstition.

1.2.3 La critique de la crédulité par la fiction

Tout au long du XVII^e siècle, c'est surtout par le biais de traités adressés à la communauté savante que la critique des superstitions s'exerce, excepté chez Bayle et Fontenelle qui, à la fin de ce siècle, ont espoir de toucher un plus large public. Le mode ludique est une stratégie qu'a d'ailleurs utilisée ce dernier, notamment dans *Les entretiens sur la pluralité des mondes*, pour faire comprendre des notions arides à un public mondain qui voulait s'instruire en s'amusant. Si Fontenelle n'a que peu emprunté cette voie dans son combat contre la crédulité, d'autres l'ont fait et le débat s'en est trouvé élargi.

Nicolas Pierre Henri Montfaucon de Villars publie dès 1670 un récit qui dénonce la croyance au démon et au surnaturel, *Le comte de Gabalis*, qui semble être un peu en avance sur son temps. Ce texte raconte comment un narrateur (dont l'identité reste inconnue) s'est

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 8.

¹⁰⁷ Jusqu'en 1740 (*ibid.*, p. 12).

¹⁰⁸ Il donnera même des conseils au jeune Rousseau chez Mme Dupin (*ibid.*, p. 12).

¹⁰⁹ Bernard Le Bovier de Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes, Œuvres diverses de Monsieur Fontenelle*, La Haye, Chez P. Gosse et J. Neaulme, 1727 [1688], vol. 3, p. 140.

fait initier aux mystères de la cabale par le personnage éponyme. Le récit décrit un monde où quatre sortes de peuples élémentaires (les sylphes, les salamandres, les gnomes et les nymphes) habiteraient les quatre éléments, ce qui expliquerait toutes les histoires de démons et d'apparitions : « Ah! Nos sages n'ont garde [...] de soumettre assez les hommes à la puissance du Démon, pour lui attribuer toutes les aventures des Nymphes et des Sylphes dont tous les Historiens sont remplis¹¹⁰ ». Ces peuples élémentaires souhaitent s'accoupler avec des humains afin d'obtenir une âme dont elles sont dépourvues. L'intention des cinq entretiens rapportés entre le narrateur et le comte est assez ambiguë, puisque le narrateur ne met jamais en doute les enseignements du comte, mais la dernière phrase du roman vient éclairer l'ensemble du récit : « Je donnerois [la suite], si j'étois seur que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit et ne trouvassent pas mauvais que je me divertisse aux dépens d'un fou¹¹¹ ». Le lecteur comprend alors que tout le texte est une critique de la croyance au surnaturel, qui veut favoriser le plaisir de lecture et de l'imagination, tout en encourageant le recours à une pensée rationnelle. Ainsi, « Villars semble s'être donné pour tâche dans *Le comte de Gabalis* d'assainir le domaine du merveilleux en le purgeant de tous les éléments sombres et déprimants dont l'imagination des démonographes l'avait peuplé¹¹² ». En d'autres mots, Villars opère un déplacement de la croyance, il la dénonce en l'utilisant pour le divertissement : son texte veut permettre aux lecteurs d'apprécier le merveilleux en tant que plaisir de l'imaginaire que la raison ne saurait admettre, mais qui délasse l'esprit.

Sur ce point, il s'accorde parfaitement avec Fontenelle, qui trouve que le merveilleux a sa place en littérature, mais une place subordonnée à la raison. Marc Fumaroli écrit d'ailleurs que, après Fontenelle, le merveilleux, païen ou chrétien, est « vidé de toute crédibilité raisonnable [et] ne peut subsister pour les esprits éclairés et modernes qu'au titre de jeu fictionnel, qui se connaît pour tel et qui s'amuse de lui-même¹¹³ ». Villars est à la fois un précurseur de la critique des superstitions et un des premiers à encourager le merveilleux

¹¹⁰ Nicolas-Pierre-Henri Montfaucon de Villars, *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes, avec La critique de Bérénice*, Paris, Nizet, 1963 [1670 ; éd. Roger Laufer], p. 81.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 137.

¹¹² Max Milner, *Le diable dans la littérature française, de Cazotte à Baudelaire, 1772-1861*, Paris, Librairie José Corti, 1960, t. 1, p. 69.

¹¹³ Marc Fumaroli, « Les abeilles et les araignées », *La querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, 2001, p. 194.

pour le plaisir, comme le confirme Jean-Paul Sermain : « Le conte de fées transforme en réalité ce qui fait l'objet d'une superstition, mais sur un mode qui implique moquerie ou badinage. Il trouve un précédent de cette écriture ironique dans un livre de Montfaucon de Villars par en 1670, *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes*¹¹⁴ ». Son influence, réclamée ou non, s'étend donc jusqu'au début du XVIII^e siècle, avec la mode des contes de fées et chez d'autres romanciers, comme Laurent Bordelon.

On le sait, c'est dans la dernière décennie du XVII^e siècle que naît la mode du conte de fées. Au départ adaptation dans les salons littéraires de récits issus du milieu populaire, le conte apparaît pour la première fois sous le mode imprimé avec un roman de madame d'Aulnoy, *l'Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*, dans lequel le conte *L'île de la félicité* est inséré. De nombreux auteurs suivront ses traces, notamment Charles Perrault, mademoiselle l'Héritier et madame de Murat. Destiné avant tout au public mondain, le conte est tout à fait à l'image de ce que Fontenelle prônait pour la littérature moderne : le merveilleux qu'on y trouve est rationalisé, mais surtout utilisé avec une distance amusée. Dans la préface de *Peau d'âne*, Perrault illustre bien cette position :

Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la Raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre et de Fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller¹¹⁵?

Le merveilleux est dès lors tout à fait acceptable s'il est mis à distance et relégué dans le champ de la fiction. Ainsi, les conteurs n'hésitent pas à critiquer ceux qui ont l'esprit assez faible pour croire à la magie et aux prodiges. Mademoiselle l'Héritier écrit, par exemple, en parlant de son conte *L'adroite princesse* : « [...] il n'est pas étonnant d'entendre parler de fées dans l'onzième siècle, puisqu'il y a encore aujourd'hui des gens assez peu sensés pour croire à ces sortes de visions¹¹⁶ ». La plupart des conteurs prennent d'ailleurs soin de répéter que le merveilleux dont ils parlent ne sert qu'à plaire et à divertir. La tendance à l'hyperbole et à

¹¹⁴ Jean-Paul Sermain, *Le conte de fées du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, 2005, p. 59.

¹¹⁵ Charles Perrault, *Contes*, Paris, GF Flammarion, 2006 [1697], p. 89.

¹¹⁶ Mademoiselle l'Héritier, « Lettre à Mme D. G*** », dans Esther Benureau, *Le conte de fées littéraire féminin de la fin du XVII^e siècle*, Mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2009, p. 67.

l'exagération qu'on remarque dans les contes est un procédé pour garder le merveilleux à distance.

Malgré la non-adhésion évidente des conteurs à ce qu'ils écrivent, des voix commencent tout de même à se faire entendre contre le merveilleux du conte de fées et deviendront de plus en plus nombreuses jusqu'à la fin du siècle. Jan Hermann, qui a étudié de nombreuses préfaces de récits du début du XVIII^e siècle, remarque que, si le merveilleux est à la mode, on le dénigre aussi beaucoup et on voit de nouveaux modèles de textes apparaître, qui définissent leur « position dans le paysage littéraire en s'opposant explicitement au modèle [...] de la fiction merveilleuse et en se réclamant d'une valeur de plus en plus appréciée : la vérité des faits¹¹⁷ ». Cette critique du merveilleux, qui se joint à celle de la superstition, influencera les auteurs pour enfants, Arnaud Berquin en particulier.

Après Villars, Laurent Bordelon s'applique à son tour à critiquer les différentes croyances irrationnelles par le biais de la fiction, et ce, dans une grande partie de son oeuvre. Cet auteur extrêmement prolifique publia entre 1680 et 1730 plus d'une quarantaine d'ouvrages, dont un grand nombre critiquent les différentes superstitions. Il utilise la méthode de ses prédécesseurs, comme dans *Mital ou Aventures incroyables et toutefois et caetera*¹¹⁸, où l'on constate, dès le titre, que le merveilleux est exagéré afin que le lecteur n'y croie pas. Le texte le plus connu de Bordelon reste *L'histoire des imaginations extravagantes de monsieur Oufle*¹¹⁹, qui reprend le thème du *Don Quichotte* de Cervantès. Monsieur Oufle¹²⁰, le personnage principal du récit, est un homme à qui la lecture de traités¹²¹ sur différentes

¹¹⁷ Jan Herman, « Pour une définition ex negativo du conte. Le statut du conte dans les préfaces de romans de la première moitié du XVIII^e siècle », dans Régine Jomant-Beaudry et Jean-François Perrin (éd.), *Le conte merveilleux au XVIII^e siècle : une poétique expérimentale*, Paris, Éditions Kimé, 2002, p. 78.

¹¹⁸ Laurent Bordelon, *Mital ou Aventures incroyables et toutefois et caetera*, Paris, Chez C. Leclerc, 1708.

¹¹⁹ Laurent Bordelon, *L'histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle*, Amsterdam, E. Roger, P. Humbert, P. de Coup et les frères Chatelain, 1710.

¹²⁰ Oufle est bien sûr l'anagramme de « le fou ».

¹²¹ Monsieur Oufle est décrit comme un personnage incapable de discernement dans ses lectures. Une énumération de tous les livres qu'il possède au chapitre 2 montre qu'il accorde foi à des ouvrages comme *La démonomanie* de Bodin ou encore aux *Secrets admirables d'Albert Le Grand* et qu'il ne semble pas avoir saisi la dénonciation de la superstition dans *Les pensées diverses sur la comètes* ou

croyances a tourné l'esprit. Sa crédulité l'amène à vivre un lot d'aventures malheureuses dans lesquelles il est tourné en ridicule et l'auteur laisse, par ce détournement ironique¹²², les lecteurs constater par eux-mêmes les effets de la superstition. À la suite de Bordelon, plusieurs auteurs se montreront désireux de critiquer la superstition en utilisant la fiction, afin de rejoindre le plus large public possible.

1.2.4 Romans, dictionnaires et critiques de la superstition

Les auteurs de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle ont tenté de répandre l'esprit critique dans toute la société lettrée et ils y ont réussi en grande partie : dès le premier quart du siècle des Lumières, beaucoup d'auteurs trouvent important de critiquer la superstition ou, du moins, de la mettre à distance. Avant de passer dans la littérature enfantine naissante, cette critique s'est répandue dans les romans, dont les lecteurs étaient friands, puis dans les multiples dictionnaires de cette époque, parfois appelée « le siècle des dictionnaires¹²³ », tellement la demande pour ce genre d'ouvrage était forte.

Si, à notre connaissance, aucun auteur de romans ne fait de cette critique le thème central de son œuvre comme le faisait Bordelon, beaucoup abordent cette question d'une manière ou d'une autre, en présentant des personnages tantôt crédules, tantôt éclairés. Montesquieu, dans ses *Lettres persanes* (1721), critique par exemple la crédulité qui se retrouve chez tous les hommes, qu'ils soient chrétiens, juifs ou mahométans. Rica, ce jeune Persan qui découvre l'Occident, critique de manière éclairée les pratiques superstitieuses auxquelles il se plie lui-même, comme tous les autres hommes rencontrés sur sa route :

L'histoire des oracles (Laurent Bordelon, *L'histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle*, *op. cit.*, p. 11-18).

¹²² Selon la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, l'ironie se définit comme une « figure de rhétorique, par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit » (*op. cit.*, 1694, p. 612). Cette définition reste la même dans les définitions subséquentes. Voir à ce sujet l'article de Lucie Desjardins, « Laurent Bordelon face à la croyance. Lecture et influence du passé dans le discours contre la superstition (1680-1730) », *Lumen*, à paraître.

¹²³ Christiane Mervaud, *Le Dictionnaire philosophique de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 1.

Les hommes sont bien malheureux! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules ; et au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les instruisent ou des phantômes qui les séduisent¹²⁴.

Rica fait lui-même partie de ces hommes dont il parle, mais il espère que sa raison réussira à l'éloigner des superstitions qu'il a encore. Par ce personnage, Montesquieu fait l'éloge de la raison, pour montrer que l'ignorance et la crédulité limitent les capacités humaines.

De même, on peut songer à l'abbé Prévost qui offre à son tour au public l'exemple d'un bon usage de la raison devant une situation qui semble d'abord étrange. Le narrateur des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (1728-1731) visite une vieille grotte et y trouve un cercueil. Quand il l'ouvre, une flamme subite s'en échappe et épouvante fort ses compagnons. L'histoire se répand aux alentours et les gens y ajoutent des circonstances pour la rendre encore plus effrayante, mais le narrateur, éclairé, écrit qu'il est persuadé qu'« il n'y eut rien que de naturel à cet événement¹²⁵ ». Il en convainc son lecteur par une explication de chimie simplifiée¹²⁶. Il est intéressant de voir comment Prévost, suivant Fontenelle, explique la formation des légendes et autres croyances populaires. Ces deux exemples montrent bien que les auteurs de la première moitié du XVIII^e siècle aiment traiter de la question des croyances dans leurs romans. Nous ne nous attarderons pas sur tous ceux qui les ont suivis, mais rappelons que bon nombre des grands auteurs du siècle se sont intéressés à un moment ou à un autre à la superstition. Voltaire, dans *Candide* par exemple, critique les croyances superstitieuses dans son sixième chapitre, alors qu'on veut exécuter le jeune personnage éponyme afin d'empêcher la terre de trembler¹²⁷. Denis Diderot¹²⁸ et Jean-Jacques

¹²⁴ Montesquieu, « Lettre CXLIII », *Les lettres persanes*, Paris, A. Lemerre, 1873 [1721], t. 2, p. 126.

¹²⁵ Antoine François Prévost, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, Paris, Desjonquères, 1995 [1728-1731], p. 196.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 196 : « J'avais un flambeau à la main en remuant les cendres : l'humidité grasse qu'elles conservaient encore put s'enflammer aisément ».

¹²⁷ François Marie Arouet, dit Voltaire, « Chapitre sixième : Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut fessé », *Candide*, Montréal, Beauchemin, 1999, p. 27-29.

¹²⁸ On peut penser à certains passages de *Jacques le fataliste et son maître*, notamment lorsque le maître prédit à Jacques une mort prochaine sur l'échafaud parce que son cheval se rend toujours sous des fourches patibulaires. La superstition est finalement ridiculisée par une explication rationnelle : le cheval était en fait celui du bourreau et il ne cherchait qu'à retrouver son maître (Paris, Bibliothèque de culture littéraire, 1964 [1778-1780], p. 85-99).

Rousseau¹²⁹ feront de même. Notons aussi que Jean-François Marmontel, l'inventeur du conte moral dont Berquin s'inspirera beaucoup, traite le sujet dans son court récit *La côte des deux amants*¹³⁰, où le personnage principal, qui n'est nul autre que Fontenelle, se voit confronté à la puissance de l'imagination : des villageois l'amènent dans un endroit où, selon leurs dires, des esprits reviennent, et il est le seul à se rendre compte que ces esprits ne sont que les bruits du vent et la lumière de la lune qui se reflète sur les arbres. Tous ces échos dans la fiction montrent à quel point le sujet des croyances était important au XVIII^e siècle.

En marge des romans, qui reprennent les débats en vogue dans la société, on retrouve aussi la question des croyances dans les dictionnaires. À partir d'Antoine Furetière et de son *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts* (1690), la mode des dictionnaires et autres ouvrages compilateurs est lancée. Et la critique des superstitions occupe une grande place dans ces ouvrages généraux, puisque la valorisation de la raison est le moteur des Lumières. Lucette Perrol, dans un des articles de *La superstition à l'âge des Lumières*, offre un panorama très complet de la notion de superstition¹³¹ dans les dictionnaires, de celui de Furetière jusqu'à l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, paru entre 1751 et 1772. Entre les époques et les dictionnaires se dessine l'élargissement de la critique que nous nous employons à décrire ici. Si Furetière, influencé par la critique des hommes d'Église, définit la superstition en termes théologiques seulement¹³², dans les dictionnaires subséquents, la superstition est plutôt dénoncée par l'explication savante et l'appel répété à la raison. Elle n'est plus uniquement envisagée dans une perspective religieuse, mais comme « le plus terrible fléau de

¹²⁹ Nous verrons plus loin dans ce chapitre que Rousseau a traité de la superstition dans son *Émile*, entre autres.

¹³⁰ Jean-François Marmontel, *Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1818, t. VI, p. 202-217.

¹³¹ Lucette Pérol, « La notion de superstition de Furetière au *Dictionnaire de Trévoux* et à l'*Encyclopédie* », dans Bernard Dompnier (éd.), *La superstition à l'âge des Lumières*, op. cit., p. 67-91. Elle s'est concentrée sur les articles « superstition », « idolâtrie » et « culte » principalement, tout en consultant au besoin les articles « arcane », « alchimie », « amulette », « astrologie », « cabale », « chimie », « démon », « démonomanie », « divination », « énergumène », « exorcisme », « miracle », « magie », « obsession », « pacte », « préservatif », « possession », « prodige », « relique », « sorcier », « sortilège », « talisman » et « théosophe ».

¹³² Antoine Furetière, dans *ibid.*, p. 68 : « Dévotion ou crainte de Dieu mal ordonnée ».

l'humanité¹³³ », comme une entrave au bonheur et au progrès des hommes. Dans l'*Encyclopédie*, par exemple, la superstition sous toutes ses formes est décriée. Le chevalier de Jaucourt¹³⁴ est l'auteur des articles « Histoire des superstitions » et « Sortilège et divination ». Si la majorité des articles puisent dans les fonds du XVII^e siècle (Le Loyer, Bodin, etc.) pour définir les différentes superstitions, le propos est définitivement critique. Par exemple, une histoire rapportée d'abord par Bodin est citée dans l'article « Sorciers et sorcières » pour définir ces mots, mais Jaucourt ne manque pas d'ajouter que, à l'époque de Bodin, « on étoit encore fort crédule en France sur l'article des sorciers¹³⁵ ». Aux croyances dites populaires, constamment dénigrées, Jaucourt oppose la raison critique, qui doit s'appuyer sur la logique et sur « les sciences naissantes¹³⁶ ». Goulemot résume ainsi la position globale de l'*Encyclopédie* sur la superstition : ses auteurs croient en « une vision progressive de l'histoire où la barbarie primitive est vaincue par les progrès de la raison, les peuplades primitives et le peuple accroché à ses superstitions ont le même statut¹³⁷ ».

Comme la parution de ce monumental ouvrage s'est étalée sur vingt ans, d'autres titres importants ont été populaires auprès du public à cette époque, notamment *Le dictionnaire philosophique portatif* de Voltaire. Plus encore que l'*Encyclopédie*, cette compilation veut atteindre tous les lettrés¹³⁸ ; Voltaire a la volonté d'offrir au public un ouvrage portatif qui renferme les idées des philosophes. Quelques phrases suffisent pour montrer l'ardeur avec laquelle il critique les superstitions. Voici ce qu'il écrit au sujet des vampires par exemple :

¹³³ Lucette Pérol, « La notion de superstition de Furetière au *Dictionnaire de Trévoux* et à l'*Encyclopédie* », *loc. cit.*, p. 71.

¹³⁴ Rappelons qu'il est, à lui seul, l'auteur de près du tiers de l'*Encyclopédie*.

¹³⁵ Chevalier de Jaucourt, art. « Sorciers et sorcières », Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson éditeur, 1754-1772, t. XV, p. 369.

¹³⁶ Lucette Pérol, « La notion de superstition de Furetière au *Dictionnaire de Trévoux* et à l'*Encyclopédie* », *loc. cit.*, p. 87.

¹³⁷ Jean-Marie Goulemot, « Démons, merveilles et philosophie à l'Âge classique », *art. cit.*, p. 1244.

¹³⁸ Rappelons à ce propos une phrase que Voltaire écrit à d'Alembert : « Je voudrais bien savoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution ; ce sont les petits livres portatifs à trente sous qui sont à craindre. Si l'évangile avait coûté douze cent sesterces, jamais la religion chrétienne ne se serait établie » (Voltaire [François Marie Arouet], *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Chez Th. Desoer, 1817, vol. 12, p. 1114)

Quoi ! c'est dans notre dix-huitième siècle qu'il y a eu des vampires ! c'est après le règne des Locke, des Shaftesbury, des Trenchard, des Colins ; c'est sous le règne des d'Alembert, des Diderot, des Saint-Lambert, des Duclos, qu'on a cru aux vampires ; et que le révérend père dom Augustin Calmet, prêtre, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, abbé de Sénone, abbaye de cent mille livres de rentes, voisine de deux abbayes du même revenu, a imprimé et réimprimé l'histoire des vampires avec l'approbation de la Sorbonne, signée Marcelli¹³⁹.

Les superstitions chrétiennes sont en outre les premières attaquées par Voltaire :

Je vous ai entendu dire quelquefois : « Nous ne sommes plus superstitieux ; la réforme du XVI^e siècle nous a rendus plus prudents ; les protestants nous ont appris à vivre ». Eh ! qu'est-ce donc que le sang d'un saint Janvier que vous liquéfiez tous les ans quand vous l'approchez de sa tête ? Ne vaudrait-il pas mieux faire gagner leur vie à dix mille gueux, en les occupant à des travaux utiles, que de faire bouillir le sang d'un saint pour les amuser¹⁴⁰ ?

Cet auteur, on le sait, se fera d'ailleurs le porte-parole d'un Dieu sans fard, d'une religion sans superstition aucune, le déisme¹⁴¹. Berquin, comme nous le verrons plus loin, se rapprochera de cette conception de la religion.

Outre ces divers dictionnaires, la deuxième moitié du XVIII^e siècle voit la critique des superstitions continuer de s'immiscer un peu partout dans la société lettrée. Des œuvres comme l'*Almanach anti-superstitieux*¹⁴² du marquis de Condorcet ou encore *Le Diable amoureux* (1772)¹⁴³ de Jacques Cazotte confirment qu'il y a, à cette époque, un intérêt marqué pour ce sujet, qui s'inscrit parfaitement dans le mouvement de promotion de la raison. Toutefois, comme le répète Goulemot, il ne faut pas s'y tromper : les Lumières n'atteignent qu'une partie restreinte de la population, qui se détache du peuple¹⁴⁴. Les premiers auteurs pour enfants, qui appartiennent tous à l'aristocratie et à la bourgeoisie, prendront eux aussi position contre les croyances populaires. Tout en réutilisant les méthodes

¹³⁹ Voltaire (François Marie Arouet), art. « vampires », *Dictionnaire philosophique portatif*, Paris, Imprimerie de Cosse et Gaultier-Laguionie, 1838 [1764], p. 919. Rappelons qu'il y a eu une mode des vampires au début du XVIII^e siècle, qui se conclut sous la plume d'Augustin Calmet en 1746, avec son *Traité sur les apparitions*.

¹⁴⁰ Art. « Superstition », *ibid.*, p. 881.

¹⁴¹ À ce sujet, voir René Pomeau, *La religion de Voltaire*, Paris, Nizet, 1995.

¹⁴² Nicolas de Condorcet, *L'Almanach anti-superstitieux et autres textes*, Paris, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1992 [éd. Anne-Marie Chouillet]. Ce texte a été écrit vers 1773, mais n'a jamais été publié. Il révèle tout de même le goût du siècle pour la lutte contre les superstitions.

¹⁴³ Jacques Cazotte, *Le Diable amoureux*, Paris, H. Champion, 2003 [1772].

¹⁴⁴ Jean-Marie Goulemot, « Démon, merveilles et philosophie à l'Âge classique », *art. cit.*, p. 1223.

déjà mises au point par leurs prédécesseurs, notamment les explications savantes et rationnelles de Bayle ou la mise en fiction de Bordelon, ils devront adapter la critique des superstitions et du merveilleux aux caractéristiques particulières de leurs jeunes lecteurs.

1.3 Critique de la superstition et du merveilleux dans la littérature pour enfants

Les XVII^e et XVIII^e siècles voient se répandre de nombreuses idées modernes. Comme le montre Robert Muchembled, les élites se mettent à s'interroger sur leur société, sur leur mode de vie, sur leurs connaissances, et les critiques fusent de toutes parts et sur tous les sujets¹⁴⁵. La critique des croyances populaires et du merveilleux en littérature se verra spontanément associée aux multiples questionnements et débats concernant l'enfant et son éducation. Les travaux des historiens de l'enfance ont montré que, malgré le fait qu'on reconnaisse la faiblesse du corps de l'enfant et sa différence physique avec l'adulte, il était considéré au Moyen Âge et à la Renaissance comme « une réduction d'adulte¹⁴⁶ », qui partageait les divertissements de celui-ci et qui devait, le plus rapidement possible, rejoindre son monde. Les méthodes et les lieux d'enseignement étaient peu adaptés à leur âge¹⁴⁷, ce qui fera naître, tout au long du XVII^e siècle, des critiques et une volonté de donner une spécificité au concept d'enfance.

Cette nouvelle vision de l'enfance est principalement due au développement des notions de « famille » et de « vie privée » au cours de l'Ancien Régime : « La nouveauté n'est pas dans une soudaine prise de conscience de l'enfant, mais dans l'apparition progressive du sentiment au sein des rapports sociaux¹⁴⁸ ». Et ce sentiment vis-à-vis de l'enfant entraîne nécessairement une volonté de le former de la meilleure manière possible. De nombreux auteurs écrivent ainsi des traités visant à parfaire l'éducation, surtout au XVIII^e

¹⁴⁵ Voir la partie « Répression de la culture populaire (XVII^e et XVIII^e siècle) » de Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites* [...], *op. cit.*, p. 223-380.

¹⁴⁶ Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, *op. cit.*, p. 56.

¹⁴⁷ Pour une histoire de l'éducation française sous l'Ancien Régime, voir Roger Chartier, Dominique Julia et Marie-Madeleine Compère, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, SEDES, 1976.

¹⁴⁸ Annie Lhéret, « L'enfant, son livre, son éducation au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 245.

siècle, alors que l'enfant devient synonyme de progrès possible¹⁴⁹ et se retrouve au cœur de toutes les discussions. Or, la critique des croyances populaires sera un sujet important de ces traités, qui prônent tous un enseignement selon les principes de la raison. De l'abbé Bordelon¹⁵⁰, que nous avons vu plus haut, à Faiguet¹⁵¹, auteur de l'article « Études » de l'*Encyclopédie*, plusieurs auteurs dénoncent les croyances « dont les nourrices et les domestiques portent souvent la responsabilité et qui sont chez l'enfant source de crainte, d'erreur et de superstition¹⁵² ».

Parallèlement à ces traités sur l'enfant apparaît graduellement une littérature consacrée aux enfants en tant que public. Depuis toujours, les enfants adoptent certaines histoires de manière spontanée, notamment les romans de chevalerie, les fables et les contes, mais ce n'est qu'à l'aube du siècle des Lumières que des auteurs se mettent à écrire spécifiquement pour eux. La reconnaissance de ce nouveau public est toutefois assez lente et il faut attendre *L'Émile* de Rousseau en 1762 pour voir naître un véritable courant de littérature pour la jeunesse. Ces ouvrages adressés aux enfants, et non à leurs parents ou à leurs maîtres, ne manqueront pas de reprendre à leur compte la critique des croyances populaires et, bientôt, de dénoncer tout ce qui va à l'encontre de la raison.

1.3.1 La littérature pour les enfants avant Rousseau : contre les superstitions, mais pour le conte

Plus d'un demi-siècle avant Rousseau, Fénelon a écrit des récits et des contes qui s'adressent au jeune duc de Bourgogne, dont il était le précepteur. Ces textes ne sont donc pas à proprement parler de la littérature pour enfants, puisqu'ils étaient avant tout écrits pour

¹⁴⁹ James Herbert Davis, *The happy Island. Images of childhood in the 18th century French Théâtre d'Éducation*, New York, Peter Lang, 1987, p. 1.

¹⁵⁰ Laurent Bordelon, *La belle éducation*, 1693, cité dans Robert Granderoute, « La fable et La Fontaine dans la réflexion pédagogique de Fénelon à Rousseau », *XVIII^e siècle*, no. 13, p. 336.

¹⁵¹ Faiguet, art. « Études », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie*, *op. cit.*, t. VI, p. 87.

¹⁵² Robert Granderoute, « La fable et La Fontaine dans la réflexion pédagogique de Fénelon à Rousseau » *loc. cit.*, p. 336.

éduquer un prince¹⁵³. Toutefois, les ouvrages de Fénelon ont par la suite tous été publiés pour un plus vaste public et de nombreux enfants du début du XVIII^e siècle les ont lus. Quand on parle de Fénelon, on pense bien-sûr au *Télémaque*, son grand roman éducatif, mais cet ouvrage s'adresse au dauphin adolescent et, à ce titre, « s'appuie sur un acquis antérieur : éducation de l'esprit sans doute, mais aussi et surtout formation du cœur et du caractère¹⁵⁴ ». Ainsi, cette histoire très proche des textes antiques, où l'on croise des Dieux, des monstres et des naïades, s'adresse à un jeune homme qui n'en est pas à ses premières leçons et à qui on a bien appris à différencier réalité et fiction. Certains épisodes du *Télémaque* sont contraires à la raison, mais Fénelon a veillé à ce que son jeune élève acquière précédemment un jugement fort. D'ailleurs, dans son traité consacré à l'éducation des filles, il confirme qu'il faut encourager très tôt l'enfant à utiliser sa raison :

Si, au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affaiblir par de trop grands ébranlements leur cerveau encore tendre ; si, au lieu de leur laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou suivre, on s'attachait à leur donner toujours une idée agréable du bien et une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliterait beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus¹⁵⁵.

Les croyances populaires et toutes les superstitions sont donc franchement rejetées par Fénelon. Toutefois, en contemporain de Perrault et de la mode des contes de fées, il croit à l'utilité des fables et des contes pour éduquer les enfants ; puisque ces derniers « aiment avec passion les contes ridicules¹⁵⁶ », aussi lui semble-t-il pertinent de les utiliser pour leur enseigner la vertu. Durant les dix années où il fut précepteur du dauphin, Fénelon offrit au dauphin un certain nombre de contes, qui seront publiés ensuite avec ses *Dialogues des morts* en 1718 et qui seront donc accessibles au public lettré¹⁵⁷. Ces contes montrent très bien que Fénelon, tout en reconnaissant le plaisir qu'apportent les contes aux enfants, ne voulait pas que son jeune élève les croie réels. Chacun de ses contes met en scène un héros qui désire

¹⁵³ Robert Grandroute parle de « récits d'éducation princière » pour décrire ce genre qu'il décrit comme des récits qui « entraînent vers les époques éloignées de la mythologie ou de l'histoire ancienne, mais qui, en même temps, renvoient à la réalité du siècle » (Robert Grandroute, *Le roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Genève, Éditions Slatkine, 1985, p. 389).

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 60.

¹⁵⁵ François de Salignac de la Mothe-Fénelon, *Traité de l'éducation des filles*, *Œuvres de Fénelon*, Paris, Chez Firmin Didot frères, 1845, t. 2, p. 475.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 484.

¹⁵⁷ François de Salignac de la Mothe-Fénelon, *Dialogues des morts anciens et modernes, avec quelques fables composez pour l'éducation d'un prince*, Paris, Estienne, 1718.

quelque chose (la richesse, la beauté, etc.), qui lui est ensuite offert par magie. Pourtant, la résolution magique n'apporte toujours que des problèmes : « En montrant l'échec de la métamorphose, en prônant le retour à la situation de départ, Fénelon prend le contre-pied du conte de fées, mais surtout en attaque directement le principe¹⁵⁸ ». Cet auteur s'est donc éloigné des conteurs qui lui étaient contemporains, et ce, parce qu'il écrivait pour un enfant.

Même si les œuvres de Fénelon sont publiées et offertes aux enfants des nobles et des bourgeois fortunés, il faut attendre quelques années avant qu'un auteur s'adresse précisément à un grand nombre d'enfants et non uniquement aux princes. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, plusieurs auteurs écrivent des récits d'éducation princière, Ramsay avec ses *Voyages de Cyrus*¹⁵⁹ ou Terrasson avec *Sethos*¹⁶⁰, qui s'adressent avant tout aux grands de la société et traitent peu des sujets qui nous intéressent puisqu'ils tentent avant tout de donner une éducation politique à leurs lecteurs adolescents, tout comme le faisait *Télémaque*. Même si la critique des contes de fées devient de plus en plus virulente, comme nous l'avons vu précédemment, les adultes les offrent encore tels quels aux enfants. Ce n'est qu'en 1758 qu'une gouvernante londonienne d'origine française, madame Leprince de Beaumont, décide de donner aux enfants, principalement aux filles, des lectures appropriées à leur âge avec le *Magasin des enfants*¹⁶¹, premier périodique français pour enfants. Influencée par des Anglais comme John Newbery, qui a ouvert la première « librairie-maison d'édition pour enfants¹⁶² » en 1745, madame Leprince de Beaumont voit dans la jeunesse un public spécifique.

À ce titre, cette auteure prend rapidement position dans les débats entourant l'utilité du merveilleux et de la superstition pour les enfants. Comme Fénelon et les encyclopédistes, elle croit qu'il faut inculquer le plus tôt possible à l'enfant les principes « de l'esprit

¹⁵⁸ Jean-Paul Sermain, « Les anti contes de fées de Fénelon », dans Régine Jomant-Beaudry et Jean-François Perrin (éd.), *Le conte merveilleux au XVIII^e siècle: une poétique expérimentale*, op. cit., p. 249.

¹⁵⁹ Andrew-Michael Ramsay, *Les voyages de Cyrus*, Paris, Chez Gabriel-François Quillau, 1727.

¹⁶⁰ Jean Terrasson, *Sethos*, Paris, Chez Hipolyte-Louis Guérin, 1731.

¹⁶¹ Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfans*, Lyon, Jean-Baptiste Reguilliat, 1758, 4 t.

¹⁶² Denise Escarpit, *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe : panorama historique*, op. cit., p. 41.

géométrique » et de « l'empire de la raison »¹⁶³. Pourtant, tout comme l'auteur du *Télémaque*, elle ne renie pas complètement les contes de fée, puisqu'elle reconnaît qu'ils plaisent beaucoup aux enfants. Son *Magasin des enfants* en compte une quinzaine. Toutefois, si ces contes utilisent les archétypes des contes de fées traditionnels¹⁶⁴ et ressemblent par leur trame narrative à ceux qui les ont précédés, ils sont, pour madame Leprince de Beaumont, tout à fait différents. L'*Avertissement* du *Magasin des enfants* est explicite à ce propos :

On me dira, nous avons douze volumes de contes de fées, nos enfants peuvent les lire : à cela je réponds, outre que ces contes ont souvent des difficultés dans le style, ils sont toujours pernecieux pour les enfants, auxquels ils ne sont propres qu'à inspirer des idées dangereuses et fausses. [...] Le peu de morale qu'on y fait entrer est noyé sous un merveilleux ridicule, parce qu'il n'est pas joint nécessairement à la fin qu'on doit offrir aux enfants, l'acquisition des vertus, la correction des vices¹⁶⁵.

madame Leprince de Beaumont croit ainsi que les textes des conteurs classiques ne sont pas adaptés aux enfants, puisqu'ils ne sont pas assez moraux et n'aident pas à l'apprentissage de la vertu. Si elle accorde une certaine valeur aux textes de Perrault, tous les contes qu'elle place dans son *Magasin* sont réécrits de sa main et selon les principes qu'elle laissait entendre dans l'extrait précédent : toute outrance du merveilleux doit être évitée et la moralité doit être évidente. Ainsi, avec cette auteure, on voit apparaître un conte pour enfant « entre conte de fées et conte moral, [en] équilibre sur le fil¹⁶⁶ ». Les dénouements surnaturels sont proscrits et c'est toujours la vertu des personnages qui les sauve du malheur¹⁶⁷. Avec cette nouvelle inscription de la raison au cœur même de l'écriture, madame Leprince de Beaumont ouvre la voie aux auteurs pour enfant de la fin du XVIII^e siècle, qui iront beaucoup plus loin dans ce combat pour la raison. Néanmoins, le *Magasin des enfants* est, à son époque, une tentative isolée pour atteindre un public encore plus ou moins reconnu. Il faut attendre Jean-Jacques Rousseau et son *Émile* pour que l'enfant soit enfin vu comme un être aux caractéristiques

¹⁶³ Paul Hazard, *Les livres, les enfants et les hommes*, op. cit., p. 24.

¹⁶⁴ Par exemple, l'indétermination temporelle et géographique (il était une fois..., dans un lointain royaume...), l'utilisation de noms génériques pour les personnages (Charmant, Vraie-Gloire), les lois féeriques (une fée ne peut s'unir à un mortel, les fées sont *sœurs* entre elles et se consultent) ; voir Claire Debru, « Le Magasin des enfants (1756) ou le conte de fées selon une gouvernante: pratiques de la réécriture chez Madame Le Prince de Beaumont », dans Régine Jomant-Beaudry et Jean-François Perrin (éd.), *Le conte merveilleux au XVIII^e siècle: une poétique expérimentale*, op. cit., p. 156-157.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 152.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 156.

¹⁶⁷ Par exemple, dans le *Prince spirituel*, le héros demeure laid à la fin, mais il a conquis la belle grâce à son caractère admirable.

particulières et pour que naisse une véritable « mode de l'enfant » et, par le fait même, une adaptation systématique des critiques répandues chez les adultes.

1.3.2 Rousseau et ses successeurs : adaptation de la critique des superstitions et critique du conte

En 1762 paraît un traité d'éducation de la plume de Jean-Jacques Rousseau qui propose une sorte de synthèse de toutes les idées nouvelles au sujet de l'éducation des enfants¹⁶⁸ et qui sera appelé à connaître une grande fortune. Comme son titre l'indique, l'*Émile* retrace l'éducation d'un enfant nommé Émile, de sa naissance à l'âge adulte. À l'instar des auteurs de traités d'éducation dont nous avons rapidement parlé plus haut, Rousseau croit qu' « il ne faut pas laisser [l'enfant] vivre une vie purement imaginaire¹⁶⁹ ». À ce titre, il conseille aux parents et aux maîtres d'habituer très tôt les enfants à se promener dans le noir, faute de quoi leur imagination les mènera à peupler la noirceur de toutes sortes d'images effrayantes :

J'ai vu des raisonneurs, des esprits forts, des philosophes, des militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit comme des femmes au bruit d'une feuille d'arbre. [I]l y a une cause naturelle. Quelle est cette cause ? la même qui rend les sourds défiants et le peuple superstitieux, l'ignorance des choses qui nous environnent [...] ¹⁷⁰.

Dans le même ordre d'idées, Rousseau dénonce la fable, qui « abuse¹⁷¹ » les enfants. Il lui semble, par exemple, dangereux de faire parler des bêtes, car les enfants qui liraient la fable ne percevraient que le merveilleux, passant outre la leçon : « [...] il faut dire la vérité nue aux enfants : sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever¹⁷² ». En fait, Rousseau déconseille tous les livres avant l'âge de douze ans, parce que l'enfant doit connaître la nature de manière sensible avant qu'on la lui raconte.

¹⁶⁸ Denise Escarpit, *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe : panorama historique, op. cit.*, p. 42. On pense notamment à l'éducation adaptée à l'âge, à l'éducation axée sur les sens, à la mise à l'écart du merveilleux, etc.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 42.

¹⁷⁰ Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Garnier Frères, 1872 [1762], p. 129. On voit que l'imagination est de plus en plus considérée comme une cause d'erreur, comme le disait déjà Malebranche un siècle plus tôt.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁷² *Id.*

Ce refus du livre est entendu de différentes manières au XVIII^e siècle, mais les auteurs qui désirent écrire pour les enfants y voient généralement « la reconnaissance d'un manque à combler¹⁷³ ». Pour eux, si Rousseau refuse les livres, c'est qu'aucun de ceux déjà écrits ne parvient à présenter le monde réel aux enfants. De ce point de vue, il semble nécessaire d'écrire des ouvrages qui répondraient mieux à ce nouvel esprit éducatif. L'exemple de madame de Genlis, qui a écrit à partir de 1777 un très grand nombre de pièces de théâtre et d'historiettes pour les enfants, est important. Dans son traité d'éducation *Adèle et Théodore*, écrit sous la forme d'un récit épistolaire, la mère rejette les contes de fée. Une de ses correspondantes lui demande alors ce qu'elle fait lire à ses enfants. Dans la réponse, madame de Genlis « commue la contradiction entre ses idées rousseauistes et son désir de développer le goût de la lecture chez l'enfant en une publicité pour son propre livre *Les veillées du château*¹⁷⁴ ». Tous les auteurs pour enfants qui lui sont contemporains partagent avec elle cette idée que leur propre livre sert mieux l'éducation des enfants que les contes du passé. Si, pour Paul Hazard, ces écrivains font « exactement le contraire de ce qu'il [Rousseau] demandait¹⁷⁵ », nous croyons qu'ils ont plutôt adapté sa pensée afin de se donner le droit d'écrire pour un jeune public des ouvrages qui lui apporteraient un certain plaisir, tout en l'instruisant.

Du reste, ces auteurs suivent religieusement nombre des autres idées de Rousseau, notamment en ce qui a trait à la question du merveilleux et de la superstition. Chez madame de Genlis, qui est certainement, avec Berquin, l'auteure la plus lue par les enfants de cette époque, la critique de ce qui s'éloigne du réel se fait féroce. Denise Escarpit écrit même à son propos qu'elle « lance une offensive contre les contes de fées¹⁷⁶ ». En effet, si madame de Genlis entame sa carrière d'auteur avec des pièces de théâtre où le merveilleux est bien

¹⁷³ Isabelle Havelange et Ségolène Le Men, *Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, op. cit., p. 55.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 55.

¹⁷⁵ Paul Hazard, *Les livres, les enfants et les hommes*, op. cit., p. 26.

¹⁷⁶ Denise Escarpit, *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe : panorama historique*, op. cit., p. 45.

présent¹⁷⁷, après l'écriture d'*Adèle et Théodore*, elle n'en admet plus dans la littérature pour les enfants, dans ses textes comme dans ceux des autres :

D'ailleurs, quand la morale de ces petits ouvrages [des contes de fées] seroit bonne, les enfants n'en pourroient profiter, et seulement frappés du merveilleux, ils ne garderoient le souvenir que des jardins enchantés et des palais de diamans ; toutes ces imaginations fantastiques ne peuvent donner à des enfans que des idées fausses, retarder les progrès de leur raison, et leur inspirer du dégoût pour des lectures véritablement instructives¹⁷⁸.

Toutefois, consciente de l'amour que les enfants portent au merveilleux, elle se donne pour tâche de leur en offrir un substitut, soit le merveilleux de la nature. Celle que l'on sumommait « la mère de l'Église¹⁷⁹ » croit en effet que le monde offert par Dieu aux hommes est rempli d'un « merveilleux véridique¹⁸⁰ » beaucoup plus instructif et moral que celui des contes de fées. Elle écrit donc pour ses jeunes lecteurs *L'île des monstres, conte de fées*¹⁸¹, dans lequel il n'y a pourtant aucune féerie et où les monstres se révèlent être des insectes, merveilles de la nature, examinés au microscope¹⁸². La connaissance du monde et des sciences de la nature est donc valorisée par madame de Genlis, parce qu'elle rapproche l'enfant de Dieu¹⁸³.

Le merveilleux des contes de fées est semblablement décrié par la plupart des auteurs pour enfants de la même époque. Madame d'Épinay, qui est près des encyclopédistes, tente

¹⁷⁷ On pense à *Les flacons*, dans laquelle il y a des fées, ou à *Agar dans le désert*, une pièce biblique où un ange apparaît. Toutefois, selon Davis, « magic may have its place, but in the matter of reform, [...] it is more often than not the child's self-willed effort that is responsible for the attainment of virtue » (J. H. Davis, *The Happy Island*, op. cit., p. 133).

¹⁷⁸ Stéphanie Félicité de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, Paris, Chez Madame Lambert et F. J. Baudoin, 1782, t. 1, p. 78.

¹⁷⁹ Marie-Emmanuelle Plagol-Diéval, « La mise en scène pédagogique d'*Émile* aux théâtres d'éducation », *Études Jean-Jacques Rousseau*, no. 9, 1997, p. 159.

¹⁸⁰ Isabelle Havelange et Ségolène Le Men, *Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, op. cit., p. 64.

¹⁸¹ Stéphanie Félicité de Genlis, *Les jeux champêtres des enfans et L'île des monstres, contes de fées*, Paris, Chez A. Marc, s.d.

¹⁸² Voir sur ce texte en particulier l'article de Marcellin Pellet, « Un voyage extraordinaire il y a cent ans. Mme de Genlis précurseur de Jules Verne », *Variétés révolutionnaires*, Paris, Félix Alcan, 1890, p. 207-217.

¹⁸³ En effet, Madame de Genlis approuvait la recherche et les avancées en sciences naturelles faites dans l'esprit des Lumières, mais elle menait une attaque contre les idées anti-religieuses que répandaient certains philosophes, comme Voltaire, Marmontel ou La Harpe (Henri Coulet, « Peut-on définir le conte moral? », dans Alicia Yllera (éd.), *Narrativa francesca en el siglo XVIII*, Madrid, Universidad nacional de Educacion a Distancia, 1988, p. 43).

d'offrir une éducation complète pour les jeunes filles dans ses *Conversations d'Émilie*, ouvrage dans lequel elle veut favoriser l'éveil d'une « raison pratique, dépourvue de tout élément surnaturel, dans sa nature comme dans ses fins¹⁸⁴ ». Si son ouvrage comporte quelques contes pour délasser l'esprit, ceux-ci sont peu nombreux et très peu représentatifs de l'ensemble des discours, qui traitent de morale, d'histoire et de sciences naturelles. Chez une autre auteure, madame de la Fite, qui fait paraître en 1778 *Les entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfants*, la critique du merveilleux est donnée de prime abord : « Le merveilleux des contes, s'il est fait pour amuser des jeunes lecteurs, me paraît propre aussi à leur donner des idées fausses¹⁸⁵ ». La filiation avec Rousseau est évidente : le merveilleux abuse les enfants. Plutôt que d'écrire des contes de fées, madame de la Fite opte donc pour des historiettes ancrées dans le quotidien des enfants, comme le fera par ailleurs Berquin.

C'est donc au nom de la raison et à cause de la faiblesse qu'ils prêtent à l'esprit des enfants que les auteurs que nous venons de voir s'écartent le plus possible du merveilleux féerique. Ils sont, à ce titre, tributaires de cette tradition dont nous avons déjà parlé, qui est née au début du siècle des Lumières et qui considérait le conte de fées comme un genre mineur et inutile. Nous l'avons vu, bien avant que naisse cette critique du merveilleux en littérature, existait aussi la critique des superstitions populaires. Des libertins érudits jusqu'à l'*Encyclopédie*, on a sans cesse montré le ridicule de ces croyances. La littérature pour enfants naissante, en plus de critiquer le merveilleux pour son amoralité et son outrage, puise à cette longue tradition critique afin de faire disparaître chez les enfants toute croyance réelle aux fantômes, à la magie, aux monstres qui pourrait leur avoir été transmise par leur nourrice ou par des domestiques qu'ils côtoient. Alexandre-Guillaume Mouslier de Moissy, par exemple, s'y emploie dans ses *Jeux de la petite Thalie*, parus en 1764. Dans son quinzième proverbe dramatique, intitulé *Les revenans*¹⁸⁶, cet auteur met en scène un jeune garçon qui a peur des revenants, mais que les histoires rassurantes de son père — dans

¹⁸⁴ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791)*, op. cit., p. 82.

¹⁸⁵ Madame de la Fite, *Les entretiens, drames et contes moraux à l'usage des enfants*, dans *ibid.*, p. 85.

¹⁸⁶ Alexandre-Guillaume Mouslier de Moissy, *Jeux de la petite Thalie*, Bruxelles, J. Vanden Berghen, 1770 [1764], p. 193-208. Un proverbe dramatique est une courte pièce de théâtre dont le titre et le mot de la fin forment un proverbe laissé à la sagacité du spectateur (*La clé : répertoire des procédés littéraires*, En ligne : <http://www.cafe.umontreal.ca/genres/n-prover.html>).

lesquelles les fantômes résultent toujours de causes naturelles comme un rat ou encore le vent — ramèneront vers la raison et guériront définitivement de sa peur.

Ce parcours nous conduit à Arnaud Berquin et à son *Ami des enfants*. La critique des croyances populaires s'est étendue progressivement et a finalement rejoint les auteurs pour enfants et les pédagogues. Berquin a été l'un de ceux-là, et probablement le plus féroce d'entre eux. Pour lui, aucun merveilleux ne peut être toléré dans des textes destinés aux enfants, mais il faut aussi apprendre à ce public particulier à se prémunir au quotidien contre la superstition : l'*Ami des enfants* tente de mettre la critique de l'irrationnel en général à hauteur d'enfant.

On s'étonnera peut-être de l'emploi du terme « irrationnel », qui n'existe pas en tant que substantif sous l'Ancien Régime¹⁸⁷. En l'utilisant pour analyser les textes de Berquin, nous voulons suivre les traces de Pierre Ronzeaud, dans son article « Littérature et irrationalités au XVII^e siècle¹⁸⁸ ». Cet auteur, constatant qu'aucun terme de l'époque ne peut qualifier l'objet de ses recherches, utilise donc les termes « irrationnel » et « irrationalité » dans leur sens contemporain, soit pour définir quelque chose qui « n'est pas conforme à la raison¹⁸⁹ ». Il crée ainsi une catégorie qui comprend les nombreuses occurrences littéraires de phénomènes irrationnels qu'il veut étudier. Il offre des exemples de figures qu'il y place :

-Ce qui est présenté comme perturbant la raison, comme en partie inconcevable pour elle : la folie, le rêve, la présence de monstres et de merveilles, les pouvoirs des magiciens et des sorcières, etc.

¹⁸⁷ Oresme, au XIII^e siècle, a bien emprunté au latin *irrationalis*, « dépourvu de raison », l'adjectif français « irrationnel », mais les siècles suivants ne l'utiliseront qu'en mathématiques, pour qualifier « des quantités qui n'ont aucune commune mesure avec l'unité » (*Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Chez la veuve B. Brunet, 1762, p. 952).

¹⁸⁸ Pierre Ronzeaud, « Littérature et irrationalités au XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, vol. 46, no. 182, p. 39-52. À l'instar de Ronzeaud, d'autres auteurs s'autorisent à utiliser le terme « irrationnel » même s'il n'est pas en vigueur à l'époque qu'ils étudient, notamment Jean Céard, *Pour une histoire de l'irrationnel : l'imaginaire scientifique au XVI^e siècle*, *op. cit.* et Éric Robertson Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, Flammarion, 1977 [traduction de l'anglais par Michael Gibson].

¹⁸⁹ *Le petit Robert de la langue française 2009*, cd-rom. L'« irrationnel » de Ronzeaud peut donc se poser *a contrario* de la définition de « raison » qui est déjà en vigueur au XVII^e siècle et qui, si elle est augmentée tout au long du siècle des Lumières, reste fondamentalement la « puissance de l'âme, par laquelle l'homme discourt, et est distingué des bestes (*Dictionnaire de l'Académie française, op. cit.*, 1694, p. 369) » et de laquelle il « a la faculté de tirer des conséquences (*Dictionnaire de l'Académie française, op. cit.*, 1762, p. 529) ».

-ce qui est présenté comme voies de connaissance ou d'expériences se situant hors du champ de la raison : certains types de quête spirituelle (la nuit obscure, le je ne sais quoi ou les paradoxes mystiques), ou l'évasion dans des imaginaires féeriques ou utopiques.

-ce qui, irrationnel pour nous, modernes, est souvent donné pour objet de science durant l'Âge classique : la démonologie, l'astrologie, l'alchimie¹⁹⁰.

Ces irrationalités sont d'abord et avant tout des « modèles de simulation¹⁹¹ », qui lui permettent de regrouper sous une même appellation toutes sortes de figures qui font l'objet, à la fin du XVII^e siècle, « de processus d'éradication, de rationalisation, de transformation, ou de changement de valeur, de sens ou de représentation¹⁹² ». À la suite de Ronzeaud, nous voulons regrouper sous ce même terme tout ce que Berquin critique, à savoir la superstition autant que le merveilleux, « cette évasion dans des imaginaires féeriques ou utopiques¹⁹³ ». La particularité de Berquin est de s'attaquer ouvertement à tous les types d'irrationnel et, par conséquent, d'en offrir une synthèse. Ainsi, il offre des historiettes près du quotidien pour contrer le merveilleux, à la manière de madame de la Fite, mais il ridiculise également les superstitions, comme le faisait Moissy. La notion d'« irrationnel » nous semble donc nécessaire pour analyser la manière dont Berquin livre sa critique aux enfants, une critique intégrant à la fois les idées qui l'ont précédée ainsi que des innovations personnelles.

¹⁹⁰ Pierre Ronzeaud, « Littérature et irrationalités au XVII^e siècle », *art. cit.*, p. 40.

¹⁹¹ *Id.*

¹⁹² *Ibid.*, p. 40.

¹⁹³ *Ibid.*

CHAPITRE II

LE MONDE RÉALISTE, MÉTHODIQUE ET DÉISTE DE *L'AMI DES ENFANTS*

L'idée de publier un périodique adressé spécifiquement à un jeune public n'est pas née avec Berquin ; on retrouve auparavant le *Journal d'éducation*¹⁹⁴, publié en France en 1768. Mais cet ouvrage se rapproche plus de la didactique que de la littérature et ne contient aucun récit. Il s'emploie à instruire ses lecteurs sur la grammaire et les sciences et il se veut « le prolongement de l'école¹⁹⁵ ». Le but de Berquin est plus large. S'il veut instruire, il veut aussi divertir : c'est, dit-il, « le double objet¹⁹⁶ » de son périodique. À ce titre, les 121 historiettes de son *Ami des enfants* le rapprochent beaucoup plus de périodiques pour enfants publiés ailleurs en Europe et dont la mode a été lancée par *Le magasin des enfants* de madame Leprince de Beaumont. Ces périodiques ou ces volumes d'histoires, que l'on songe à la *Petite Bibliothèque pour enfants*¹⁹⁷ de Joachim Heinrich Campe ou au *Kinderfreund*¹⁹⁸ de Christian-Felix Weisse, se sont inscrits dans le contexte de leur époque, en intégrant à leur contenu les principales idées des Lumières, notamment la critique de l'irrationnel. Dans le présent chapitre, nous verrons que Berquin, avec *L'Ami des enfants*, se rapproche lui aussi de l'esprit des Lumières, et ce, en construisant un monde où la raison est reine et où les irrationalités de toutes sortes sont absentes. Notre analyse sera basée sur des sources théoriques qui témoignent de recherches sur le dialogue et le style réaliste autant que de

¹⁹⁴ M. Leroux, *Journal d'éducation*, Paris, Chez Durand, 1768.

¹⁹⁵ Alain Fourment, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants*, Paris, Éole, 1987, p. 20.

¹⁹⁶ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 5.

¹⁹⁷ Parue de 1779 à 1784, en Allemagne, selon Denise Escarpit, *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe*, *op. cit.*, p. 43.

¹⁹⁸ Christian Felix Weisse, *Der Kinderfreund : ein Wochenblatt*, Leipzig, Siegfried Lebrecht Crusius, 1776-1782.

recherches en littérature pour enfants¹⁹⁹. Il convient toutefois de décrire plus avant *L'Ami des enfants* avant d'en commencer l'analyse.

2.1 *L'Ami des enfants*, un ouvrage singulier

Peu de lecteurs d'aujourd'hui connaissent les textes d'Arnaud Berquin. Pourtant, *L'Ami des enfants*, paru en premier lieu de janvier 1782 à décembre 1783, a été ce qu'on appellerait aujourd'hui un *best-seller*. Même si les tirages exacts restent inconnus, Jamal Élachmit relève plusieurs données qui tendent à prouver la grande popularité de cette œuvre de Berquin. Par exemple, à partir d'octobre 1782, un bureau de *L'Ami des enfants* a ouvert ses portes²⁰⁰. Aussi, on compte de multiples rééditions de cet ouvrage en France et à l'étranger et, fait rare à cette époque, Berquin vivait exclusivement des profits des ventes de ses périodiques²⁰¹. En outre, on peut penser au fait que *L'Ami des enfants* a remporté, en 1784, le prix Monthyon de l'Académie française pour le livre le plus utile, ce qui montre bien qu'il était lu et apprécié²⁰².

La composition de cet ouvrage a certainement beaucoup à voir avec son succès. En effet, chaque numéro comporte plusieurs textes de genres variés, et ce, afin de ne pas ennuyer les enfants. Par exemple, le premier numéro (janvier 1782) comprend deux dialogues (*Le petit frère* et *Les quatre saisons*), deux contes moraux (*La neige* et *Amand*) ainsi qu'un drame en un acte (*Le petit joueur de violon*). Les numéros qui le suivent sont aussi diversifiés, l'auteur donnant à lire, en plus des genres déjà nommés, des récits-gigognes, des relations épistolaires et des récits de voyage. Chaque mois, on y retrouve un drame plus ou moins long et d'autres récits très différents les uns des autres, certains étant très courts (moins d'une

¹⁹⁹ Il est à noter que les méthodes des chercheurs en littérature pour enfants sont souvent différentes de celles utilisées pour analyser la littérature pour adulte, puisque ce domaine d'intérêt se trouve au confluent de plusieurs disciplines, telles la littérature, l'éducation et la psychologie.

²⁰⁰ Jamal Élachmit rapporte d'ailleurs que, dans le numéro du 11 novembre 1782, on peut lire : « Le nombre de souscripteurs de ce journal exigeant de nouveaux soins pour l'exactitude de sa distribution, on a profité de la circonstance d'une troisième édition pour établir à cet effet un bureau particulier » (*Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin, op. cit.*, p. 147).

²⁰¹ *Ibid.*, p. 145-147.

²⁰² Isabelle Havelange et Ségolène Le Men, *Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse (1750-1830), op. cit.*, p. 20.

page) et d'autres étant plus longs (rarement plus d'une trentaine de pages). Toutes les historiettes mettent en scène des enfants ayant entre cinq et dix ans, dans des scènes du quotidien dont les lecteurs « peuvent être témoins chaque jour²⁰³ », selon l'expression de Berquin. Cette diversité entre les textes était aussi présente chez des auteurs étrangers de périodiques pour enfants, notamment chez Christian Felix Weisse, auteur de ce *Kinderfreund* dont nous avons parlé plus haut et qui peut se traduire par « L'ami des enfants », dont notre auteur s'est inspiré.

Beaucoup de biographes et de critiques qui se sont intéressés à Berquin sont d'ailleurs, selon les mots d'Élachmit, « obsédés par la dette de Berquin envers Weisse²⁰⁴ ». Pour bien comprendre les rapports que notre auteur entretient avec les textes étrangers, il faut d'abord décrire sa façon de concevoir l'écriture. Depuis ses premières tentatives littéraires, Berquin puise sa matière dans la littérature étrangère ; ses succès de poésie lyrique *Idylles* (1775) et *Romances* (1776) comportent déjà un certain nombre d'emprunts à la littérature anglaise, allemande et italienne²⁰⁵. Avec *L'Ami des enfants*, Berquin ne change guère de méthode et ne s'en cache pas : une partie de ses textes provient d'autres auteurs. Il nomme d'ailleurs ses sources et explique lui-même sa manière de procéder, dans son « Avis aux souscripteurs » de décembre 1783 :

L'auteur saisit cette occasion de renouveler les témoignages de sa reconnaissance à MM. Weisse, Campe, Salzmann et Schummel, pour les bons matériaux et les bons modèles qu'il a trouvés dans leurs ouvrages. Il se propose d'y puiser encore ceux qui se rapporteront à son plan ; mais toujours en observant à l'exemple de Molière, de La Fontaine et de Le Sage, à les rendre propres, soit en les accommodant à notre goût, à nos usages ou à nos mœurs, soit en y ajoutant des idées et des peintures nouvelles, soit enfin pour le style et le ton qui lui appartiennent²⁰⁶.

Comme Berquin connaît l'allemand, l'anglais et l'italien, il n'hésite pas à reprendre les meilleurs morceaux des auteurs qu'il apprécie pour les faire connaître aux gens qui le lisent, mais toujours en adaptant ces textes, en les réécrivant pour le public français. Göte Klingberg

²⁰³ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 5.

²⁰⁴ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin*, *op. cit.*, p. 164.

²⁰⁵ François Genton, « Vers une littérature de grande diffusion : la littérature d'enfance et de jeunesse et le drame », *loc. cit.*, p. 277.

²⁰⁶ Arnaud Berquin, dans Angus Martin, « Notes sur *L'Ami des enfants* de Berquin et la littérature enfantine en France aux alentours de 1780 », *XVIII^e siècle*, no 6, 1974, p. 300.

précise que, « à cette époque, c'était monnaie courante que de faire des emprunts les uns aux autres²⁰⁷ » ; on ne parlait pas de plagiat, mais en quelque sorte d'hommage. Du reste, Weisse savait parfaitement que Berquin utilisait certains de ses drames, puisqu'ils entretenaient une correspondance²⁰⁸.

Les chercheurs qui se sont penchés sur les sources de Berquin estiment que celui-ci a emprunté entre 10 et 15 % de son *Ami des enfants* à Weisse²⁰⁹ et, de manière ponctuelle, à d'autres auteurs²¹⁰. La plupart des emprunts sont des drames ; les petits récits qui entourent les pièces dans chaque parution mensuelle sont donc de Berquin. On est loin de cette traduction littérale du *Kinderfreund* que plusieurs biographes et critiques ont attribuée à notre auteur²¹¹. Rappelons à ce propos la définition que donnait l'*Encyclopédie* de la « traduction » : « [...] la copie qui se fait dans une langue d'un discours premièrement énoncé dans une autre²¹² ». Berquin ne fait assurément pas que traduire : il adapte, réécrit, élague et ajoute. C'est pourquoi nous affirmons, avec Élachmit, que tous les textes de *L'Ami des enfants* « appartiennent à Berquin²¹³ », que leur matériau de base soit original ou non. Dans la suite de notre mémoire, nous verrons d'ailleurs que certaines différences entre les textes de

²⁰⁷ Göte Klingberg, « L'œuvre de Berquin. Problèmes et notes sur ses sources », *art. cit.*, p. 54.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 55. Nous n'avons pu retrouver de traces de cette correspondance, mais la plupart des auteurs qui s'intéressent à Berquin mentionnent son existence. Il est à noter que Joseph Médard Carrière a publié une lettre de 1776 d'Arnaud Berquin, qui demandait à un libraire allemand de lui fournir les œuvres de Weisse (« An unpublished letter of Arnaud Berquin », *Modern Language Notes*, vol. 58, no. 3, p. 200-202). La correspondance avec Weisse serait donc postérieure à cette date.

²⁰⁹ Voir sur ce sujet *ibid.*, p. 56 ; Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin*, *op. cit.*, p. 164-171 ; François Genton, « Arnaud Berquin (1747-1791) et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 69-73 ; Angus Martin, « Notes sur *L'Ami des enfants* », *art. cit.*, p. 302.

²¹⁰ Selon Göte Klingberg (« L'œuvre d'Arnaud Berquin. Problèmes et notes sur ses sources », *art. cit.*, p. 56), Berquin emprunte deux textes à Johann Jacob Engel, un à Gottlob Stephanie, un à Joachim Heinrich Campe, deux à Otto Heinrich von Gemmingen et un à Christian Gotthilf Salzmann. Ce sont tous des auteurs allemands, mais ils n'ont pas tous écrit pour les jeunes spécialement.

²¹¹ Jamal Élachmit en nomme quelques-uns (dans *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin*, *op. cit.*, p. 164) : Louis-Gabriel et Joseph-François Michaud, dans leur *Biographie universelle*, écrivent que la plupart des récits de Berquin sont imités de Weisse, comme le fait aussi Alain Fourment, dans *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants*.

²¹² Article « traduction », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie*, *op. cit.*, t. 16, p. 510.

²¹³ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin*, *op. cit.*, p. 180.

Berquin et les textes dont il s'est servi permettent de mieux comprendre sa position sur l'irrationnel.

2.2 Le « réalisme » de *L'Ami des enfants*

Dès le début du *Kinderfreund*, on remarque que l'auteur puise à toutes sortes de fonds culturels. Or, Berquin effectue un tri dans les textes et « élimine les histoires puisées dans l'Antiquité, les contes orientaux, les traits historiques, pour ne présenter que le petit monde que connaissent ses jeunes lecteurs²¹⁴ ». Pour lui, ces fonds ancestraux ou exotiques contiennent trop d'irrationnel et ne peuvent donc aller de pair avec une morale qui soit claire. Pour que l'enfant comprenne le message moral qu'on lui donne à travers la fiction, il faut que cette fiction revête un caractère le plus réaliste possible. Dès sa préface, nous l'avons dit, il révèle son aversion pour les « fictions extravagantes et [le] merveilleux bizarre²¹⁵ ». Aussi, tous les textes de son périodique s'ancrent dans le quotidien et utilisent diverses stratégies d'écriture pour montrer aux enfants que de telles histoires pourraient être vraies ; ce réalisme soutient en lui-même le combat de Berquin contre l'irrationnel.

Il importe toutefois, avant de commencer l'analyse de la représentation du monde dans *L'Ami des enfants*, de définir plus avant ce concept large qu'est le « réalisme ». Même si le terme renvoie la plupart du temps à un courant littéraire apparu au XIX^e siècle et duquel on peut rapprocher les noms de Stendhal et d'Honoré de Balzac, de nombreux chercheurs ont montré que, dès l'époque classique²¹⁶, des auteurs ont tenté de représenter le monde de la manière la plus fidèle possible. Le siècle des Lumières, dans son effort pour intégrer la raison à tous les discours, s'est évidemment montré très productif dans ce genre d'histoires, dont le conte moral et le roman ont été les véhicules privilégiés. Marmontel, par exemple, et Diderot, dans une certaine mesure, ont écrit un genre de récit qui « feignait de raconter une histoire

²¹⁴ Angus Martin, « Notes sur *L'Ami des enfants* de Berquin », *art. cit.*, p. 302.

²¹⁵ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 5.

²¹⁶ Voir notamment à ce sujet Jean Serroy, *Roman et réalité, les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Librairie Minard, 1981.

véritable, un morceau de vie réellement vécu²¹⁷ ». Berquin a suivi leurs traces et a tâché de faire correspondre ses récits au réel. Vivienne Mylne, qui s'est intéressée au roman et au dialogue, décide d'ailleurs d'utiliser le terme « réalisme » pour parler d'auteurs du XVIII^e siècle et donne une définition qui correspond très bien à la caractéristique que nous souhaitons étudier chez Berquin : « Acceptons donc le mot “ réalisme ”, en le définissant comme le caractère d'une production montrant un ensemble de traits qui ressemblent à ce qui se fait dans la vie quotidienne²¹⁸ ». Dans la majorité des historiettes de *L'Ami des enfants*, la vie quotidienne est celle d'enfants de la bourgeoisie, élevés dans leur famille, et elle est décrite afin que les lecteurs s'y reconnaissent et mettent de côté toute représentation du monde merveilleuse.

Une des stratégies évidentes de Berquin pour rendre son *Ami des enfants* plus réaliste est de prendre, à de multiples moments, le contre-pied des contes de fées. Tous les topoï de ce genre littéraire sont renversés et intégrés à un monde qui ressemble à celui que l'enfant connaît. Dans le petit drame « L'école des marâtres » (août 1783), le jeune Fabien revient chez lui, après avoir passé quelque temps chez ses grands-parents après la mort de sa mère. Il sait que son père s'est remarié et il appréhende de rencontrer sa belle-mère, car on lui a dit que « les marâtres tourmentent les enfants de leurs maris, pour ménager leurs propres enfants²¹⁹ ». Cette figure de la méchante marâtre provient directement du conte de fées²²⁰, mais elle ne correspond pas nécessairement à la réalité et Fabien l'apprend rapidement en rencontrant sa belle-mère, désireuse de l'aimer et de s'en faire aimer en retour. Aussi, « Berquin se démarque du conte merveilleux en réhabilitant le rôle de la belle-mère²²¹ ».

De même, plusieurs lieux communs du conte de fées sont réutilisés et réinterprétés dans les récits, dans une version plus réaliste. Par exemple, le mariage rapide et bienheureux,

²¹⁷ Jindrich Vesely, « Diderot et la mise en question du roman “ réalisme ” du XVIII^e siècle », Anne-Marie Chouillet (éd.), *Denis Diderot 1713-1784: colloque international Paris - Sèvres - Reims - Langres (4 juillet 1984)*, Paris, Aux amateurs de livres, 1985, p. 261.

²¹⁸ Vivienne Mylne, *Le dialogue dans le roman français : de Sorel à Sarraute*, op. cit., p. 105.

²¹⁹ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 1, p. 170.

²²⁰ La belle-mère « qui fit éclater sa méchante humeur » sitôt les noces faites dans le *Cendrillon* de Charles Perrault en est certainement le meilleur exemple (*Contes*, op. cit. p. 181).

²²¹ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin*, op. cit., p. 268.

symbole de la passion, ne constitue jamais la conclusion des histoires de Berquin, qui préfère montrer des unions préparées longuement et des couples pour lesquels l'amitié est plus importante que la passion, trop souvent associée à la déraison. Si quelques mariages surviennent dans *L'Ami des enfants*, ils sont tous longuement réfléchis et en accord avec les volontés de la famille, ce qui correspond à la réalité du siècle des Lumières, où les mariages devaient unir deux personnes de la même classe sociale²²². Dans « Le bon fils » (août 1782), Colette doit obtenir la permission de son frère devenu capitaine pour pouvoir se marier et, dans « Les caquets » (août 1783), Aurélie doit recevoir celle de ses parents.

Par ailleurs, un autre exemple de la mise à l'écart de tout merveilleux chez Berquin est la manière dont sont élaborées les scènes où il y a des animaux. Si le conte et la fable décrivent des mondes merveilleux où les animaux sont anthropomorphiques, parlant et adoptant tous les comportements humains, Berquin refuse le plus possible d'attribuer à ses animaux des comportements autres que ceux qui sont habituellement les leurs²²³. Dans « L'agneau » (avril 1782), Fanchonnette reçoit un agneau mourant, qu'elle réchauffe et qui se rétablit finalement. Pendant tout le récit, l'agneau n'adopte que des comportements animaux, c'est-à-dire qu'il pousse « un bée languissant²²⁴ », qu'il boit, qu'il fournit de la laine. Berquin s'attarde même sur les différences entre les animaux et les humains, en insistant sur leur fragilité ou encore sur leur incapacité à raisonner. Le père de Cyprien, dans « La poule » (octobre 1782) n'explique-t-il pas à son fils que la poule qui a démoli son jardin ne peut en être tenue responsable puisqu'elle « est privée des lumières de la raison²²⁵ »? Ces animaux

²²² J. L. Flandrin, *Le sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*, cité dans *ibid.*, p. 287.

²²³ Un seul texte de *L'Ami des enfants* déroge en partie à cette règle : il s'agit de « Castor et Pollux », paru en novembre 1782 (Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants, op. cit.*, t. 4, p. 65-69). Deux chiens qui portent les noms de héros grecs sont présentés aux lecteurs avec des caractères très humains (le premier est « affable » et l'autre, « hargneux, querelleur ») et, tout au long du texte, l'auteur leur prête des caractéristiques humaines afin de les ériger en modèles pour les enfants qui lisent l'histoire. La conclusion révèle bien que ce texte peut être rapproché de la fable : « O vous, enfants ! s'il en était quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace ». Toutefois, Berquin veille à ce qu'un minimum de réalisme soit maintenu ; si ces deux chiens sont anthropomorphisés, il reste qu'ils sont ancrés dans un monde très quotidien, c'est-à-dire qu'ils ont un maître humain qui les mène à la promenade, qui leur donne à manger, etc.

²²⁴ *Ibid.*, t. 2, p. 176.

²²⁵ *Ibid.*, t. 4, p. 78. Notons ici que Berquin ne semble pas s'inscrire dans le débat qui a cours depuis le milieu du XVII^e siècle sur l'âme des bêtes, mais qu'il reprend plutôt les idées de Rousseau sur le

restent fidèles à l'image réaliste que les lecteurs ont d'eux. L'utilisation de l'imagination n'est toutefois pas déconseillée et, à certains moments, des enfants font parler des animaux. Il reste tout de même très clair, dans ces cas, que ce sont les enfants du récit qui imitent les animaux et que ces animaux n'ont eux-mêmes rien d'extraordinaire. Le cas de « Favori » est exemplaire à ce propos : la jeune Juliette de Lormeuil écrit une lettre à son frère, dans laquelle elle décrit une scène où leur oiseau de compagnie est épié par un chat.

Tout à coup j'entendis derrière moi un tendre *miaou*. Je me retournai ; j'aperçus le scélerat juché sur le dos d'un fauteuil, vis-à-vis de la cage. Il regardait Favori d'un œil caressant, mais hypocrite. Il tortillait moelleusement sa queue, et semblait lui dire : « O mon cher petit oiseau ! viens te percher ici à mon côté [...] »²²⁶.

Pour le lecteur, il ne fait aucun doute que Juliette décrit avec amusement ce que penserait le chat s'il était doté d'intelligence. Le mot « semblait » montre bien aux enfants que cela ne s'est pas passé ainsi et le fait que, plus loin, Didier remercie sa sœur pour la « scène²²⁷ » qu'elle lui a envoyée confirme que le réalisme est sauf et que seule l'imagination des personnages doit ici être invoquée pour expliquer le merveilleux apparent de la narration. Berquin croit que l'imagination peut avoir des vertus utiles, comme de permettre aux enfants de s'amuser, mais qu'elle doit toujours être assujettie aux règles de la raison, comme il le montre dans un autre texte, intitulé « L'homme est bien comme il est » (juillet 1783). Dans ce texte, les jeunes Frédéric et Maurice s'amuse à imaginer les hommes différemment : tout d'abord, grands comme des géants ; puis, petits comme des Lilliputiens²²⁸ ; finalement, durs comme de la pierre. Les hypothèses des personnages sont très comiques et amusantes à lire, mais le père s'empresse de ramener ses fils vers la raison en leur montrant que chacune de leurs fabulations ne tiendrait pas la route dans la réalité. Il utilise à cette fin les lois mathématiques et physiques, dont celle de la proportion. Ainsi, Berquin, même s'il se réfère

danger de présenter à l'enfant des animaux aux comportements humains. Rappelons que, pour ce dernier, la vérité doit être dite simplement aux enfants, sinon ils risqueraient de passer outre la leçon ; ainsi, humaniser les bêtes lui semble une erreur, comme il le montre en analysant une fable de La Fontaine : « Les renards parlent donc ? ils parlent la même langue que les corbeaux ? Sage précepteur, prends garde à toi ; pèse bien ta réponse avant de la faire ; elle importe plus que tu n'as pensé » (Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, op. cit., p. 103).

²²⁶ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 4, p. 195.

²²⁷ *Ibid.*, t. 4, p. 198.

²²⁸ On reconnaît ici les petits habitants de Lilliput, ce pays imaginé par Jonathan Swift dans *Les voyages de Gulliver*, paru en 1721. Berquin, même s'il ne déconseille pas complètement la lecture de cet ouvrage où le merveilleux frappe toujours les enfants, désamorce toute possibilité de lui accorder du crédit par la logique dont fait preuve le père dans cette historiette.

ici à des éléments merveilleux — les géants, les Lilliputiens — ne laisse pas ses lecteurs dans l'incertitude : le monde n'est pas un conte de fées qui suit un canevas pré-établi et il ne contient ni animaux parlants, ni monstres. *L'Ami des enfants* se situe à l'opposé du merveilleux et cela lui permet, selon les mots de son auteur, « d'amuser les enfants et de les porter naturellement à la vertu²²⁹ », et ce, en montrant que le réel n'admet pas toutes ces fantaisies qu'ils ont pu lire ou entendre dans les contes.

Le réalisme, chez Berquin, implique aussi de créer une impression de vraisemblance²³⁰ accrue chez les jeunes lecteurs, dans le but de les amener à voir, dans le monde imprimé, une réplique exacte du monde réel, qui peut être envisagée comme porteuse de leçons indispensables. Berquin s'inscrit, de cette manière, dans la parfaite continuité de plusieurs auteurs que nous avons observés dans le premier chapitre et qui mettaient à distance ce qui paraissait faux. Le marquis de Vauvenargues résume la position d'un grand nombre d'auteurs des Lumières sur l'importance de la vraisemblance : « Le faux en lui-même nous blesse et n'a pas de quoi nous toucher. Que croyez-vous qu'on cherche si activement dans les fictions? L'image d'une réalité vivante [...], nous voulons de la vraisemblance [...]»²³¹. Dans une optique où tout texte devait être utile, on comprend que le texte qui semble vraisemblable est plus susceptible de montrer le bien et c'est exactement ce à quoi s'emploie Berquin dans ses historiettes²³² ; il tente de plusieurs manières de montrer aux lecteurs que ce qu'il raconte est tout à fait vraisemblable. Monique Nemer définit deux stratégies des auteurs du XVIII^e siècle pour concrétiser ce qu'elle appelle « l'illusion romanesque » : « D'abord, on fait tenir la fiction pour vraie, au sens littéral. [...] Le second procédé consiste à placer l'effet de réel à l'intérieur même du texte par tous les procédés de vraisemblabilisation stylistique et

²²⁹ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 5.

²³⁰ La vraisemblance ne doit pas être envisagée ici dans le sens idéaliste qu'elle avait au XVII^e siècle, mais plutôt en lien avec le caractère concret de la quotidienneté qui se retrouve plutôt dans la littérature de la fin du XVIII^e siècle.

²³¹ Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, *Réflexion sur divers sujets*, dans Monique Nemer, « Une dialectique de la vérité et de la réalité, l'enjeu des nouvelles techniques narratives au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 88.

²³² Angus Martin écrit d'ailleurs à ce propos que les textes de Berquin, « to be morally effective, [...] must come as close as possible to the kinds of experience its readers will know » (« From Marmontel to Berquin : The Dynamic Concept of Morality in Eighteenth-Century French Fiction », *art. cit.*, p. 296).

contextuelle²³³ ». Berquin utilise ces deux stratégies d'écriture pour convaincre ses lecteurs de la vraisemblance du monde décrit dans ses textes. Il le fait de manière encore plus constante que les Prévost, Rousseau et Rétif de la Bretonne dont les textes sont analysés par Nemer, en raison de l'âge de son public. Et cette apparence de réalité devient un argument dans la critique des irrationalités de Berquin, puisque, selon lui, le monde que connaissent les lecteurs ne donne jamais lieu à du merveilleux ou à du surnaturel.

Remarquons, en premier lieu, que Berquin fait très souvent passer ses fictions pour vraies. Comme il ne réutilise pas le motif, présent dans le *Kinderfreund*, de la famille qui prend en charge toutes les histoires, aucun de ses récits n'est lié aux autres par des personnages récurrents, ce qui permet à l'auteur de raconter les aventures d'un grand nombre de petits protagonistes, dont certains sont présentés comme des enfants qu'il a connus et qui ont réellement vécu ces aventures. Rappelons que Berquin a été le précepteur de Pauline, Caroline et Charles Louis, les trois enfants de Charles-Joseph Panckoucke, le célèbre éditeur de l'*Encyclopédie méthodique* et du *Mercure de France*. La petite Caroline, qu'il a connue dès l'âge de trois ans, apparaît dans trois histoires que Berquin a intitulées simplement *Caroline* (janvier 1782, avril 1782, octobre 1783). D'ailleurs, l'éditeur des *Œuvres complètes* de 1829 renomme deux d'entre elles « Anecdote », ce qui les distingue des autres histoires qui portent des titres plus précis. Berquin ne laisse aucun doute à ses lecteurs : Caroline est une véritable petite fille et il la connaît. Il indique son âge exact, ce qui est assez rare dans le reste de l'ouvrage et, quand il parle à nouveau d'elle, il rappelle qu'elle est « l'aimable petite Caroline, dont [il a] déjà parlé quelques fois²³⁴ ». Il se permet même de former des vœux pour elle : « Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit ingénu, et un cœur si tendre ! Qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère, et tous mes vœux pour elle seront remplis²³⁵ ! » On remarque l'utilisation de verbes au présent et au futur qui laissent croire que leur sujet est vivant et a un avenir ailleurs que dans l'histoire. Berquin ne met pas seulement les enfants Panckoucke en scène. À de nombreuses reprises, il assure que l'histoire qu'il va raconter ou celle qui vient d'être racontée s'est véritablement produite et qu'elle est arrivée à une jeune personne de sa connaissance. Dans « Les Caquets » (août 1783), dont nous avons

²³³ Monique Nemer, « Une dialectique de la vérité et de la réalité », *art. cit.*, p. 90.

²³⁴ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 4, p. 31.

²³⁵ *Ibid.*, t. 2, p. 181.

parlé précédemment, le narrateur écrit à propos de la jeune héroïne, une certaine Aurélie : « Elle m'a permis de le consacrer [le récit], dans de pareilles vues, à l'instruction de mes jeunes amies, s'il en est quelqu'une à qui cette leçon soit nécessaire [...] »²³⁶. L'histoire s'adressant ici principalement aux filles, ces dernières peuvent déduire de cette conclusion qu'Aurélie a réellement existé et y croire suffisamment pour que son aventure puisse leur servir d'exemple. Dans « Le menteur corrigé par lui-même » (avril 1783), on fait plutôt appel au père du personnage principal pour prouver son existence et donner du poids à l'aventure qui lui est arrivée : « Son père m'assurait l'autre jour que, depuis ce moment, il n'était pas échappé à son fils le mensonge le plus léger²³⁷ ». Ce genre de phrase qui met en scène des témoins n'est pas nécessaire à la bonne compréhension de l'histoire, mais est inséré dans *L'Ami des enfants* pour appuyer l'impression globale de vraisemblance.

En plus de cette stratégie simple, notre auteur rend aussi son périodique le plus réaliste possible par ses choix narratifs et stylistiques. D'abord, il s'inclut lui-même dans la narration de certaines de ses historiettes, en utilisant le pronom « je ». Si cette utilisation de la première personne du singulier participe des « effets de plaisir²³⁸ » dont traite René Démoris dans son ouvrage *Le roman à la première personne du Classicisme aux Lumières*, il nous semble que son utilité première dans *L'Ami des enfants* est de rendre l'histoire la plus réaliste possible pour les enfants lecteurs, afin que ceux-ci croient au monde qu'on leur met devant les yeux. En tant que narrateur, Berquin commente souvent le récit qu'il raconte, en le posant comme réel, par exemple lorsqu'il décrit la piètre qualité d'écriture de certains : « [...] ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfants de son âge²³⁹ ». De plus, il s'adresse à plusieurs reprises directement aux lecteurs, pour les conseiller, rappelant ainsi qu'il n'est pas seulement un narrateur inconnu, mais un homme véritable en chair et en os que les enfants peuvent rencontrer à tout moment : « O vous, enfants, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse! c'est pour votre consolation et votre encouragement que je vais

²³⁶ *Ibid.*, t. 2, p. 66.

²³⁷ *Ibid.*, t. 3, p. 277.

²³⁸ René Démoris, *Le roman à la première personne : du classicisme aux Lumières*, Genève, Librairie Droz, 2002 [1975], p. 5.

²³⁹ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 158. Nous soulignons.

raconter l'histoire suivante²⁴⁰ ». Berquin ajoute même certains passages où les personnages réfèrent à *L'Ami des enfants*, créant ainsi des mises en abyme qui renforcent l'effet de réel des historiettes. Dans « L'école des marâtres » (août 1783), le jeune Fabien apprend de ses sœurs ce qu'elles lisent avec leur belle-mère :

Agathe

Il faut voir quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

Priscille

O mon Dieu ! tu m'y fais penser, Agathe. Il ne nous a pas envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

Agathe

J'en serais bien fâchée. C'est mon bon ami, à moi. Il fait les histoires de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du monde. Ce serait drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre²⁴¹.

Voilà une scène où, comme l'écrit Annie Lhéreté, « fiction et réalité sont volontairement mal déterminées²⁴² ». Berquin utilise son historiette pour expliquer à ses jeunes lecteurs pourquoi leur « ami » n'a pas pu leur livrer le périodique qu'ils tiennent entre les mains à la date prévue²⁴³. Il informe les enfants sur sa vie, sur lui-même, si bien que ce narrateur qu'ils n'ont jamais rencontré leur paraît sans doute plus vrai que ceux de toutes les histoires merveilleuses qu'ils ont pu entendre. En outre, il faut remarquer dans cet extrait l'efficacité de la dernière phrase, où les petites filles personnages supposent avec humour que leur histoire pourrait être racontée un jour dans le périodique qu'elles lisent. Ce genre de mises en abyme est souvent utilisé par Berquin et les références au périodique lui-même sont assez nombreuses dans les historiettes. Dans « Le nid de Fauvette » (avril 1783) et dans « Favori » (décembre 1783), les personnages rapportent des poèmes écrits par « l'ami des enfants » et quelques historiettes mettent aussi en scène des personnages qui ont lu, comme les lecteurs externes eux-mêmes,

²⁴⁰ *Ibid.*, t. 3, p. 116. Nous avons souligné les marques d'interaction entre le narrateur et ses lecteurs.

²⁴¹ *Ibid.*, t. 1, p. 195.

²⁴² Annie Lhéreté, « Le geste et la parole. L'éducation par le théâtre au XVIII^e siècle », Denise Escarpit (éd.), « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 119.

²⁴³ Il a effectivement été très malade en 1783, comme le confirme Denise Escarpit, dans « Arnaud Berquin, sa vie et son œuvre », Denise Escarpit (éd.), « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 11.

des histoires contenues dans *L'Ami des enfants*. Un exemple particulièrement intéressant apparaît dans « Un petit plaisir changé pour un plus grand » (octobre 1783) : Mme Delorme demande à sa fille, qui veut aider les démunis en économisant sur ses parures, si elle sera satisfaite de ne posséder qu'un habit de laine plutôt qu'une robe en taffetas. La petite Louise répond fièrement : « Oh ! très contente, maman : on n'en saute que mieux. Je me souviens de l'histoire de Marthonie²⁴⁴ ». Le procédé de Berquin mise sur la mémoire de ses jeunes lecteurs. L'histoire de Marthonie, c'est en fait « Le fourreau de soie », parue en novembre 1782, qui rapporte l'aventure malencontreuse arrivée à une petite fille qui a trop tôt voulu quitter ses habits d'enfance pour ceux des adultes. Pour les lecteurs qui se souviennent de ce personnage, l'effet de réel qui découle de la stratégie de Berquin est fort : si le personnage Louise a elle aussi lu le récit de Marthonie, il est vraisemblable qu'elle existe. Évidemment, le but premier de Berquin est d'enseigner une morale par l'exemple de ses personnages, mais il cherche aussi à s'éloigner de tout irrationnel grâce à la composition de ses historiettes.

En plus de référer à lui-même et à son périodique, Berquin utilise un style que Mylne décrit comme participant du « réalisme de forme²⁴⁵ » et qui consiste à inclure dans l'écriture des indices qui indiquent l'âge du personnage, sa classe sociale, son niveau d'instruction, etc. Plusieurs critiques contemporains ont noté que les auteurs français du XVIII^e siècle étaient peu enclins à jouer avec la forme pour refléter le réel, notamment lorsqu'il s'agissait de faire parler des enfants. Mylne écrit d'ailleurs : « Ainsi, dans *La nouvelle Héloïse*, dans les nombreux ouvrages de Berquin, dans *Paul et Virginie*, on ne décèle aucun effort pour suggérer un langage spécifiquement enfantin²⁴⁶ ». Ce commentaire nous semble un peu fort, même s'il faut convenir que les petits personnages de *L'Ami des enfants* n'ont pas un langage tout à fait typique de l'enfance. François Genton explique l'uniformité de ton qu'on sent chez tous les personnages du périodique par le fait que les auteurs et les lecteurs français de cette époque jugeaient de la valeur d'une œuvre par sa cohérence stylistique et son utilisation d'un « français de haute tenue²⁴⁷ ». Il n'aurait donc pas été possible pour un auteur qui devait

²⁴⁴ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 4, p. 46.

²⁴⁵ Vivienne Mylne, *Le dialogue dans le roman français : de Sorel à Sarraute*, op. cit., p. 119.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 139.

²⁴⁷ François Genton, « Arnaud Berquin (1747-1791) et l'influence des auteurs de langue allemande », art. cit., p. 57.

servir d'exemple à la jeunesse d'utiliser dans tous ses dialogues les langages spécifiques aux âges et à la classe sociale de ses personnages. Berquin choisit donc d'utiliser un langage uniforme de haute tenue pour tous, mais en se réservant le droit d'utiliser certaines expressions pour conserver la vraisemblance qui lui est si chère. Le langage des enfants est restitué par un bon nombre de mots qui apparaissent ici et là dans *L'Ami des enfants* ; le terme « joujoux²⁴⁸ » est assurément le plus employé, mais les onomatopées ponctuent également les dialogues : « Bst²⁴⁹ », « Plum²⁵⁰ », « Ritz ! Ratz²⁵¹ ! » Même si les paysans utilisent un langage semblable à celui des autres personnages, certaines expressions particulières apparaissent dans le texte, montrant que Berquin voulait tout de même faire correspondre ses dialogues à la réalité des conditions sociales. Par exemple, un « mamselle²⁵² » utilisé pour « mademoiselle » apparaît dans « Les pères réconciliés par leurs enfants » (avril 1782), dans la bouche d'un petit paysan. Les mots du soldat La Pipe dans « L'école militaire » (septembre et octobre 1783) sont tout aussi représentatifs du peuple : le juron « Mille bombes²⁵³ ! » ainsi que l'expression « ma chienne de vie²⁵⁴ » en sont de bons exemples. Berquin prend soin de mettre ces quelques touches de réalisme dans ses dialogues et, ce faisant, s'éloigne des contes de fées, qui utilisaient souvent un langage précieux²⁵⁵.

Le réalisme de forme va toutefois plus loin que les seuls mots, il passe aussi par la manière dont l'auteur présente les personnages et se retrouve dans la naïveté prêtée aux enfants des textes. Michel Suffran écrit à ce propos : « Ne sent-on pas à quel point cela a été observé, entendu, vécu de l'intérieur, saisi sur le vif²⁵⁶ ? » Rappelons que tous les biographes

²⁴⁸ Le mot « joujoux » apparaît dans quatre historiettes (Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 3, p. 186, 278, 290 et t. 4, p. 153) ; en outre, d'autres mots enfantins apparaissent aussi ça et là, comme « minet » (t. 1, p. 25) ou « bobo » (t. 4, p. 163).

²⁴⁹ *Ibid.*, t. 2, p. 84.

²⁵⁰ *Ibid.*, t. 3, p. 236.

²⁵¹ *Ibid.*, t. 3, p. 240.

²⁵² *Ibid.*, t. 2, p. 277.

²⁵³ *Ibid.*, t. 3, p. 80.

²⁵⁴ *Ibid.*, t. 3, p. 96.

²⁵⁵ Voir Sophie Raynard, « Le style précieux », *La seconde préciosité. Floraison des conteuses de 1690 à 1756*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2002, p. 141-174.

²⁵⁶ Michel Suffran, « Berquin ou l'oiseau-livre », Denise Escarpit (éd.), « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 115.

de Berquin le décrivent comme un homme ayant vécu entouré d'enfants²⁵⁷. Une petite anecdote concernant Caroline illustre de manière exemplaire ce naturel enfantin. Alors que la petite s'est fait couper les cheveux trop court, sa mère entre et paraît désemparée, ce à quoi Caroline répond : « Maman, ne t'afflige pas, ils ne sont pas perdus ; on les a mis là dans le tiroir²⁵⁸ ». Des scènes de ce genre sont légion dans *L'Ami des enfants* et on remarque que Berquin sait représenter la naïveté et la spontanéité qui sont des traits qui commencent à être associés aux enfants²⁵⁹. De même, ces caractéristiques enfantines sont, à quelques reprises, présentées dans des lettres écrites par de jeunes personnages. Si l'on en croit Mylne, par leur forme même, les lettres sont « *an outward sign of the novelist's desire to impose his work as literally true*²⁶⁰ ». Dans « Le petit prisonnier » (décembre 1783), Daniel de Joigny écrit à sa sœur alors qu'il est puni pour avoir menti à ses parents et termine ainsi sa lettre : « Conserve ton amitié au pauvre reclus²⁶¹ ». On voit dans les mots « pauvre reclus », qui ont un accent dramatique, un bel exemple de la pensée infantine, où l'exagération est souvent présente ; le jeune garçon est enfermé dans sa chambre depuis à peine quelques heures. Dans « La tendre mère » (novembre 1783), ce sont les techniques d'imprimerie elles-mêmes qui sont mises à contribution. La lettre d'une petite fille qui commence tout juste à écrire est reproduite, avec des fautes d'orthographe et dans une autre typographie que celle normalement utilisée²⁶², imitant ainsi une véritable lettre :

²⁵⁷ Denise Escarpit, qui donne la biographie la plus exacte et la plus complète de Berquin, écrit que « c'est dans le jardin de cet hôtel [où habitait Berquin dans le quartier Montmartre, à Paris] que Berquin réunissait les enfants du quartier » (« Arnaud Berquin, sa vie et son œuvre », *art. cit.*, p. 11).

²⁵⁸ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 2, p. 179.

²⁵⁹ Pour Michel Suffran, Berquin serait même un des premiers à tenter de reproduire ce qu'il avait observé chez cette « espèce inconnue » qu'est encore l'enfance (« Berquin ou l'oiseau-livre », *art. cit.*, p. 115).

²⁶⁰ Vivienne Mylne, *The eighteenth-century French novel: techniques of illusion*, *op. cit.*, p. 32.

²⁶¹ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 4, p. 173.

²⁶² Les versions originales du périodique sont très difficiles à trouver et nous n'avons pu vérifier si cette mise en page y était déjà présente (elles sont notamment conservées à la Bibliothèque nationale de France, notice FRBNF30092973, mais étant donné leur fragilité, elles ne sont pas accessibles au public). Toutefois, le texte qui introduit la lettre nous laisse croire que c'est le cas : « Mais voici Caroline qui me demande si c'est à vous que j'écris. Elle est si fière de faire, depuis quelques jours, de grandes lettres sur son cahier, qu'elle veut vous griffonner quelques lignes. Ce sera joliment peint, je crois, et d'une belle orthographe. Mais n'importe, il faut la satisfaire, et vous donner ce plaisir. Elle vient déjà de s'armer de sa plume et ses petits doigts sont tout barbouillés d'encre. Elle me tireille par mon tablier pour que je finisse, et que je lui cède la place » (*ibid.*, t. 4, p. 157). Nous reproduisons ici le passage de l'édition des *Œuvres complètes* qui ont été vérifiées par Berquin lui-même avant sa mort (selon Denise Escarpit, « Berquin au XIX^e siècle : censure et récupération », Denise Escarpit (éd.),

*mon she papa
 ie ueu osi vo^u eq^rir pi^sq^u an^riet uou eq^r
 ie mapig bia afe tou sa ~~W~~ s^a ua lo^u
 de trauer e i a un go pate adie pol
 ou^u bin.
 uot pit Krotin.*

Tiré d'Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants. Œuvres complètes*, Paris, Chez Renouard, 1803
 [1782-1783], t. 11, p. 170.

Berquin tente ici de reproduire les balbutiements de l'écriture. S'il veut habituellement donner le meilleur exemple à ses lecteurs, il s'autorise néanmoins à placer dans son périodique ce texte imparfait, et ce, dans le seul but de convaincre les enfants que les histoires qu'il raconte sont vraisemblables. Même s'il utilise toujours un style élevé, il est indéniable que Berquin fait de nombreux efforts pour s'adapter à l'âge et à la condition sociale des personnages qui parlent dans *L'Ami des enfants*.

En plus de ces effets stylistiques, Berquin se sert aussi du contexte pour rendre ses récits vraisemblables, utilisant ainsi toutes les stratégies décrites par Mylne, stratégies qui étaient répandues parmi les auteurs « réalistes » du XVIII^e siècle. Notre premier constat, à ce propos, est que notre auteur décrit toujours, et de manière évidente, la société française de son époque. Même s'il traduit des textes allemands, ceux-ci sont adaptés à la réalité française afin que ses lecteurs reconnaissent leur pays et leur quotidien. Le périodique de Berquin ne se veut évidemment pas une revue d'événements comme *Le Mercure Galant* ou *Le Mercure français*, mais Denise Escarpit n'hésite pas à écrire que *L'Ami des enfants* suit « presque l'actualité au jour le jour²⁶³ ». Des événements comme la Guerre d'indépendance américaine dans « Le retour de croisière » (février 1783) ou l'expérience des frères Montgolfier en

« Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 46). Il est aussi à noter que, dans toutes les éditions de *L'Ami des enfants* que nous avons vues (y compris notre édition de référence), cette mise en page particulière était conservée.

²⁶³ Denise Escarpit, « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps », *art. cit.*, p. 108.

1783²⁶⁴ sont ainsi mentionnés dans les récits. En outre, la forme périodique permettait à Berquin d'offrir à ses lecteurs des historiettes liées au contexte saisonnier de la parution. Par exemple, le numéro de janvier 1782 comporte un texte de circonstance intitulé « La neige », tandis que celui de janvier 1783 offre les textes « Le compliment de nouvelle année » et « Les étrennes », dont les titres révèlent qu'ils traitent de ce moment précis de l'année. Le retour du printemps est aussi marqué par des textes aux thèmes printaniers. Le numéro d'avril 1783 est composé de textes dont les titres correspondent à des fleurs ou à des fruits qui vont se remettre à pousser avec la saison plus chaude²⁶⁵. Berquin n'hésite pas non plus à utiliser l'intertextualité. Ses personnages lisent des textes que les lecteurs réels devaient lire aussi et de nombreux titres parsèment les pages de *L'Ami des enfants* : *Les voyages de Gulliver*²⁶⁶, *Phèdre*²⁶⁷, *Dom Quichotte*²⁶⁸, *Télémaque*²⁶⁹ ne sont que quelques-uns de ceux qu'on y retrouve. Ce recours à l'intertextualité rapproche donc les historiettes du quotidien des lecteurs, puisque ces textes ne proviennent pas d'un monde enchanté, mais bien de la société qui les entoure. Plus intéressante est la présence, dans quelques récits, de titres très récents d'autres auteurs pour les enfants : dans « L'éducation à la mode » (juillet 1783), des jeunes filles lisent *Les conversations d'Émilie* de madame d'Épinay, paru une dizaine d'années plus tôt et le *Théâtre d'éducation* de madame de Genlis, paru à la fin des années 1770. Berquin renvoie de nouveau à madame de Genlis dans « La tendre mère » (novembre 1783), cette fois à une histoire bien précise intitulée « L'Aveugle de Spa²⁷⁰ ». Ces deux auteures, qui partageaient en outre ses idées sur l'irrationnel, étaient très appréciées des lecteurs, qui savaient sans doute reconnaître leurs titres.

Denise Escarpit remarque aussi que les descriptions de Berquin sont d'une très grande précision, ce qu'elle explique par une « volonté évidente de concrétisation afin d'aider

²⁶⁴ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 4, p. 205.

²⁶⁵ Il s'agit des historiettes « Le rosier à cent feuilles et le genêt d'Espagne », « Les bouquets », « Les cerises », « Les tulipes » et « Les fraises et les groseilles ».

²⁶⁶ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 33 et t. 4, p. 199.

²⁶⁷ *Ibid.*, t. 1, p. 47.

²⁶⁸ *Ibid.*, t. 4, p. 215.

²⁶⁹ *Ibid.*, t. 1, p. 382.

²⁷⁰ Stéphanie Félicité de Genlis, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, Chez Panckouke, 1779, t. II.

l'enfant à créer l'environnement du récit qu'il lit²⁷¹ ». L'enfant a plus de facilité à s'imaginer des lieux qui ressemblent à ce qu'il connaît déjà et qui sont décrits avec force détails. Chez Berquin, il n'y a pas de place pour les paysages enchantés des contes²⁷², on a plutôt affaire à de simples vergers, à un jardin ou encore à une prairie, décrite dans « Les trois gâteaux » (avril 1783) tout en douceur par le dialogue :

Paulin

Nous n'avons pas de table, mon papa ; comment ferons-nous?

M. de Gerseuil

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en servirait si nous en avions besoin ; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

Paulin

À la bonne heure, mais il nous manque des chaises.

M. de Gerseuil

Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien? Vois comme il est couvert de jolies fleurs²⁷³!

La description de la prairie se poursuit pendant quelques lignes, rendant le décor plus facile à imaginer. À d'autres moments, ce sont des villes qui sont nommées et décrites : Livry, Rouen, Paris. La description est si précise que l'auteur note la date exacte de l'événement raconté, comme c'est le cas dans « Le luth de la montagne » (septembre 1783), où le narrateur rapporte une histoire qui s'est déroulée le premier mai 1778. Pour augmenter l'impression de réalité, ce narrateur utilise même des embrayeurs de temps comme « hier » et « ce soir »²⁷⁴. Chaque élément de décor est décrit de manière détaillée, par exemple une chaloupe dans laquelle voudrait monter le jeune protagoniste de « Le désordre et la malpropreté » (septembre 1783) : « Elle était peinte en bleu, relevée par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étaient bariolées de ces deux couleurs²⁷⁵ ». Les mots de cette description sont simples, mais efficaces et permettent à l'enfant de se

²⁷¹ Denise Escarpit, « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps », *art. cit.*, p. 79.

²⁷² Pensons, par exemple, aux décors des contes de Madame d'Aulnoy, qu'Élisabeth Storer décrit comme « la plus féconde en merveilleux » (*Un épisode littéraire de la fin de XVII^e siècle : la mode des contes de fées* (1685-1700), Paris, Honoré Champion, 1928, p. 33). Ses personnages évoluent dans une nature magique et dans des châteaux luxueux où tout est de pierreries.

²⁷³ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 127.

²⁷⁴ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 3, p. 178.

²⁷⁵ *Ibid.*, t. 3, p. 27.

représenter une chaloupe réelle, comme il en a peut-être déjà aperçu. Chaque objet, chaque lieu contribue ainsi à former un monde vraisemblable que le lecteur reconnaît comme étant semblable au quotidien dans lequel il baigne tous les jours, ni plus merveilleux, ni plus surnaturel. Nous verrons plus loin que certaines des histoires critiquent explicitement les croyances superstitieuses, mais la volonté de « réalisme » dont Berquin fait preuve dans l'ensemble de son périodique est une première manière de maintenir à distance de ses lecteurs toute forme d'irrationnel.

2.3 *L'Ami des enfants* et la méthode de l'*Encyclopédie*

Grâce à ses liens avec l'éditeur Charles-Joseph Panckoucke, Berquin a côtoyé le milieu philosophique et a discuté avec plusieurs auteurs et journalistes importants du siècle des Lumières, ce qui eut une influence sur son périodique. Il a d'ailleurs rencontré Jean Le Rond d'Alembert, l'un des deux éditeurs de l'*Encyclopédie*, qui lui aurait fait la suggestion suivante : « Je voudrais qu'il se trouvât quelque maître judicieux qui nous donnât la logique des enfants sous forme de dialogues²⁷⁶ ». L'anecdote ne dit pas si Berquin se mit immédiatement à l'ouvrage, mais, très peu de temps après cet épisode, son premier collage de textes pour enfants paraît, intitulé *Lectures pour les enfants*²⁷⁷. On sait que *L'Ami des enfants* ne tarda pas ensuite à voir le jour, avec le but avoué de mettre en scène la logique propre aux enfants.

Les lecteurs de ce périodique sont très jeunes et Berquin doit souvent les instruire²⁷⁸ sur les objets qu'il met en scène. Pour ce faire, nous l'avons souligné, il offre de nombreuses descriptions précises, afin que les enfants ne soient pas portés à faire d'inférences irrationnelles pour expliquer certains passages des historiettes. Au fil du périodique, le lecteur

²⁷⁶ P. Gragnon-Lacoste, *La vie d'Arnaud Berquin*, dans Denise Escarpit, « Berquin, *L'Ami des enfants* (1747-1781) », *L'enfance et les ouvrages d'éducation*, Nantes, Presses universitaires de Nantes, t. 1, p. 6. Il nous a toutefois été impossible de retrouver cette phrase dans les œuvres de D'Alembert, ce qui nous fait penser que le biographe rapporte des paroles.

²⁷⁷ Arnaud Berquin, *Lectures pour les enfants*, Paris, Nyon, 1777.

²⁷⁸ Nous reprenons le sens que donne à ce mot Denise Escarpit, c'est-à-dire que « l'instruction s'attache plus particulièrement à l'acquisition des connaissances et à l'enrichissement de l'esprit » (« Arnaud Berquin (1747-1791) ou l'aube de la presse pour la jeunesse en France », *Nous voulons lire*, no 92, 1991, p. 95).

reçoit ainsi une « leçon de choses²⁷⁹ ». Par la narration, on lui apprend, entre autres, la proportion, le sens de l'allaitement, la façon dont on s'occupe d'un jardin ou dont on construit des maisons, etc. Évidemment, ces informations sont insérées dans les histoires, elles ne sont pas classées par ordre alphabétique ou par thème comme dans un imagier ou un dictionnaire. Toutefois, notons que ces deux types d'ouvrages existaient déjà au XVIII^e siècle et que, immédiatement après *L'Ami des enfants*, Berquin a traduit de l'anglais un texte qui se rapproche de ces genres plus explicatifs que narratifs, *L'introduction familière à la connaissance de la nature*, de Miss Trimmer²⁸⁰. Dans la préface de cette traduction, il écrit :

Tous les livres élémentaires que l'on a composés jusqu'à ce jour, pour faciliter aux enfants l'étude de la nature, supposent en eux les premières connaissances de ses lois et de ses productions. Mais ces premières connaissances, comment pourraient-ils les avoir acquises, s'il n'existe aucun ouvrage où l'on ait cherché à leur offrir les objets dans un tableau qui [...] eût un intérêt propre à captiver leurs regards inconstants²⁸¹?

Berquin, nous semble-t-il, avait déjà cette volonté d'offrir des connaissances préalables sur la nature dans *L'Ami des enfants*²⁸², mais il y joint aussi des connaissances sur l'homme et une méthode pour appréhender le monde à l'usage des enfants. L'ouvrage de Trimmers veut principalement présenter la nature (les animaux, la mer, les astres, etc.), tandis que le périodique, moins systématique, tâche plutôt de montrer aux enfants qu'il faut s'interroger sur le monde qui les entoure, mais avec méthode et avec la raison pour guide. Il se rapproche en cela des idées philosophiques du siècle des Lumières et de l'ouvrage qui en est le porte-étendard, l'*Encyclopédie ou le Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot et D'Alembert. Nous souhaitons maintenant examiner quels sont les liens existant entre *L'Ami des enfants* et l'esprit encyclopédique, afin de voir en quoi ce dernier contribue à la critique de l'irrationnel de Berquin.

²⁷⁹ Nicole Robine, « La leçon de choses d'Arnaud Berquin », Denise Escarpit (éd.), « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 137-141.

²⁸⁰ Le texte anglais s'intitule *An easy introduction to the knowledge of nature : and reading the holy scriptures. Adapted to the capacity of children* et est paru en 1780 à Londres.

²⁸¹ Arnaud Berquin, « Préface adressée aux parents », *Introduction familière à la connaissance de la nature*, dans Nicole Robine, « La leçon de choses d'Arnaud Berquin », *art. cit.*, p. 137.

²⁸² Annie Lhéret écrit d'ailleurs que ces connaissances diverses pouvaient aider les enfants à critiquer l'irrationnel : « Filles et garçons devront apprendre l'histoire, la géographie et le calcul afin de ne plus voir dans les sortilèges que des phénomènes naturels » (« Morale du peuple et morale pour le peuple dans la littérature enfantine (18^e et 19^e siècles) », *Stanford French Review*, no spécial, 1985, p. 121). Berquin partageait à l'évidence cette idée.

Revenons un peu sur l'*Encyclopédie* et sur son articulation. Dans son discours préliminaire, D'Alembert expose un « Système figuré des connaissances humaines²⁸³ » qui schématise l'entendement humain en trois grandes facultés, sous lesquelles seront placés les différents articles de l'ouvrage. La première de ces facultés est la mémoire, qui est constituée des connaissances que l'homme a acquises grâce à ses sens. La raison vient ensuite, en tant que faculté qui tente d'ordonner, puis de comprendre ces connaissances : « Il n'est presque aucun objet aperçu par les sens, dont la réflexion n'ait fait une science²⁸⁴ ». Vient ensuite l'imagination, définie « comme le talent de créer en imitant²⁸⁵ ». La poésie, la peinture et la sculpture se placent sous cette faculté. Ce système doit être perçu selon une certaine progression, comme D'Alembert l'explique :

Si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paraît bien fondé et conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit : l'imagination est une faculté créatrice ; et l'esprit, avant que de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit et ce qu'il connaît²⁸⁶.

Cette représentation de l'entendement humain a nourri les idées de Berquin sur la critique de la superstition et du merveilleux, surtout en ce qui a trait à la nécessité d'apprendre aux enfants à utiliser leur raison avant leur imagination, et nous en retrouverons des traces dans les pages de *L'Ami des enfants*.

Plusieurs historiettes de Berquin tâchent de montrer à l'enfant comment utiliser sa faculté de raisonnement d'une manière adéquate, mais un texte demeure, à cet égard, particulièrement intéressant : « Le Trictrac » (novembre 1783). Dans ce récit, monsieur de Pontis offre à ses enfants, Sophie et Adrien, un jeu de trictrac²⁸⁷. Les deux enfants se mettent à jouer très différemment : Sophie place ses pièces avec prudence de manière à se ménager des coups du hasard, tandis qu'Adrien ne compte que sur ce même hasard, soufflant sur ses dés et souhaitant que la chance tourne en sa faveur, ce qui n'arrive pas, puisque c'est Sophie

²⁸³ Jean Le Rond d'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, Paris, Vrin, 2000 [1751], p. 180-181.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 166.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 111.

²⁸⁶ *Id.*

²⁸⁷ Il s'agit d'un « jeu de dés, où l'on fait avancer des pions (dames) sur un tablier à deux compartiments comportant chacun six cases triangulaires (ou flèches) » (*Le petit Robert de la langue française 2009*, cd-rom).

qui l'emporte. Voyant la déconfiture de son fils, monsieur de Pontis tente de lui expliquer que, même face au hasard, on peut mettre toutes les chances de son côté. Il lui offre une comparaison avec l'exemple du jardinier soumis aux aléas de la température, mais qui peut tout de même, par sa prévoyance et ses efforts, réussir à faire pousser de belles fleurs. Adrien se laisse convaincre par cette comparaison et la pousse même plus loin :

Je regarde tous les jardiniers d'un village comme jouant entre eux à qui portera le plus de fruits au marché. Celui qui sait le mieux conduire son jeu en aura de plus précoces, de plus beaux et en plus grand nombre ; il les vendra mieux [...] et c'est lui qui gagnera la partie²⁸⁸.

Monsieur de Pontis est très content de la tournure de la discussion et, bien que l'histoire aurait pu se terminer là, puisqu'une leçon a été prodiguée, le père poursuit sur une autre voie : « Tu vois quels avantages on peut retirer d'un entretien raisonnable, où l'on ne cherche pas à se tendre des pièges l'un à l'autre [...], mais à s'instruire mutuellement, et à s'éclairer par un échange de lumières²⁸⁹ ». S'ensuit alors un monologue du père sur l'importance de s'interroger sur le monde qui nous entoure et d'en discuter, car c'est ainsi que sont formées les sciences, « par l'assemblage de toutes les diverses idées que la méditation a fait naître dans l'esprit de ceux qui les cultivent²⁹⁰ ». Le lecteur a ensuite droit à ce que Denise Escarpit appelle une « vraie démarche scientifique²⁹¹ » :

Je serai ravi, dit le père à son fils, que tu t'accoutumes de bonne heure à considérer les objets que tu veux connaître, par leurs rapports avec d'autres qui te sont déjà familiers, à les bien confronter ensemble, et à saisir nettement dans cette comparaison tout ce qui les rapproche ou tout ce qui les éloigne. Cette méthode est la plus naturelle, la plus féconde et la plus sûre²⁹².

Le lien avec l'*Encyclopédie* est évident tout au long de ce discours, mais dans ce passage la mémoire telle que définie par D'Alembert est explicitement évoquée et le père montre bien comment il faut la combiner à la réflexion pour interpréter correctement le monde. Une fois cette méthode appliquée, et seulement à ce moment-là, on peut la jumeler « à l'exercice de l'imagination²⁹³ », dit le père, et se hisser au rang des grands hommes qui ont marqué

²⁸⁸ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 3, p. 268.

²⁸⁹ *Id.*

²⁹⁰ *Id.* Le fait que la discussion est utile à l'avancement de l'homme était une idée répandue à l'époque des Lumières, que D'Alembert reprend d'ailleurs dans son discours préliminaire (*op. cit.*, p. 87 et 118).

²⁹¹ Denise Escarpit, « Arnaud Berquin (1747-1791) ou l'aube de la presse pour la jeunesse en France », *op. cit.*, p. 100.

²⁹² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 3, p. 268.

²⁹³ *Id.*

l'histoire. Les mots mêmes choisis par Berquin dans ce passage renvoient à l'*Encyclopédie* et aux « débuts de l'approche scientifique, qui sont marqués par l'exigence de l'observation, de l'expérience, par la définition de principes et l'affirmation de conjectures rationnelles²⁹⁴ ». On voit que, dans ce texte, le but n'est pas d'offrir un savoir particulier aux lecteurs, mais de leur montrer une méthode à suivre. Le monologue de monsieur de Pontis se conclut en outre sur une liste de ces grands hommes, se rapprochant de la deuxième partie du « Discours préliminaire » de D'Alembert. Berquin donne aux enfants des exemples d'hommes qui ont été capables d'utiliser adéquatement leur mémoire, leur raison et leur imagination²⁹⁵ ; il nomme des hommes de l'Antiquité, mais aussi des hommes plus contemporains s'intéressant à tous les domaines de la connaissance, tels Newton, Kepler, Voltaire, Locke, Buffon et Rousseau. Chacun d'eux est une figure importante et un modèle pour la philosophie des Lumières et est évoqué par D'Alembert²⁹⁶, qui les définit comme faisant partie « du petit nombre de grands génies, dont les ouvrages ont contribué à répandre la lumière parmi les hommes²⁹⁷ ». Et l'éditeur de l'*Encyclopédie* lui-même est nommé par monsieur de Pontis comme un de ceux qui s'est appliqué « à la pénétration des mystères de l'ordre sublime de l'Univers²⁹⁸ ». La méthode de réflexion que Berquin tire de l'*Encyclopédie* et qu'il propose aux enfants vise évidemment à les préserver des abus auxquels peut parfois se livrer un esprit irrationnel.

Même si « Le Trictrac » est sans aucun doute le texte de Berquin qui lie le mieux *L'Ami des enfants* aux idées encyclopédistes, d'autres récits, parus pour la plupart antérieurement, tentent aussi de donner une méthode de réflexion aux enfants. Le schéma de ces historiettes est toujours le même : un enfant, fille ou garçon, interprète de manière erronée une situation et un adulte l'aide à retrouver lui-même le chemin de la vérité. Comme nous l'avons déjà souligné, Berquin est en parfait accord avec l'idée de collaboration chère aux

²⁹⁴ Marie-Christine Maurel, « Le passage de la matière inerte à la matière vivante et les débuts de l'approche scientifique », Anne-Marie Chouillet et Sylviane Albertan-Coppola (éd.), *La matière et l'homme dans l'Encyclopédie*, Paris, Klincksieck, 1998, p. 77.

²⁹⁵ Il est en cela tributaire de toute une mode de l'exemple qui vient de l'Antiquité et du Moyen Âge et qui avait pour but d'offrir des modèles aux lecteurs pour qu'ils s'améliorent eux-mêmes. De nombreux recueils d'exemples d'hommes illustres sont parus aux XVII^e et XVIII^e siècles, notamment un ouvrage de Charles Perrault intitulé *Les hommes illustres en France pendant le XVII^e siècle* (1701).

²⁹⁶ Jean Le Rond d'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, op. cit., p. 130 (Newton et Kepler), p. 132 (Locke), p. 138 (Buffon), p. 140 (Voltaire) et p. 143 (Rousseau).

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 117.

²⁹⁸ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 3, p. 269.

encyclopédistes, qu'il nomme lui-même « un échange de lumières » entre les hommes, rappelant ainsi les propos de D'Alembert : « [...] nous devons trouver beaucoup d'avantages à nous unir avec eux [les autres hommes] pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire²⁹⁹ ». Les enfants ne peuvent s'instruire qu'au contact d'autres êtres humains, le plus souvent des adultes, et c'est en discutant de manière éclairée avec eux et en observant le monde à leur côté qu'ils le comprendront mieux. Ainsi, parmi les moyens utilisés par Berquin pour inciter les enfants à faire usage de leur raison, on retrouve la mise en place d'une figure de l'adulte bienfaisant. Pour détourner l'enfant d'une erreur qu'il fait, l'adulte discute simplement avec lui, en veillant toutefois à se placer dans sa perspective pour mieux le comprendre. Dans « L'homme est bien comme il est » (juillet 1783), dont nous avons déjà parlé, le jeune Maurice se fait expliquer ce qu'est la proportion par son père. Berquin ne se contente pas ici de donner une définition de cette notion mathématique, comme pourrait le faire un dictionnaire ; le père illustre avec un exemple réel ce qu'est une proportion :

M. de Leyris

Sais-tu ce que c'est que la proportion ?

Maurice

Non, mon papa.

M. de Leyris

Mets-toi près de ton frère. Qui est le plus grand de vous deux ?

Maurice

Vous le voyez bien ; il ne me va pas à l'oreille.

M. de Leyris

Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit ?

Maurice

C'est moi, par malheur.

M. de Leyris

Tu es donc à la fois grand et petit³⁰⁰ ?

²⁹⁹ Jean Le Rond d'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, op. cit., p. 87.

³⁰⁰ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 1, p. 34-35.

Cette illustration répond bien aux doutes que formule D'Alembert sur la simple définition d'un terme : « Quand on dit de l'arithmétique, que c'est la science des propriétés des nombres, la fait-on mieux connaître à celui qui ne la sait pas, qu'on ne ferait connaître la pierre philosophale en disant que c'est le secret de faire de l'or³⁰¹ ? » La philosophie des Lumières prône l'empirisme, c'est-à-dire le recours à l'expérience ou à l'exemple plutôt qu'à des préceptes abstraits. Une simple définition ne pourrait mener l'enfant à une réflexion, alors les notions sont illustrées par des exemples facilement compréhensibles. La raison est ensuite encouragée, car le père demande à son autre fils de réfléchir sur la proportion. Ce dernier réussit à trouver un exemple lui-même : « Tenez, j'aurais beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère sera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi³⁰² ». La proportion a été comprise parce que l'explication qu'on en a donné n'était pas abstraite, mais collée à la réalité observable, exactement comme le prône l'*Encyclopédie*. Ainsi, dans plusieurs textes de *L'Ami des enfants*, les explications des adultes sur le monde amènent l'enfant à s'interroger et permettent au lecteur d'apprendre progressivement à bien utiliser sa raison pour éviter les erreurs et les préjugés.

Dans d'autres historiettes, Berquin procède différemment. Dans « Les buissons » (février 1782), mais aussi dans « Les quatre saisons » (janvier 1782), « Le cep de vigne » (avril 1782), « La vanité punie » (juillet 1782) et « Les tulipes » (avril 1783), une erreur dans l'observation d'une situation est, ici aussi, faite au début du récit. Toutefois, plutôt que d'expliquer où se situe le problème, l'adulte préfère miser sur la réflexion des personnages enfants et « ne développe pas son propos *ex cathedra*, mais procède par étapes³⁰³ ». Ainsi, Amand et son père aperçoivent un troupeau de moutons, passant près de buissons dont les branches retiennent et arrachent une partie de la laine des animaux ; le jeune garçon veut revenir le lendemain couper « ces méchants arbustes³⁰⁴ », une demande à laquelle son père acquiesce. La leçon aurait pu être expliquée tout de suite, mais le père préfère laisser l'enfant découvrir par lui-même son erreur : le lendemain, de retour devant les arbustes, ils voient

³⁰¹ Jean Le Rond d'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, op. cit., p. 153.

³⁰² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 1, p. 36.

³⁰³ Françoise Duhaut, *Aux sources de la littérature enfantine : Madame de Genlis et Arnaud Berquin*, Paris, Tarride [Université de Liège], 1980, p. 191.

³⁰⁴ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 3, p. 239.

venir « des troupes de fauvettes, de pinsons, de linotes et de rossignols, qui s'enrichissaient de ce butin³⁰⁵ ». Les buissons ont donc une utilité et permettent aux oiseaux de faire leur nid, comme une juste observation et une réflexion subséquente le montrent à Amand. En somme, l'esprit des Lumières et les idées prônées dans l'*Encyclopédie* — l'importance de la mémoire, mais aussi de la réflexion et de l'observation dans la connaissance du monde — sont présents dans toutes les pages de *L'Ami des enfants* et tissent une toile de fond qui contribue grandement à faire de cette œuvre un exemple de rationalité pour les enfants, invités par la suite à appliquer ces leçons dans leur vie quotidienne.

2.4 *L'Ami des enfants* et la religion

La méthode d'entendement prônée dans l'*Encyclopédie*, qui met la raison au centre de tout processus de compréhension du monde, se répand chez les lettrés du XVIII^e siècle, et la religion ne manque pas d'être observée et critiquée par plusieurs ; Béatrice Didier indique en effet que « plus on analyse la philosophie des Lumières, plus on se rend compte à quel point la question religieuse y est capitale³⁰⁶ ». À ce titre, Berquin suit encore une fois les idées dominantes de son siècle : nous verrons que plusieurs de ses choix contribuent à le rapprocher du déisme, une position spirituelle qui, selon la définition générale de l'*Encyclopédie*, réduit tous ses principes « aux sentiments naturels de l'homme et qui pren[d] tout le reste pour fiction³⁰⁷ », et qui est prônée par de nombreux philosophes des Lumières, notamment Voltaire et Rousseau³⁰⁸. Par ce choix, Berquin s'élève « contre tout ce qui existe d'irrationnel dans la religion³⁰⁹ » et choisit de parler uniquement des questions religieuses qui s'accordent avec la raison. Toutefois, Berquin ne critique jamais explicitement la religion chrétienne comme le font certains déistes dans des textes pour les adultes ; il veut plutôt

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 244.

³⁰⁶ Art. « Religion », Béatrice Didier, *Le siècle des Lumières*, Paris, 1987, MA éditions, p. 336.

³⁰⁷ Art. « Déistes », Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie*, *op. cit.*, t. 4, p. 773.

³⁰⁸ Nous envisagerons, dans cette partie, le déisme de manière large et sans étudier les différences qui pourraient exister entre certains auteurs sur ce sujet, notamment entre Voltaire et Rousseau, qui eurent de multiples différents en matière de religion. Sur leur manière personnelle d'envisager le déisme, on consultera avec profit René Pomeau, *La religion de Voltaire*, *op. cit.* et Christian Jacquet, *La pensée religieuse de Jean-Jacques Rousseau*, Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1975.

³⁰⁹ Denise Escarpit, « Berquin, *L'Ami des enfants* (1747-1791) », *art. cit.*, p. 10.

retarder le plus possible le contact de ses lecteurs avec les mythes et les miracles chrétiens, susceptibles d'être mal interprétés et de conduire à des croyances irrationnelles.

On remarque en premier lieu les nombreuses références à Dieu³¹⁰ dans *L'Ami des enfants*, références qu'on croise dans trente-six textes, sans compter les historiettes où l'influence de Dieu est rappelée sans qu'il soit nommé explicitement. Et, dans certains des récits, ces références à Dieu peuvent être répétées à de nombreuses reprises³¹¹. Parallèlement à ces occurrences nombreuses, notons que très peu de textes abordent la religion catholique en particulier. Un seul curé apparaît dans tout le périodique, dans le texte « Jacquot » (mars 1782), ce qui est, selon Denise Escarpit, « méritoire quand la plupart des scènes se déroulent à la campagne³¹² ». La même chose se produit pour les autres symboles de la religion chrétienne : aucune référence n'est faite à Jésus-Christ ou aux sacrements de l'Église (à part le mariage, toujours traité dans une perspective sociale et non religieuse). L'Évangile est nommé une seule fois, dans « Maurice », au cours d'un dialogue très intéressant entre le personnage éponyme et le principal d'une école, dans lequel Maurice déclare qu'il n'aime pas le dieu antique Jupiter.

Le principal

Tu as raison. C'est une indigne et méprisable divinité. Au reste, on ne nous a transmis sur son compte que des imaginations populaires ; et tu sais que le peuple a toujours été aveugle et superstitieux.

Maurice

Oh! nos paysans sont aujourd'hui bien plus avisés. Figurez-vous un curé de village qui montât en chaire, et qui dît que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, et qu'il se chamaille tous les jours avec elle. Ses paroissiens n'en croiraient rien du tout.

Le principal

Et d'où vient donc que la plus grossière populace aujourd'hui est plus sensée que dans les temps de l'antiquité?

Maurice

De la lumière de l'Évangile³¹³.

³¹⁰ Les termes « Dieu », « Seigneur », « Éternel » et « Créateur » sont utilisés pour le désigner.

³¹¹ Par exemple, dans « Le vieillard mendiant » (mai 1782 ; Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 2, p. 261-268), le nom de Dieu est invoqué douze fois en moins de huit pages.

³¹² Denise Escarpit, « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps », art. cit., p. 110.

³¹³ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 4, p. 123.

Ainsi, Berquin ne dénigre pas l'Évangile et ne met pas à jour ses contradictions, comme le font beaucoup de philosophes des Lumières³¹⁴. Dans la bouche de Maurice, qui a dix ans et est donc un peu plus vieux que les lecteurs moyens, notre auteur montre même que, pour lui, la religion chrétienne relève moins de la superstition que les religions de l'antiquité. Toutefois, contrairement à madame de Genlis qui choisit, par exemple, de présenter des histoires religieuses aux enfants, où miracles et préceptes religieux s'entrecroisent³¹⁵, Berquin ne se permet jamais de traiter de passages de l'Évangile dans son périodique et, même dans ses adaptations des textes de Weisse, il « tend aussi à atténuer la religiosité allemande³¹⁶ ». En fait, il se borne, comme nous le verrons plus bas, à donner de la religion une idée qui rejoint la plupart des caractéristiques générales du déisme, c'est-à-dire

ce qui est crû dans toute religion, un Dieu, une providence, une vie future, des récompenses et des châtimens pour les bons et pour les méchans ; qu'il faut honorer Dieu et accomplir sa volonté connue par les lumières de la raison et la voix de la conscience, le plus parfaitement qu'il est possible, mais que du reste chacun peut vivre à son gré, et suivant ce que lui dicte sa conscience³¹⁷.

La manière dont chacune de ces caractéristiques se déploie chez Berquin sera observée.

Nous avons déjà mentionné que notre auteur faisait souvent référence à Dieu. Toutefois, l'apparence ou l'essence de Dieu n'est jamais discutée dans *L'Ami des enfants*. Chaque lecteur est à même de se faire une idée de l'être suprême, mais, comme le disait Maurice dans l'historiette précédemment citée, Dieu ne peut être présenté comme un être humain, avec une épouse et des humeurs humaines. On reconnaît là une position déiste dont Voltaire fut le porte-parole et selon laquelle Dieu ne devait pas être trop humain : « L'être

³¹⁴ Béatrice Didier écrit d'ailleurs que « les Philosophes connaissent fort bien la Bible [et] prennent un malin plaisir à y collectionner des anecdotes étranges, avec le désir de prouver l'absurdité des croyances » (Art. « Bible », *Le siècle des Lumières, op. cit.*, p. 56).

³¹⁵ Voir, sur les liens entre Mme de Genlis et la religion chrétienne, deux articles de Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval : « Le théâtre de Mme de Genlis, une morale chrétienne sécularisée », *XVIII^e siècle*, no 24, 1992, p. 367-382 et « La mise en scène pédagogique d'*Émile* aux théâtres d'éducation », *art. cit.* Ce dernier article montre bien que, au contraire de Berquin, une divergence existe dans les textes de Mme de Genlis « par rapport à la pensée de Rousseau, [divergence] liée à la religion » (p. 158).

³¹⁶ François Genton, « Vers une littérature de grande diffusion : la littérature d'enfance et de jeunesse et le drame », *loc. cit.*, p. 284.

³¹⁷ Art. « Déistes », Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie, op. cit.*, t. 4, p. 773.

suprême des philosophes est revêtu d'une majesté [...] transcendante³¹⁸ », qui s'accorde mieux avec la raison et l'esprit des Lumières que l'idée d'un Dieu puissant, mais aux multiples défauts humains. L'indice le plus réel, le plus tangible de l'existence de Dieu n'est donc pas dans l'image qu'on se fait de lui, mais apparaît être la nature elle-même : en étudiant « La profession de foi du Vicaire Savoyard », Béatrice Didier remarque que « la contemplation de la beauté de la nature permet, mieux que toutes les preuves rationnelles, de sentir la présence de Dieu dans l'univers³¹⁹ ». Cette idée revient chez d'autres auteurs ; la perfection de la nature, son mouvement si bien ordonné fait déduire aux déistes qu'un être tout-puissant y a laissé sa trace. Berquin la reprend sans cesse dans *L'Ami des enfants* : la nature est toujours présentée comme un cadeau de Dieu, qui sait bien mieux que les humains comment régler l'univers. L'historiette que nous avons déjà évoquée, « L'homme est bien comme il est » (juillet 1783), dans laquelle les lecteurs apprennent que le monde est très bien ordonné, montre déjà cette idée de perfection de la nature et du monde dans lequel vivent les humains. D'autres récits donnent encore plus explicitement la nature comme preuve de l'existence de Dieu, par exemple « Les quatre saisons » (janvier 1782), dans lequel Fleuri souhaite toujours que la saison actuelle soit celle qui dure toute l'année. Son père lui fait écrire son vœu à l'automne, à l'hiver, au printemps et en été et lui montre au bout d'une année ses souhaits insensés. Fleuri comprend la leçon et acquiesce quand son père conclut : « Oui, mon fils, elles [les saisons] sont toutes fécondes en richesses et en plaisirs : et Dieu s'entend bien mieux que nous, esprits limités que nous sommes, à gouverner la nature³²⁰ ». Même si l'enfant souhaiterait parfois que le monde soit autrement, comme Fleuri, les textes de Berquin lui prouvent qu'un Dieu se dévoile dans la perfection de la nature qui l'entoure. Paulin reçoit une leçon semblable de son père dans « Les trois gâteaux » (avril 1783) :

Le gazon est le tapis des champs. Le joli tapis d'une belle verdure! il est plus frais et plus douillet que les nôtres. Et comme il est grand! il s'étend partout, sur les montagnes et sur les plaines : les agneaux trouvent doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auraient à souffrir sur une terre nue et desséchée? Leurs membres sont si délicats! bientôt ils seraient tous brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer un nid de plumes : le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis.

³¹⁸ René Pomeau, *La religion de Voltaire*, op. cit., p. 188.

³¹⁹ Art. « Dieu », Béatrice Didier, *Le siècle des Lumières*, op. cit., p. 130.

³²⁰ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 1, p. 211.

Pas de miracles, pas de rites compliqués, pas de transsubstantiation ; la religion qu'aborde Berquin dans son *Ami des enfants* n'a aucun besoin de surnaturel, c'est la nature en elle-même qui fournit toutes les preuves de l'existence de Dieu.

Au delà de la croyance en Dieu lui-même, la plupart des déistes croient aussi en certains dogmes, comme le montre la définition générale de l'*Encyclopédie* ; ces dogmes sont acceptés par les déistes parce qu'ils sont présents dans toutes les religions et sont donc, à ce titre, présents chez tous les hommes. L'existence d'une vie future peut donc être l'objet d'une croyance, puisque toutes les religions l'admettent. Toutefois, les déistes ne retiennent aucune description précise de l'au-delà, si ce n'est qu'il correspond à une récompense. Tout comme ils ne définissaient pas Dieu, ils laissent à chacun le soin d'imaginer la vie future comme bon lui semble ; les descriptions précises du paradis et de l'enfer³²¹ ne se retrouvent pas dans leurs discours, pour éviter d'attiser la superstition. Berquin semble, ici encore, tout à fait d'accord avec les déistes : il nomme plusieurs fois la vie après la mort par les termes « ciel » et « paradis », mais il ne décrit jamais cet endroit. Le paradis tourne en fait complètement autour de Dieu : les personnages de *L'Ami des enfants* le voient comme un endroit où l'on sera « auprès du bon Dieu³²² » et où l'on pourra lui demander des grâces pour ses parents restés sur Terre. Une historiette illustre d'ailleurs de manière exemplaire la liberté que Berquin laisse à l'enfant de s'imaginer le ciel : « Le compliment de nouvelle année » (janvier 1783). Dans ce récit, le père tente de montrer à son fils pourquoi la vie est divisée en années et il la lui représente sous l'allégorie d'une promenade qu'ils ont faite jadis, où chaque étape correspond à un moment de la vie d'un homme³²³. La dernière étape de la promenade est un repas de récompense pour la dure journée et correspond, dans l'allégorie, à l'atteinte du

³²¹ Annie Lhérété écrit que, en cette fin de XVIII^e siècle, « la représentation traditionnelle de l'enfer disparaît. Plus de flammes, plus de démons torturant le corps en imprimant les marques de feu du châtement » (« L'enfant, son livre, son éducation au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 254).

³²² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 223.

³²³ « Le coup-d'œil que tu jetas du haut des tours sur le paysage qui t'entourait, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulais courir, sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité de la jeunesse, qui l'emporterait à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savait la modérer. Les connaissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir, les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaîment, malgré la pluie et l'orage » (Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 276).

paradis par l'homme, mais « ce n'est qu'une faible image de la récompense que Dieu nous réserve à la fin de nos jours³²⁴ », selon les mots du père. Le personnage confirme ainsi à son enfant qu'il y a une récompense après ce long et tortueux parcours qu'est la vie, mais que l'imagination humaine est trop faible pour se le représenter. Ainsi, Berquin propose à ses lecteurs d'envisager le paradis comme un lieu abstrait dont le secret leur sera livré seulement lorsqu'ils y seront. Seule la présence de Dieu y est certaine.

En outre, même si la récompense suprême se situe après la mort, le déisme suppose que Dieu voit tout. Le Vicaire de Rousseau disait d'ailleurs à ce propos : « Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue³²⁵ ». Le déiste croit donc que les actions ont des conséquences, dans cette vie ou dans l'autre, et Berquin illustre cette conception dans ses textes. Le récit « Si les hommes ne te voient pas, Dieu te voit » (août 1782) montre, dès son titre, la parenté entre les idées déistes de Rousseau et celles de Berquin. Ici, c'est une mauvaise action qui sert de moteur au récit. Le jeune personnage veut voler une poire dans un jardin, mais son père l'en empêche en lui rappelant que Dieu voit tout, « jusque dans le fond de nos pensées³²⁶ ». Il apprend ensuite par un vieux gardien que des pièges avaient été installés autour des arbres et qu'il aurait eu une blessure à la jambe plutôt qu'un fruit. Le jeune garçon soupire de soulagement, mais demande à son père si c'est Dieu qui a tendu lui-même ces pièges. Monsieur de La Ferrière répond :

Non, sans doute, ce n'est pas lui-même ; mais les pièges n'ont pas été tendus à son insu et sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, règle tout ce qui se passe sur la terre ; et il dirige toujours les événements de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à punir les méchants de leurs crimes³²⁷.

Ce passage montre que, même dans les moments de récompenses ou de punitions divines, le système religieux de Berquin n'admet aucune forme de miracles ou d'événements surnaturels. Toute punition d'un crime est humaine ou naturelle, mais elle est en accord avec ce Dieu qui voit tout.

³²⁴ *Id.*

³²⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, *op. cit.*, p. 329.

³²⁶ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 2, p. 242.

³²⁷ *Ibid.*, t. 2, p. 243.

Berquin a donc agencé les pièces de son *Ami des enfants* pour qu'elles tendent toutes vers un même objectif : inciter les enfants à avoir une conduite morale, mais en évitant d'utiliser le merveilleux ou le surnaturel. Il conjugue, pour ce faire, un grand nombre de motifs chers à son époque et crée un monde où la raison a une place prépondérante. Son écriture est réaliste, comme le contexte dans lequel ces historiettes se déroulent, un contexte où ne sont jamais admis d'événements qui ne puissent être expliqués logiquement. Notre auteur met de côté toutes les interprétations surnaturelles du monde et la religion catholique même est réduite à ses principes les plus simples, parce qu'elle pourrait être rapprochée des irrationalités que Berquin s'efforce de combattre. L'enfant est invité à penser avec méthode plutôt que d'écouter ses préjugés. On croit presque entendre un encyclopédiste parler, mais en utilisant un ton adapté aux enfants, ces lecteurs particuliers que Berquin veut rendre meilleurs, en leur offrant une instruction à leur hauteur, « dans leur langage simple et naïf ³²⁸ ». La continuité qui se tisse entre les histoires soutient la critique des irrationalités de Berquin et procède en fait d'une stratégie *a contrario* : en ne traitant jamais du surnaturel et en donnant constamment à voir à ses lecteurs un monde qui en est exempt, notre auteur les rend plus suspicieux face aux irrationalités de toutes sortes. Mais Berquin ne peut se contenter de rester ainsi dans l'implicite, il garde toujours à l'esprit le jeune âge de ses lecteurs et il leur offre aussi des historiettes qui dénoncent *explicitement* tout surnaturel, et qui feront l'objet de notre prochain chapitre.

³²⁸ *Ibid.*, t. 1, p. 5.

CHAPITRE III

LA CRITIQUE EXPLICITE DE L'IRRATIONNEL DANS SIX TEXTES DE L'AMI DES ENFANTS

Berquin critique, dès la préface de *L'Ami des enfants*, les « fictions extravagantes et [le] merveilleux bizarre³²⁹ » qu'on donnait encore à lire aux enfants ; toutefois, son périodique contient six historiettes et drames où sont mis en scène des événements qui font peur, des revenants, des personnages à l'allure démoniaque et de la magie : ce sont « Colin-Maillard » (décembre 1782), « Le retour de croisière » (février 1783), « Le ramoneur » (avril 1783), « Le sortilège naturel » (juin 1783), « Mathilde » (octobre 1783) et « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses » (novembre 1783). La présence de ces éléments apparemment irrationnels à l'intérieur des textes du très rationnel Berquin ne détonne pas avec l'ensemble lorsqu'on y regarde de plus près : en effet, chacun de ces récits contribue à rendre les lecteurs plus raisonnables et s'emploie, à ce titre, à les persuader de critiquer les irrationalités, par différentes stratégies que nous pourrions qualifier de « rhétoriques ».

Nous entendons toutefois la rhétorique dans un sens plus large que celui qui lui a été attribué au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle et qu'Anthony Holstein résume comme étant « à la fois l'art de persuader et la science du bien dire, [c']est un tout cohérent, qui comprend une théorie, une technique et une application qui est le discours³³⁰ ». En fait, cette définition rend compte de la « rhétorique » en tant que méthode statique, comme elle était enseignée dans les collèges jésuites jusqu'à l'expulsion de cette compagnie religieuse en 1762 ; on tâchait d'enseigner aux élèves à composer des discours, en leur donnant en quelque

³²⁹ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 5.

³³⁰ Antony Holstein, « Histoire et rhétorique. Rappels historiques et état des lieux », *Hypothèses*, no 2, 2002, p. 221.

sorte des recettes³³¹. Berquin fut d'ailleurs élève des Jésuites³³² et apprit donc au collège les mécanismes de la persuasion. Mais cette manière d'envisager la rhétorique est « attaquée de toutes parts³³³ » dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle à cause de son côté factice et automatique. En réaction à ces attaques, on commence à accorder « une importance nouvelle à l'expérience sensible, [...] à la réaction individuelle³³⁴ » et les méthodes de persuasion se personnalisent de plus en plus, selon les différents auteurs et les différents publics. Cette évolution de la rhétorique nous mène à poser l'hypothèse suivante : dans les six textes qui nous intéressent, notre auteur réutilise, d'une part, certaines stratégies de la rhétorique jésuite selon laquelle il a d'abord été formé et, d'autre part, des innovations personnelles adaptées à son public et à sa critique. Notre chapitre tentera de déterminer comment Berquin déploie ses arguments pour convaincre de la nécessité d'utiliser sa raison en regard des phénomènes en apparence surnaturels. Différents ouvrages sur les procédés rhétoriques serviront à notre réflexion³³⁵, mais nous tenterons aussi de voir en quoi Berquin adapte son discours à son public particulier et en quoi ses efforts se rapprochent ou s'éloignent de ceux d'autres auteurs. Toutefois, avant de commencer l'analyse de ces six récits, il convient de les présenter en détail.

3.1 Présentation des six textes du corpus

Dans le périodique original, les six textes de Berquin qui traitent de la critique des irrationalités apparaissent presque tous dans la deuxième année de publication. Ce fait n'est pas anodin, puisque cette concentration montre un intérêt réel de Berquin, à partir de décembre 1782, pour le sujet. Ainsi, dans les treize derniers numéros de *L'Ami des enfants*, il

³³¹ Georges Snyders, « Chapitre V : La rhétorique », *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France, 1965, p. 111-128.

³³² Denise Escarpit, « Arnaud Berquin, sa vie et son œuvre », *art. cit.*, p. 5.

³³³ Georges Snyders, « Chapitre V : La rhétorique », *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, *op. cit.*, p. 111.

³³⁴ Jean-Paul Sermain, *Rhétorique et roman au 18^e siècle. L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, *op. cit.*, p. 32.

³³⁵ Notamment divers articles contenus dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, *op. cit.* ; Jean-Paul Sermain, *Rhétorique et roman au 18^e siècle*, *op. cit.* et « La rhétorique dans l'histoire culturelle, la pensée et les textes littéraires du dix-huitième siècle », *art. cit.*, p. 271-280 ; Michèle Aquien et Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1999 ; Michel Pougeoise, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Colin, 2001.

ne se passe guère plus de trois mois sans que l'auteur revienne sur la question de la critique des croyances. C'est avec « Colin-Maillard » qu'il aborde d'abord cette question. D'ailleurs, le fait que ce drame soit adapté de « *Wer andern eine Grube gräbt, fällt oft selbst hinein ; oder die blinde Kuh*³³⁶ » de Weisse nous semble en quelque sorte expliquer l'apparition, dans la deuxième année du périodique, de textes critiquant de manière explicite les croyances. Berquin a découvert chez Weisse, pour qui l'adaptation de l'*Aufklärung* allemand était primordiale³³⁷, un thème qui lui était cher et il l'a ensuite exploité en adaptant encore trois autres récits du *Kinderfreund* : il s'agit de « *Die Friedensfeyer, oder die unvermuthete Wiederkunft*³³⁸ », « *Die naturliche Zauberey*³³⁹ » et d'un texte sans titre paru en 1776³⁴⁰, qui ont respectivement donné « Le retour de croisière », « Le sortilège naturel » et « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses ». Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, notre auteur apporte de multiples changements aux versions originales de Weisse et, à ce titre, nous considérerons que ces quatre textes lui appartiennent, puisque des différences majeures apparaissent entre la version d'origine et l'adaptation qu'en a faite Berquin. D'ailleurs, dans la suite de ce chapitre, nous reviendrons sur ces différences, car elles nous serviront à illustrer les méthodes de persuasion utilisées par l'auteur français³⁴¹. En effet, en choisissant de modifier ou de garder certains éléments de Weisse, Berquin crée de nouveaux textes dans lesquels on peut déceler les signes d'une rhétorique particulière.

Résumons d'abord les historiettes dans leur version française. Le premier texte sur la critique de l'irrationnel adapté dans *L'Ami des enfants*, « Colin-Maillard », est un petit drame qui raconte comment un groupe d'enfants punit un méchant garnement nommé Robert, en lui

³³⁶ Christian-Felix Weisse, *Der Kinderfreund*, 1777, *op. cit.*, p. 121-197.

³³⁷ François Genton, *Des beautés plus hardies*, *op. cit.*, p. 274. Rappelons que l'*Aufklärung* est un courant de pensée allemand qui est souvent assimilé aux « Lumières » ; il n'y a qu'à penser à ce célèbre texte d'Emmanuel Kant, « *Was ist Aufklärung?* », traduit par « Qu'est-ce que les Lumières? ».

³³⁸ Christian-Felix Weisse, *Der Kinderfreund*, 1779, *op. cit.* (pages inconnues).

³³⁹ *Ibid.*, 1779, p. 162-228.

³⁴⁰ *Ibid.*, 1776, p. 97-112.

³⁴¹ Nous nous servons pour cette comparaison des textes allemands originaux cités précédemment, dont certains passages ont été traduits pour nous par Caroline Gerlach-Berthaud, doctorante à l'Université de Montréal, que nous voulons remercier pour son travail. Nous n'avons toutefois pas pu retrouver la version d'origine du « Retour de croisière », car les exemplaires du périodique de Weisse sont rares (c'est grâce à Göte Klingberg « L'œuvre de Berquin. Problèmes et notes sur ses sources », *art. cit.*, p. 56, que nous avons su que ce texte existait). Nous supposerons donc, dans ce chapitre, que le travail d'adaptation de Berquin y a été aussi important qu'à son habitude.

faisant croire à la présence d'un revenant pendant une partie de *colin-maillard*. Le drame suivant, « Le retour de croisière » traite des irrationalités dans ses deux premières scènes uniquement : monsieur de Favières revient de la guerre et, pour ne pas être reconnu, il a mis des habits de turc ; son jardinier et le fils de celui-ci le prennent pour une ombre et l'homme doit employer toutes sortes de méthodes pour les détromper de leur première croyance. « Le sortilège naturel » laisse quant à lui de côté les revenants et aborde l'irrationnel sous le thème de la magie. Alors que les enfants Grammont reçoivent leur petite société, leur mère se rend compte que des jetons d'argent ont été dérobés et elle interroge les enfants, mais aucun d'entre eux n'avoue le forfait. Pour découvrir le coupable, un domestique fait semblant de posséder un coq devin qui se mettra à crier quand le voleur lui touchera le dos. Le coq ne crie évidemment pas, mais, comme son dos est couvert de suie, Robert découvre le coupable dans le chevalier d'Orgeville, un jeune noble prétentieux, dont la conscience dérangée et la superstition l'ont mené à ne pas toucher le coq ; le sortilège était donc bel et bien naturel. La quatrième des historiettes dont la matière est empruntée à Weisse, « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses », est sans doute la plus fortement liée à la critique des croyances irrationnelles : ici, un père constate que ses enfants sont effrayés par le noir et croient y voir un revenant. Il raconte alors une histoire de son enfance où une servante a imaginé un fantôme là où il ne se trouvait qu'un gigot. Ses invités renchérissent ensuite avec leurs propres histoires d'« apparition », et le lecteur a droit à trois autres récits qui relatent chaque fois une erreur d'interprétation.

Ces récits adaptés côtoient, dans *L'Ami des enfants*, deux courtes historiettes de la plume de Berquin qui abordent elles aussi le même sujet. « Le ramoneur » rapporte en deux pages l'histoire d'Angélique, à qui on a raconté « des contes ridicules³⁴² », et qui croit se trouver en présence d'un être fantastique lorsqu'elle voit pour la première fois un ramoneur dont le visage est noirci par la suie des cheminées. Son père la détrompe en lui présentant le travailleur, à qui il demande de se débarbouiller. Malgré la rapidité avec laquelle est raconté ce récit, il rejoint en de multiples points les méthodes utilisées dans les textes adaptés, tout comme « Mathilde », la deuxième historiette originale de Berquin. Ce texte, lui aussi très court, s'intéresse à la jeune Mathilde qui disparaît pendant un orage. Sa mère croit qu'elle a

³⁴² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 152.

eu peur comme une femme de chambre et une autre enfant qui ont eu des comportements irrationnels. Toutefois, lorsqu'elle découvre sa fille, celle-ci lui dit qu'elle priait en fait pour aider les autres personnages à se défaire de leurs frayeurs. Nous verrons, dans la suite, que Berquin relie tous ces récits ensemble par des stratégies rhétoriques semblables dans le but de persuader son public de l'importance d'utiliser sa raison.

3.2 Une rhétorique de la simplicité et de la clarté

La simplicité³⁴³ et la clarté³⁴⁴ ne sont pas, à proprement parler, des stratégies rhétoriques ; en fait, ce sont les buts que la rhétorique devrait permettre d'atteindre, car toute personne qui produit un discours désire le rendre le moins opaque possible³⁴⁵. Avant tout, c'est le destinataire à persuader qui influencera les choix de l'auteur et quand celui-ci est un public d'enfants à former, comme c'est le cas pour Berquin, la limpidité du discours est indispensable : Hans-Heino Ewers écrit, à ce propos, dans un article sur la rhétorique et la littérature jeunesse du XVIII^e siècle, que « l'auteur du livre pour enfants ne supporte pas, même en passant, l'insécurité due au fait que la signification et le sens d'un événement restent cachés³⁴⁶ ». Aucune opacité n'est admise par les auteurs pour enfants de cette époque, puisqu'ils veulent être sûrs de persuader leur public. Berquin ne fait pas exception : parce qu'il veut convaincre les lecteurs de *L'Ami des enfants* d'utiliser leur raison devant des phénomènes en apparence irrationnels, il utilise plusieurs stratégies pour rendre son discours clair et simple, comme nous le montrerons dans les pages suivantes.

³⁴³ Nous utilisons ce mot selon la définition contenue dans l'article « clarté » (Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, op. cit. t. III, p. 505) : « Au figuré, c'est l'effet du choix et de l'emploi des termes, de l'ordre selon lequel on les a disposés, et de tout ce qui rend facile et nette à l'entendement de celui qui écoute ou qui lit, l'appréhension du sens ou de la pensée de celui qui parle ou qui écrit ».

³⁴⁴ Nous utilisons ce mot selon la définition contenue dans l'article « simplicité » (*ibid.*, t. XV, p. 205) : « La simplicité dans l'élocution, est une manière de s'exprimer, pure, facile, naturelle, sans ornement, et où l'art ne paroît point ».

³⁴⁵ Michel Pougeoise le confirme : « En rhétorique comme en stylistique, l'obscurité et l'ambiguïté sont des vices à proscrire ». (*Dictionnaire de rhétorique*, op. cit., p. 79.)

³⁴⁶ Cet article s'intéresse surtout à Joachim Heinrich Campe, qui est un parfait contemporain de Berquin et duquel ce dernier a adapté quelques récits. Hans-Heino Ewers, « La littérature de jeunesse entre roman et art de la narration. Réflexions à partir de Walter Benjamin », *Revue de littérature comparée*, no 4, 2002, p. 428.

Nous voulons premièrement étudier la manière de raconter de Berquin dans ces six récits ou, en d'autres mots, la structure de ceux-ci. Angus Martin constate que tous les textes du périodique de Berquin sont d'une « *very simple narrative structure*³⁴⁷ », comme le sont d'ailleurs aussi les historiettes de madame de Genlis³⁴⁸. Les textes de Berquin qui critiquent l'irrationnel possèdent entre eux des similitudes de structure. Alors que les récits de notre auteur sont habituellement centrés sur l'acquisition de valeurs morales, ici, on insiste plutôt sur un autre thème, la critique de l'irrationnel. Ces textes ont une trame similaire qui peut généralement être ramenée à deux moments : d'abord, un personnage croit à un certain phénomène qui lui paraît relever du surnaturel, puis il est détrompé. Il en va ainsi des personnages du vilain Robert, du jardinier Thomas, du chevalier D'Orgeville, d'Angélique et de plusieurs autres enfants et domestiques de « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses » qui sont d'abord crédules, mais qui ne tardent pas à être détrompés. Le récit « Mathilde » est le seul à s'éloigner un peu de cette structure de base : la petite protagoniste est déjà consciente qu'il va à l'encontre de la raison de croire que les orages sont surnaturels et d'en avoir peur, et elle prie pour que d'autres s'en rendent aussi compte. Nous verrons plus loin que ce court récit utilise le modèle du parent pour montrer aux enfants les attitudes à adopter, mais il reste que « Mathilde » garde une structure simple, puisqu'un seul thème central y figure : les peurs irrationnelles. Ainsi, même si ces récits sont de longueur variable, leur structure se ressemble, elle « ne se disperse pas sur des histoires parallèles à la principale [...] et le déroulement de l'action ne s'interrompt pas par des digressions³⁴⁹ ».

L'adaptation que fait Berquin de certains textes de Weisse démontre d'ailleurs cette volonté de simplifier la structure du récit pour se concentrer uniquement sur la critique des irrationalités. Dès le titre de la pièce « Colin-Maillard », on remarque que Berquin s'éloigne du texte allemand : notre auteur choisit de ne pas reprendre la maxime qui y était contenue, qui équivalait en français à l'expression « Tel est pris qui croyait prendre ». Ce choix montre

³⁴⁷ Angus Martin, « From Marmontel to Berquin : The Dynamic Concept of Morality in Eighteenth-Century French Fiction », *art. cit.*, p. 295.

³⁴⁸ Isabelle Havelange et Ségolène Le Men écrivent que Madame de Genlis sait garder « un texte simple » et « une intrigue adroite » (*Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse [1750-1830]*, *op. cit.*, p. 15).

³⁴⁹ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791)*, *op. cit.*, t. 2, p. 221.

bien que Berquin met de côté le potentiel moral de la pièce de Weisse pour s'intéresser davantage à la dénonciation des superstitions, représentées dans la pièce par le faux revenant. La pièce française est aussi plus courte³⁵⁰ et insiste davantage sur le fantôme et le tour qu'on joue à Robert. En plus d'omettre des références typiquement allemandes³⁵¹, Berquin retranche une scène complète qui retardait l'entrée du faux revenant. En effet, Weisse représente certains mauvais tours de Wüstermann (Robert dans la version française) et ne se contente pas seulement de les résumer par la bouche d'un des enfants invités, comme le fait Berquin :

Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il [Robert] les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures ; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins ou de grands morceaux de papier pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques³⁵²!

Weisse se permet une longue digression avant que Franz (l'équivalent de Frédéric) commence le tour. Une scène montre les enfants qui jouent aux cartes en utilisant des amandes comme mise. Wüstermann ne part pas en coulisses, il prend tout son temps pour manger des amandes et déranger sans cesse le jeu. Or, l'auteur de *L'Ami des enfants* choisit de ne pas reprendre ce moment afin de passer immédiatement à la mise en scène du revenant. L'insistance de Weisse sur les mauvais coups rend la moralité aussi importante que la critique des irrationalités, tandis que Berquin veut davantage centrer son récit sur cette critique. Dans « Le sortilège naturel », il retranche de manière similaire des parties peu utiles à son message. Les « pouvoirs » du coq sont ainsi illustrés par un rapide exemple raconté par le domestique : « Dernièrement, au cabaret, on m'avait escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon coq, et il m'apprit que c'était ce vilain postillon qui s'est cassé la jambe depuis ce temps-là³⁵³ ». Dans le texte de Weisse, ce sont plutôt deux longues histoires qui sont relatées pour illustrer ce que peut faire l'animal : ainsi, le coq aurait permis au domestique de retrouver le voleur de sa boîte à tabac, mais aussi la voleuse du chapeau de

³⁵⁰ Même si Berquin a découpé sa pièce en plus de scènes que Weisse (18 scènes contre 13 scènes), la pièce allemande reste nettement plus longue que la version française, puisqu'à caractère d'imprimerie semblable, la pièce de Berquin compte quarante-quatre pages contre soixante-treize pour Weisse.

³⁵¹ Par exemple, il omet une chanson parlant d'un veilleur de nuit bien connu des enfants allemands et de nombreux dialogues entre les enfants. Christian-Felix Weisse, « *Wer andern eine Grube gräbt, fällt oft selbst hinein ; oder die blinde kuh* », *loc. cit.*, p. 132.

³⁵² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 235-236.

³⁵³ *Ibid.*, t. 2, p. 130.

fourrure d'une certaine Sabine, fille du juge du village. Weisse entre dans les détails à propos de ces aventures qui se révèlent comiques et il s'éloigne un long moment de son récit premier, celui du « *Naturliche Zauberey* » du titre. Berquin s'empresse plutôt de revenir à la mise en scène concrète de Robert, qui percera à jour le chevalier d'Orgeville et le détrompera sur la magie.

Ces structures simples s'accompagnent d'une volonté constante de clarifier les situations afin que le lecteur soit plus facilement persuadé. La clarté de Berquin se construit d'abord par un ensemble de redondances et de répétitions³⁵⁴. Afin de comprendre la critique de l'irrationnel qui est faite dans chaque texte, les lecteurs ne doivent à aucun moment croire que les phénomènes présentés sont réels, de sorte que Berquin insiste sans cesse sur leur fausseté. Rappelons que de nombreux textes pour adultes des Lumières, *L'histoire des imaginations extravagantes de monsieur Oufle* par exemple, utilisent le détournement ironique comme stratégie pour critiquer la superstition, c'est-à-dire qu'ils présentent un personnage dont les aventures rocambolesques ridiculisent d'elles-mêmes les superstitions, sans que l'auteur ait besoin de le dire explicitement. Berquin n'agit pas de la même manière étant donné l'âge de ses lecteurs : il les guide plutôt dans leur compréhension. Dans « Colin-Maillard », bien avant la première mention du mot « fantôme », le lecteur sait qu'il assistera à une mise en scène et ce fait lui est répété plusieurs fois. Ainsi, devant l'assurance de Robert, qui déclare n'avoir peur de rien, Frédéric répond pour lui-même : « Oui-dà ? Nous le verrons³⁵⁵ », de sorte que le lecteur sait à ce moment-là que le jeune personnage prépare quelque chose. Ensuite, Frédéric ajoute encore, en parlant à voix basse : « Ah ! tu veux effrayer les autres et tu n'as pas de peur ! Je vais t'épouvanter, moi³⁵⁶ ». Enfin, d'autres personnages amplifient le caractère irréel du fantôme, en répétant qu'il ne sera qu'une « manœuvre³⁵⁷ », qu'« un complot³⁵⁸ » de Frédéric. Le lecteur, bien préparé par Berquin à l'entrée en scène d'un revenant, ne pourra que rire de la lâcheté de Robert face à ce

³⁵⁴ Dans l'*Encyclopédie*, la répétition est définie sous le thème « Art oratoire », comme étant la reprise « des mêmes mots » ou encore « des mêmes choses en des termes différents » (Art. « répétition », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, op. cit. t. XIV, p. 132).

³⁵⁵ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 1, p. 249.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 251.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 252.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 254.

stratagème. « Le ramoneur » est encore plus clair, et ce, dès les premières lignes. Alors que l'auteur aurait pu focaliser l'attention sur le personnage d'Angélique et écrire selon son point de vue, sans en révéler plus qu'elle n'en sait sur l'homme à tête noire, il préfère avertir les lecteurs dès le titre que l'homme aperçu n'est pas un être fantastique, mais un simple ramoneur. Et il le répète de nouveau dès la deuxième phrase : « Angélique, l'une de ces enfants, vit un jour, pour la première fois, un *ramoneur* entrer dans la maison³⁵⁹ ». Par la suite, Berquin prend bien soin de dire et de redire que le ramoneur ne fait rien pour effrayer la jeune fille, mais reste toujours à proximité de la cheminée, « en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur » ou en se hissant « sur le haut »³⁶⁰ de celle-ci. Le personnage de l'homme à tête noire ne peut donc pas être vu comme un homme effrayant par le lecteur qui sait ce qu'est un ramoneur. Pour ceux qui n'auraient qu'une vague idée de la signification de ce mot, la multiplication de liens avec la cheminée rend le comportement d'Angélique encore plus critiquable puisqu'il est bien montré que l'homme a le visage noir pour une raison tout à fait naturelle.

Une autre stratégie se remarque aussi chez Berquin. Il s'agit de l'énumération³⁶¹, un procédé qu'on peut rapprocher de la redondance par sa forme même et dont notre auteur se sert dès le titre de « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses » pour ridiculiser toutes les superstitions. Il s'agit du seul texte de *L'Ami des enfants* à comporter autant de termes coordonnés (habituellement, il n'y en a guère plus de deux³⁶²). Lorsqu'on sait que le texte de Weisse ne comportait pas de titre, on peut deviner que le choix d'ajouter cette énumération sert l'argumentation de Berquin : elle pique la curiosité des lecteurs qui ignorent pourquoi tous ces objets ont été ainsi coordonnés et qui, en lisant, comprennent les confusions qui ont eu lieu autour de la perruque, du gigot, des lanternes, du sac d'avoine et des échasses. Ils sont ainsi d'autant plus frappés par le ridicule des peurs irrationnelles.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 153.

³⁶⁰ *Id.*

³⁶¹ Berquin l'a sans doute beaucoup utilisée chez les jésuites, où l'on apprenait « à tirer parti de l'énumération » (Georges Snyder, *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, *op. cit.*, p. 115).

³⁶² Par exemple, « Les jarretières et les manchettes » (janvier 1783) ou « Le rosier à cent feuilles et le genêt d'Espagne » (avril 1783).

Plus important encore, la redondance est employée dans la mise en scène même des phénomènes. Les six historiettes insistent en effet sans cesse sur leur aspect naturel et non pas surnaturel. Dans « Le sortilège naturel », on sait grâce au titre qu'il n'y a rien de magique dans le tour de Robert et de son coq, mais Berquin prend soin de renforcer cette constatation tout au long de l'historiette. Le domestique prévient ainsi sa maîtresse : « Bon! Je vais tout disposer pour mon sortilège. N'en soyez point effrayée. Rien n'est plus *naturel*³⁶³ ». Ensuite, les personnages constatent que l'aspect du coq n'est en rien différent de celui d'un coq ordinaire. En fait, le lecteur est à même de se rendre compte de l'accumulation de détails courants, familiers, comme c'est aussi le cas dans les six autres historiettes. L'orage dans « Mathilde » n'est rien d'autre qu'un orage comme les lecteurs ont pu en contempler, avec du tonnerre et des éclairs très forts, mais tout à fait naturels. La description minutieuse du fantôme dans « Colin-Maillard » contribue, elle aussi, à le rendre le plus naturel possible. Il n'est en rien fantastique et est décrit très simplement. Avec des lecteurs adultes, nous l'avons vu dans notre premier chapitre, les auteurs pouvaient s'amuser à décrire des scènes saisissantes, qui s'expliquaient finalement par la science ou l'imagination — on peut penser à l'épisode du mystérieux souffle de feu à la fin des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* de l'Abbé Prévost, qui s'explique rationnellement grâce à une théorie chimique, dont nous avons parlé dans notre premier chapitre. Toutefois, dans un texte pour enfants, les effets surnaturels agissent trop puissamment sur l'imagination de ceux-ci selon les auteurs de cette époque³⁶⁴, et doivent donc être évités, surtout lorsque l'on critique précisément l'irrationnel. Le revenant de Berquin est donc décrit dans une longue didascalie, avec une accumulation de détails simples et naturels :

Le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant une *torche* allumée d'une main ; de l'autre, au bout d'un *bâton*, une *tête de bois* ensevelie sous une vaste *perruque*. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue *robe* noire traînante. Il [Frédéric] court aussitôt chercher son *porte-voix* derrière la porte et détache de la *ceinture* du palefrenier de grosses chaînes³⁶⁵.

³⁶³ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 2, p. 118. Nous soulignons.

³⁶⁴ Nous avons vu dans le premier chapitre que madame de Genlis, madame de la Fite et Berquin reprenaient à ce propos les idées de Rousseau, qui croyait « qu'il ne faut pas lui [l'enfant] laisser vivre une vie purement imaginaire » et qui voyait la fable comme nuisible à l'enfant (Denise Escarpit, *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe : panorama historique*, op. cit., p. 42).

³⁶⁵ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 1, p. 261. Nous soulignons.

Le jeune lecteur a déjà été familiarisé avec le porte-voix dès le début de la pièce, car Frédéric s'est amusé à crier dedans pour railler sa sœur ; ainsi, il n'est pas surpris qu'on lui décrive ensuite une voix de revenant amplifiée. L'auteur prend ainsi soin de faire répéter tous ces détails naturels par Frédéric, à la fin de l'histoire, alors qu'il explique le tour à son père, afin de ne laisser aucun doute aux enfants lecteurs : « Ce grand fantôme, c'est votre palefrenier, avec votre perruque et votre robe de palais³⁶⁶ ». Berquin a changé beaucoup d'éléments descriptifs du fantôme par rapport à la version allemande, qui faisait voir un être beaucoup plus effrayant, parce que plus surnaturel. Dans le texte de Weisse, un grand bruit se fait entendre lors de l'arrivée du fantôme et le lecteur n'apprend que plus tard que c'était une boule de quille lancée par un des enfants. Aussi, le faux revenant fait son apparition dans une lumière phosphorescente, que l'auteur décrit ensuite comme du colophonium³⁶⁷, une substance chimique que les lecteurs ne devaient pas tous connaître. Berquin préfère la lumière d'un flambeau, qui s'explique beaucoup mieux et qui est plus familière aux enfants. Même le discours de son fantôme est plus simple et participe à l'accumulation. Alors que Robert promet de cesser d'être méchant, Frédéric dit dans le porte-voix : « Eh bien ! Je te fais grâce. Il ne tiendrait pourtant qu'à moi de te foudroyer³⁶⁸ ». Le fantôme de Weisse est beaucoup plus impressionnant, répondant plutôt : « Et tu veux tenir cette parole ? Mais si jamais tu ne la tenais pas ! Gare à toi ! Je sais te retrouver ! Ici ou là-bas, dans l'air ou sous la terre ; parce que moi, je règne sur tous les éléments³⁶⁹ ». Les pouvoirs décrits dans cette phrase sont beaucoup plus grands que ceux décrits par Frédéric. Berquin préfère insister sur les détails naturels des phénomènes, qui en deviennent peu effrayants, ce qui rend la peur des superstitieux encore plus ridicule et la critique des croyances irrationnelles encore plus efficace.

La clarté passe aussi par divers procédés d'explication qui sont le propre des parents et d'autres adultes raisonnables. Dans la plupart de nos récits, les parents apparaissent comme

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 265.

³⁶⁷ Christian-Felix Weisse, « *Wer andern eine Grube gräbt, fällt oft selbst hinein ; oder die blinde kuh* », *loc. cit.*, p. 185-186.

³⁶⁸ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 263.

³⁶⁹ Christian-Felix Weisse, « *Wer andern eine Grube gräbt, fällt oft selbst hinein ; oder die blinde kuh* », *loc. cit.*, p. 190. Traduction de Caroline Gerlach-Berthaud.

des « médiateur[s]³⁷⁰ » entre la vérité à comprendre et les enfants (personnages autant que lecteurs). Les parents sont là pour expliquer, pour répéter encore une fois les leçons, au cas où elles n'auraient pas été comprises. Leur rôle est de guider les enfants, généralement tout au long du récit. Dans « Le sortilège naturel », madame de Grammont reste aux côtés du petit groupe pendant toute la mise en scène de Robert, leur rappelant sans cesse qu'il s'agit « d'imagination³⁷¹ » et d'un « jeu³⁷² » et que, en aucun cas, il ne faut croire que le coq est vraiment magique. À la fin, c'est elle qui explique au chevalier d'Orgeville et, par la même occasion aux lecteurs, comment le domestique a réussi à démasquer le coupable sans qu'aucune magie ne soit nécessaire : « Vous avez touché le coq, dites-vous. Et ne voyez-vous pas que vous vous seriez noirci les mains, puisqu'il avait sur le dos une détrempe de suie³⁷³ ? » Le jeune chevalier comprend donc pourquoi ses mains ne sont pas sales comme celles des autres. Berquin insiste davantage sur la suie dans le discours de la mère, alors que, dans la version allemande, le stratagème de Robert était expliqué très rapidement à un autre moment du récit, lorsque les enfants allaient se laver les mains³⁷⁴. Pour notre auteur, l'adulte raisonnable doit veiller à clarifier toute situation en apparence irrationnelle et ne doit laisser aucune question en suspens. Nous verrons plus loin que ce type de personnage sert aussi de modèle, mais le rôle de médiateur de l'adulte est très présent dans ces historiettes, comme nous pouvons encore le voir dans « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses », où plusieurs adultes, dont le père des enfants présents, racontent eux-mêmes des histoires de faux revenants. Si, dans chaque court récit, les narrateurs raisonnables expliquent finalement les causes naturelles de la frayeur qu'ils rapportent, certaines de leurs phrases se veulent des explications générales se rapprochant des sentences³⁷⁵ de la rhétorique, car elles sont applicables à tous les cas de superstitions. Ainsi, lorsque monsieur de Fréville dit que,

³⁷⁰ Francis Marcoin, « *L'Ami des Enfants* ou le médiateur dans les ouvrages d'Arnaud Berquin », *art. cit.*, p. 51-70.

³⁷¹ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 2, p. 132.

³⁷² *Ibid.*, p. 135.

³⁷³ *Ibid.*, p. 142.

³⁷⁴ Christian-Felix Weisse, « *Die naturliche zauberey* », *loc. cit.*, p. 218.

³⁷⁵ La définition de ce mot contenue dans *L'Encyclopédie* est très tournée vers les anciens, mais l'article définit globalement la sentence comme étant faite de « pensées ingénieuses et brillantes » sur un certain sujet (Article « Sentence », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie*, *op. cit.*, t. 15, p. 55.) Michèle Aquien et Georges Molinié la définissent plus précisément comme « une pensée morale qui est universellement vraie et louable [...] » (*Dictionnaire de rhétorique*, *op. cit.*, p. 346).

« dans toutes ces représentations extravagantes que l'on se forme, il n'y a jamais que des accidents naturels à craindre ; et qu'on peut s'en préserver en reconnaissant par le toucher, ce qui nous offusque³⁷⁶ », il offre à ses jeunes auditeurs une explication pour *toutes* les superstitions, celles évoquées ou survenues pendant la soirée autant que les autres qu'ils pourraient former dans le reste de leur vie. Cette sentence rend plus claires les histoires qui suivent et l'emploi de l'expression « il n'y a jamais que » montre bien aux enfants qu'en aucun cas il ne faut croire à l'irrationnel. En outre, Weisse faisait passer par la bouche de Karl, un des enfants, certaines hypothèses sur la façon dont une servante avait pu prendre un gigot pour un fantôme³⁷⁷. Chez notre auteur, c'est monsieur de Vermont qui déduit les causes de la frayeur de la servante :

Il n'est pas difficile d'expliquer ce qui s'était passé dans sa tête. Lorsqu'elle s'est effrayée au point de s'évanouir, son sang s'arrêta tout-à-coup ; et, comme elle ne pouvait s'enfuir, elle s'imagina qu'elle était retenue. Sa main, en se roidissant, laissa tomber son flambeau, et elle crut que le fantôme le lui avait arraché³⁷⁸.

Selon Berquin, l'enfant doit donc être guidé par l'adulte et ne peut comprendre les leçons sans lui. Le souci de clarté de notre auteur passe par cette médiation. Même dans « Colin-Maillard », dont le récit se déroule presque en entier dans un espace où les parents sont absents, la conclusion est donnée par un adulte. Monsieur de Juliers n'est témoin d'aucun moment du récit, mais, lorsque ses enfants lui ont expliqué le tour joué au méchant Robert et les raisons qui les ont amenés à agir ainsi, il trouve important de clore ainsi l'épisode :

Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie³⁷⁹.

Et voilà, une sentence vient d'être posée. Le tour joué par les enfants, s'il montre tout le ridicule qu'il y a à croire aux superstitions, est surtout présenté comme un épisode comique et amusant pour les enfants lecteurs, comme nous le verrons plus loin. Seul un personnage adulte peut achever « de régler la situation et en tire[r] les leçons lointaines³⁸⁰ ». La phrase conclusive de monsieur de Juliers laisse entendre aux enfants tout ce que Bayle, Fontenelle,

³⁷⁶ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 3, p. 250.

³⁷⁷ Christian-Felix Weisse, sans titre, 1776, loc. cit., p. 107-109.

³⁷⁸ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 3, p. 252.

³⁷⁹ *Ibid.*, t. 1, p. 267.

³⁸⁰ Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, « La mise en scène pédagogique d'*Émile* aux théâtres d'éducation », art. cit., p. 167.

Voltaire, Rousseau ont essayé de faire comprendre sur les croyances superstitieuses : elles commencent toujours par des frayeurs qu'on ne prend pas le temps d'expliquer. Les enfants comprennent ainsi qu'ils doivent se défaire le plus tôt possible de celles-ci avant l'âge adulte. Monsieur de Juliers, comme tous les adultes de nos historiettes, sert donc la clarté du récit par ses « sentences qui, comme la moralité de la fable, se gravent dans l'esprit du jeune lecteur ou du jeune spectateur³⁸¹ ». Le médiateur adulte est typique des textes pour enfants de cette époque, puisque tous ces récits devaient, en premier lieu, instruire leur jeune public et qu'aucune place ne devait y être laissée à l'interprétation ou au doute. Il reste que, dans « Le ramoneur », la médiation de l'adulte n'est pas donnée par une explication à voix haute, mais plutôt par une expérimentation à laquelle le père soumet sa fille pour qu'elle comprenne par elle-même que sa peur est irrationnelle :

Son père sourit ; et, pour prouver à la petite fille combien peu elle avait eu raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fut descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence ; et, sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier, qui avait le visage tout blanc de poudre³⁸².

On voit que l'expérimentation, contrôlée par le père, tient lieu de sentence et offre à Angélique et aux lecteurs une explication tout aussi claire que celles contenues dans les autres historiettes. Berquin met donc tout en place, dans ses six historiettes, pour rendre la critique des irrationalités accessibles à son jeune public ; la simplicité de leurs structures, ainsi que les nombreuses répétitions et explications qu'elles contiennent sont présentes pour amener les enfants à adhérer au message véhiculé sur les irrationalités.

3.3 Les personnages en tant que modèles et anti-modèles

Pour persuader, Berquin s'assure de rendre le message limpide pour ses lecteurs, mais il emploie aussi une autre stratégie qui n'a rien d'original en soi et qui était partagée par tous les auteurs jeunesse de l'époque : il offre des modèles ou des anti-modèles de conduite. En effet, Isabelle Havelange rappelle que « la raison d'être de l'historiette [...] est de présenter une situation analogue à celle qui peut être vécue par l'enfant lecteur, en proposant

³⁸¹ *Id.*

³⁸² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 153-154.

à l'enfant un modèle (ou un anti-modèle) de conduite³⁸³ ». Madame Leprince de Beaumont, dans ses divers entretiens, le faisait déjà, avec ses personnages aux noms très révélateurs, tels Lady Tempête ou Lady Sensée. Cette utilisation des personnages en tant que modèles n'est pas apparue avec la littérature jeunesse ; elle est tributaire d'une longue tradition littéraire, « c'est une technique empruntée à l'enseignement religieux, qui reprend le schéma des "exempla" des vies de saints³⁸⁴ ». La méthode est simple : on donne à lire des personnages ressemblant à l'enfant³⁸⁵, à qui il arrive des aventures qu'il pourrait vivre lui-même. Le comportement de ces personnages est ensuite encensé s'il est bon, dénigré s'il est mauvais. Toutefois, la plupart des premiers auteurs pour la jeunesse utilisent cette technique uniquement comme un moyen d'édifier moralement : « Le souci de la morale est si constant qu'il est difficile d'en relever un exemple plutôt qu'un autre³⁸⁶ », résume fort justement Havelange. Un nombre incalculable de petits héros bons et mauvais sont donnés en exemples aux lecteurs de la fin du XVIII^e siècle afin de leur apprendre comment se comporter moralement en société. Berquin utilise lui aussi les *exempla* à des fins morales — on peut penser à plusieurs de ses récits, *Le petit joueur de violon* (janvier 1782) ou encore *Les caquets* (août 1783) —, mais il s'en sert aussi pour mettre sa critique des irrationalités à la portée de ses lecteurs et c'est là toute son originalité. Dans nos six historiettes, il utilise les personnages d'enfants, mais aussi de parents et de domestiques, en tant que modèles ou anti-modèles pour convaincre de la nécessité d'utiliser sa raison. Bien sûr, dans le premier chapitre, nous avons vu que Moissy critiquait lui aussi la croyance aux revenants par une histoire qui mettait en scène un jeune personnage, mais il était auteur de théâtre pour adulte et il n'utilisait pas les *exempla* de manière aussi articulée que Berquin : « Il présente de ses personnages un portrait trop contrasté pour qu'ils puissent offrir un modèle³⁸⁷ ». L'auteur de *L'Ami des enfants*, lorsqu'il s'agit de l'irrationnel, ne tolère quant à lui aucune ambiguïté : les

³⁸³ Isabelle Havelange et Ségolène Le Men, *Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, *op. cit.*, p. 57.

³⁸⁴ Annie Lhérété, « L'enfant, son livre, son éducation au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 248.

³⁸⁵ Isabelle Havelange et Ségolène Le Men montrent que c'est à cette époque qu'est apparue « la règle de l'enfant-héros dont l'âge est celui de l'enfant lecteur » (*Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse [1750-1830]*, *op. cit.*, p. 56).

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 57.

³⁸⁷ François Genton, « Arnaud Berquin (1747-1791) et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 49.

personnages courageux et raisonnables sont valorisés, alors que les personnages lâches et irrationnels sont ridiculisés.

Commençons par examiner les jeunes personnages centraux. Alors que Carmen Bravo-Villasante montre que les enfants des histoires de Berquin sont habituellement divisés entre bons et méchants³⁸⁸, dans nos récits critiquant les irrationalités, l'opposition se fait plutôt selon le degré d'utilisation de leur raison. Le modèle à imiter est hors de tout doute l'enfant qui cherche à comprendre ce qui est étrange et qui rit des explications irrationnelles. Dans une des histoires du récit-gigogne, monsieur de Vermont raconte l'histoire d'Étienne et de Suzette qui reviennent de la foire et qui voient « quelque chose de flamboyant qui s'agitait sur la terre, et qui semblait danser, en s'élevant et s'abaissant tour-à-tour³⁸⁹ ». Leur père leur a toujours conseillé de s'approcher pour mieux discerner les choses dans des cas comme celui-là, mais Étienne est trop apeuré et il se met à courir sans se retourner. Suzette, quant à elle, s'avance et découvre un marionnettiste de la foire qui cherche sa bourse. Elle l'aide et celui-ci lui remet en échange une jolie marionnette dont Étienne sera jaloux. On voit que l'auteur oppose de manière tranchée les comportements des deux enfants : Suzette est louée pour son « courage³⁹⁰ » et Étienne, critiqué pour sa « poltronnerie³⁹¹ ». Remarquons aussi que Berquin prend soin de mettre en scène une fillette courageuse pour aider ses lectrices à adhérer à sa critique de l'irrationnel. Dans l'ensemble des historiettes, il y a un équilibre entre les sexes : les peureux sont autant garçons que filles et les courageux aussi ; tous peuvent être raisonnables, voilà ce que reflète l'utilisation de ces jeunes modèles et anti-modèles. En outre, la récompense de Suzette pour avoir utilisé sa raison est mise de l'avant afin d'inciter à suivre son exemple. La jeune fille gagne une marionnette, un jouet lié à l'amusement et à la foire, alors que son frère revient les mains vides, couvert de bleus, parce qu'il est tombé dans un trou en raison de sa course effrénée. Les avantages de la raison sont donc illustrés par l'octroi d'une récompense qui saura plaire aux jeunes lecteurs et qui est plus attrayante que

³⁸⁸ Carmen Bravo-Villasante, « Le vice et la vertu : l'enfant bon et l'enfant méchant dans l'œuvre de Berquin », *La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse : Actes du 6^e congrès de la Société Internationale de Recherche en littérature d'Enfance et de Jeunesse (Bordeaux)*, München, Saur Verlag, 1985, p. 336 : « L'enfant méchant est dominé par les vices. À son antipode l'enfant bon, vertueux, est le modèle à imiter ».

³⁸⁹ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 3, p. 253.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 254.

³⁹¹ *Id.*

celle de la version de Weisse, qui n'était pas décrite³⁹². D'autres jeunes personnages font aussi preuve de raison et sont là pour servir de modèles aux lecteurs : la plupart des protagonistes du « Sortilège naturel » ainsi que le personnage éponyme de « Mathilde » font preuve d'un grand calme face à des événements qui auraient pu les effrayer. Si cette dernière ne panique jamais et offre une attitude exemplaire devant l'orage, le discours très posé de Lucien et Gabriel, deux jeunes bourgeois, est l'exemple même de la bonne réaction face à l'irrationnel :

Lucien

Notre papa nous a instruits de ce qu'il fallait croire de tous ces contes de bergers.

Gabriel

Robert est un vieux chasseur ; et je suis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiseaux avec son fusil, qu'à faire parler les coqs avec sa baguette³⁹³.

Ces deux enfants sont toujours maîtres d'eux-mêmes pendant le sortilège et leur calme les pose en modèle à imiter, ainsi que leur jeune sœur Sophie, élevée dans les mêmes principes raisonnables et qui n'hésite pas une seconde devant le coq supposément magique : « Je suis la plus petite, mais je vais donner l'exemple, moi. (Elle lève d'une main la serviette, et passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du coq)³⁹⁴ ». Ces enfants participent à la mise en scène de Robert, mais s'en amusent plus qu'ils n'y croient ; leur attitude est la bonne et c'est la raison pour laquelle ils sont mis de l'avant, particulièrement la jeune Sophie qui parle plus pendant les deux scènes du sortilège que les enfants-hôtes³⁹⁵. Les modèles d'enfants raisonnables sont nombreux dans ces historiettes ; toutefois, les anti-modèles les surpassent sans doute dans l'esprit des lecteurs, parce qu'ils sont souvent les personnages mis de l'avant dans les récits.

Nous l'avons dit, dans nos six textes, le clivage entre les différents enfants passe par la raison ou la crédulité. On a vu que les personnages qui utilisent leur raison sont valorisés. Mais Berquin désigne aussi des personnages comme des anti-modèles et nous voulons

³⁹² Christian-Felix Weisse, sans titre, 1776, *loc. cit.*, p. 102. Berquin a d'ailleurs pris soin de changer le métier de l'homme qui a perdu sa bourse — qui était épicier dans la version de Weisse — par un métier plus amusant, ce qui montre bien sa volonté de plaire aux enfants pour mieux les convaincre.

³⁹³ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 2, p. 132.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 134.

³⁹⁵ Pendant les scènes XIII et XIV, où le domestique joue au sorcier, Sophie a six répliques, dont deux des plus longues, tandis que les autres enfants ont moins de trois répliques chacun, le chevalier d'Orgeville compris.

maintenant tenter de voir comment cette stratégie s'élabore et en quoi elle sert son combat contre les croyances irrationnelles. Nous remarquons d'abord que deux types de personnages enfants permettent « par antithèse³⁹⁶ » de montrer aux enfants quel est le bon comportement à adopter devant des phénomènes étranges ou effrayants : le premier type est l'enfant peureux et le deuxième, l'enfant méchant. L'enfant peureux est un personnage auquel les lecteurs peuvent s'identifier, et ce, même s'il n'adopte pas immédiatement le bon comportement. La jeune Élise, dans « Mathilde », Étienne face aux marionnettes dont nous avons parlé plus haut ou encore Angélique de l'historiette « Le ramoneur » ne sont pas des enfants méchants : leur seule faute est d'être crédules et ils ne manqueront pas d'être remis sur le droit chemin avant la fin du récit. Leur comportement est toutefois critiquable et c'est ce que Berquin veut montrer en les mettant en scène. Mathilde voit « frissonner Élise³⁹⁷ » devant l'orage et elle prie pour elle et « pour tous ceux qui ont peur³⁹⁸ ». Mis en parallèle avec l'attitude de Mathilde, celle d'Élise paraît irrationnelle et les lecteurs ne veulent pas l'imiter, d'autant plus que la prière de Mathilde laisse entendre que les peurs irrationnelles peuvent avoir des conséquences fâcheuses sur la vie. Cette histoire est toutefois très courte et l'anti-modèle de l'enfant crédule est à peine ébauché. Dans les autres récits, c'est le jugement du narrateur sur ces enfants peureux qui montre aux lecteurs qu'ils ne doivent pas adopter leur comportement : nous avons déjà montré qu'Étienne était comparé à sa sœur de manière fort peu avantageuse, mais le cas d'Angélique illustre encore mieux l'utilité de l'anti-modèle de l'enfant peureux. La conclusion du récit condamne sans détour le comportement adopté par l'héroïne, qui n'a plus jamais agi de la sorte, si l'on en croit le texte : « Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisaient pour l'effrayer³⁹⁹ ». Angélique passe donc d'anti-modèle à modèle parce qu'elle a bien assimilé la leçon que son père lui a donnée. Elle est capable de rire de ce qui l'effrayait auparavant et c'est ce que les lecteurs doivent apprendre eux aussi à faire. Berquin accepte ici que les enfants s'identifient aux anti-modèles qu'il met en scène, afin qu'ils comprennent leur évolution et les imitent pour régler leur propre crédulité. Le récit

³⁹⁶ Denise Escarpit, « Arnaud Berquin (1747-1791) ou l'aube de la presse pour la jeunesse en France », *art. cit.*, p. 96.

³⁹⁷ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 3, p. 50.

³⁹⁸ *Id.*

³⁹⁹ *Ibid.*, t. 1, p. 154.

enchâssant de « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses » montre bien que même les meilleurs enfants peuvent être tentés par les explications irrationnelles : les jeunes Fréville sont effrayés par une perruque qui est tombée dans le noir, et ce, même « s'ils étaient accoutumés, dès le berceau, à ne pas s'effrayer de l'obscurité⁴⁰⁰ ». Berquin postule ainsi qu'il est normal d'avoir des peurs irrationnelles et déculpabilise l'enfant lecteur. Cette stratégie s'accompagne évidemment de conseils pour devenir le plus raisonnable possible et ainsi éviter les « suites funestes⁴⁰¹ » de la croyance.

Les personnages méchants sont utilisés par Berquin d'une toute autre manière. Dans cette catégorie, on trouve les enfants qui ont des comportements mesquins et qui ne correspondent pas au modèle de vertu de cette époque⁴⁰². Dans nos textes, ils s'avèrent aussi être des personnages crédules qui succombent à des peurs irrationnelles. Deux enfants correspondent à cette description et se ressemblent beaucoup : Robert de « Colin-maillard » et le chevalier d'Orgeville du « Sortilège naturel ». Dans leur cas, l'auteur ne veut à aucun moment que les lecteurs s'identifient à eux et c'est justement leur méchanceté extrême qui lui permet de les rendre ridicules aux yeux des lecteurs. Grâce à eux, Berquin veut amener les enfants à rire de la croyance, car personne ne voudrait ressembler à ces personnages craintifs⁴⁰³ et « poltrons⁴⁰⁴ ». Il prend soin de rendre les garçons tellement détestables qu'aucun lecteur ne pourrait ressentir de la compassion pour eux. Nous l'avons déjà dit, Robert est un très méchant farceur et il s'amuse à ridiculiser tous ceux qu'il croise, n'hésitant

⁴⁰⁰ *Ibid.*, t. 3, p. 249.

⁴⁰¹ *Ibid.*, t. 1, p. 267.

⁴⁰² Carmen Bravo-Villasante énumère ce qu'elle appelle les vertus importantes pour Berquin et qui sont celles des enfants bons : « le courage, la prudence, la piété, le repentir, la sensibilité, la concorde, l'affabilité, la bonne foi, la résignation, la force d'âme, la bonté, le calme, la bienveillance, la vaillance, la générosité, la noblesse ». À l'opposé, l'enfant méchant possède beaucoup de vices : « l'orgueil, la vanité, la cruauté, la vengeance, le mal, l'imprudence, la lâcheté, la mauvaise foi, la colère, la haine, le désordre, la saleté, l'envie » (« Le vice et la vertu : l'enfant bon et l'enfant méchant dans l'œuvre de Berquin », *loc. cit.*, p. 337). On voit déjà que, dans nos récits, seulement le farceur Robert et le chevalier d'Orgeville correspondent à plusieurs de ces vices.

⁴⁰³ Madame de Grammont tance gravement le chevalier : « Mais vous, la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fut réellement un sortilège vous a retenu » (Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 2, p. 142).

⁴⁰⁴ *Ibid.*, t. 1, p. 255.

pas à les blesser⁴⁰⁵. Le chevalier d'Orgeville, quant à lui, ne manque jamais une occasion d'être méprisant envers les jeunes bourgeois qu'il fréquente⁴⁰⁶. Ainsi, lorsque Julie demande si quelqu'un a, par mégarde, pris les jetons de sa mère, il répond : « S'il n'y avait eu ici que des petits bourgeois (en regardant Gabriel, Lucien et Sophie), elle aurait pu croire tout ce qu'elle aurait voulu ; mais elle devait bien savoir faire une différence⁴⁰⁷ ». Une fois le caractère de ces personnages posé clairement, Berquin s'emploie à les mettre en scène dans des situations où ils apparaissent crédules et bien moins aptes à raisonner que les autres enfants. Le ridicule de ces anti-modèles constitue une stratégie dominante pour rendre accessible aux enfants la critique de l'irrationnel. Le comportement de Robert face au fantôme est particulièrement risible : lui qui déclarait n'avoir peur de rien au début change complètement de caractère lorsqu'il croit voir apparaître un fantôme. Il montre son vrai caractère, sa poltronnerie, en appelant à l'aide Duverney, personnage aux dépens duquel il s'amusait cruellement plus tôt⁴⁰⁸. Les personnages qui aiment bien ridiculiser les autres sont en outre les premiers à éprouver de la frayeur lorsqu'ils se retrouvent dans le noir : « Je n'aime pas être dans les ténèbres, moi⁴⁰⁹ », déclare le chevalier. Si l'on compare « Le sortilège naturel » de Berquin avec la version de Weisse, il est possible de voir que l'auteur français insiste davantage sur le ridicule du chevalier. En allemand, le Junker Willich est aussi méprisant que son alter ego français et il se fera démasquer par le « sortilège » du vieux domestique, mais ce n'est pas lui qui a peur du noir, c'est un autre enfant (Adolph). Berquin a plutôt choisi de concentrer la poltronnerie et la crédulité dans ses anti-modèles d'enfants méchants afin que le lecteur n'ait aucune envie de les imiter et cherche plutôt à ressembler aux autres personnages, qui ne se ridiculisent pas aux yeux des autres et utilisent leur raison avec profit. On voit aussi que la leçon morale n'est jamais loin : le lecteur retient sans doute que ce sont souvent les enfants méchants qui ont peur dans le noir et, à ce titre, il voudra ressembler à l'enfant bon et vertueux.

⁴⁰⁵ Robert fait, par exemple, peur au petit Duverney et le fait tomber dans les escaliers, il estropie des chiens et des chats, il place des pois secs en haut des escaliers, etc. (*ibid.*, t. 1, p. 234-236).

⁴⁰⁶ N'oublions pas que le public de Berquin est majoritairement bourgeois, ce qui n'aide pas ce personnage à paraître sympathique aux yeux des lecteurs.

⁴⁰⁷ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 2, p. 125.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, t. 1, p. 262 : « Qu'entends-je ? Au feu ! Au secours ! Frédéric ! Duverney ! »

⁴⁰⁹ *Ibid.*, t. 2, p. 132.

Les personnages enfants ne sont pas les seuls que Berquin offre en tant que modèles ou anti-modèles à ses lecteurs. Ses textes mettent presque toujours en scène des adultes et nos six historiettes ne sont pas en reste : dans chacune d'elle, des personnages plus âgés donnent à voir leurs réactions face à l'irrationnel. Les parents sont les adultes qui se rencontrent le plus dans les textes de Berquin, et John Dunkley explique que ces personnages se devaient d'être exemplaires en tout, car les acheteurs du périodique étaient eux-mêmes des parents et s'attendaient à trouver une image magnifiée d'eux-mêmes dans les textes qu'ils lisaient à leurs enfants : « Il s'ensuit que les contes montrent peu de mauvais parents et que ceux-ci remplissent une fonction de comparaison, souvent fondée sur une disparité de classe sociale⁴¹⁰ ». Cette constatation se vérifie dans le cas des historiettes qui nous intéressent, puisque deux types d'adultes y sont présentés, souvent à des fins de comparaison : il s'agit de adultes raisonnables et de domestiques. Dans les prochaines pages, nous examinerons chacun de ces groupes de personnages afin de voir comment Berquin les utilise pour montrer à l'enfant l'importance de critiquer l'irrationnel et la meilleure manière de le faire.

Nous avons déjà remarqué que nos historiettes décrivent toujours « des parents éclairés⁴¹¹ » qui posent les sentences de l'histoire et s'assurent que chaque leçon a été bien comprise. Il convient toutefois de noter que, par leur attitude même, les parents que présente Berquin offrent un modèle à imiter. Dans « Colin-Maillard », monsieur de Juliers ne se montre à aucun moment effrayé par la noirceur ou par le revenant. Il ne recule pas quand il voit le fantôme et comprend tout de suite que cette histoire peut s'éclairer par la logique. Il aide en effet Robert à se remettre de ses émotions et s'avance sans peur vers le fantôme en demandant : « Que signifie tout ceci⁴¹² ? » Son assurance est un bon exemple pour le lecteur et fait partie des stratégies rhétoriques de Berquin pour convaincre ses lecteurs d'adopter une telle attitude ; monsieur de Juliers, placé à côté de Robert, accentue d'autant plus le ridicule du jeune personnage. Dans le récit « Mathilde », le rôle exemplaire du parent est mis en relief par les paroles du personnage éponyme, qui répond ainsi, alors que sa mère lui demande si

⁴¹⁰ John Dunkley, « La Femme est née libre. L'éducation des filles dans *L'Ami des enfants* de Berquin », *loc. cit.*, p. 349.

⁴¹¹ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin*, *op. cit.*, p. 216.

⁴¹² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 265.

elle est effrayée par l'orage : « Non, maman ; vous m'avez appris à ne pas le craindre, et vous avez bien vu que je ne le craignais pas tout à l'heure⁴¹³ ». La jeune fille imite sa mère, qui reste calme pendant l'orage. À aucun moment dans ce récit, la mère ne montre la moindre peur, alors que d'autres personnages font entendre « des cris d'effroi⁴¹⁴ », tout comme monsieur de Juliers affrontait stoïquement le fantôme. Au delà de ces attitudes calmes, l'exemplarité des parents peut aller jusqu'à l'utilisation de l'humour face à ce qui semble irrationnel. Dans « Le sortilège naturel », madame de Grammont, même si elle est informée que le sortilège n'en est pas vraiment un, ne peut toutefois pas l'expliquer immédiatement. Elle ne croit pas pour autant les assertions du vieux domestique et elle montre même aux enfants qu'il faut rire de ses prétendus pouvoirs et les voir comme un jeu : « Robert, vous devriez envoyer votre coq au sabat [sic] ; il n'est pas encore assez grand sorcier⁴¹⁵ ». La mère ridiculise par cette boutade le sortilège et les enfants, même s'ils y participeront de bonne grâce parce qu'il s'agit d'un jeu amusant, seront d'autant plus prompts à faire de l'humour à propos de celui-ci, comme nous le verrons dans la troisième section de ce chapitre. Les parents sont des modèles évidents, mais d'autres adultes agissent aussi à titre de personnages éclairés dans les historiettes, afin de montrer aux lecteurs à quel point le recours à la raison est nécessaire.

Le cas le plus intéressant est sans doute celui de « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses », où le personnage du père est entouré de trois de ses amis qui se révèlent aussi éclairés que lui. La symétrie entre le nombre d'hommes raisonnables et d'enfants crédules⁴¹⁶ montre bien que Berquin souhaitait utiliser ces adultes comme exemples : « Monsieur de Fréville était un après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfants, Lucien, Charlotte, Denise et Saint-Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, MM. de Vermont, de Feuillargues et de Fonbonne⁴¹⁷ ». Quatre adultes qui savent utiliser leur raison face à quatre enfants qui, malgré une bonne éducation, se laissent

⁴¹³ *Ibid.*, t. 4, p. 50.

⁴¹⁴ *Ibid.*, t. 4, p. 49.

⁴¹⁵ *Ibid.*, t. 2, p. 136.

⁴¹⁶ Il est à noter que, ici encore, Berquin modifie le texte d'origine de Weisse, dans lequel il n'y avait comme adultes que le père et le magister Philoteknos, le précepteur des enfants.

⁴¹⁷ *Ibid.*, t. 3, p. 247.

émouvoir par « l'apparition d'un corps blanchâtre⁴¹⁸ » qui se révèle être une perruque tombée sur le pied d'un domestique. Les quatre hommes n'ont pas bronché durant toute la scène, alors que les enfants, tel un « petit corps d'armée[,] prirent la fuite en poussant des hurlements d'effroi⁴¹⁹ ». Monsieur de Fréville montre même une certaine « impatience⁴²⁰ » devant le comportement de ses enfants et les hommes raisonnables qui l'entourent se mettent spontanément à examiner « d'où pouvait provenir la frayeur dont les enfants sont ordinairement saisis dans les ténèbres⁴²¹ ». On voit dans cette phrase du narrateur que seuls les enfants sont concernés par la frayeur et non pas les adultes éclairés. Le groupe d'adultes fait véritablement office de comparatif avec les enfants, qui sont plaisantés « sur leur poltronnerie⁴²² », et le lecteur voit bien, par toutes ces phrases du narrateur, où est l'exemple à suivre. Si les amis du père tiennent ici lieu d'exemple, le précepteur peut aussi jouer ce rôle, comme c'est le cas dans « Le retour de croisière ». Face à monsieur Favières déguisé en Turc et qu'un domestique prend pour un revenant, le précepteur des enfants Favières ne témoigne d'aucune peur : il reconnaît immédiatement son maître et « l'embrasse⁴²³ », alors qu'il a fallu près de deux scènes pour calmer le domestique. Les précepteurs jouent le rôle des parents lorsque ceux-ci sont absents et, dans la réalité, ils pouvaient être ceux qui lisaient *L'ami des enfants* avec leurs élèves. Compte tenu du fait que Berquin fut lui-même précepteur, il n'est pas étonnant qu'il pose ceux-ci comme des exemples de rationalité.

Revenons maintenant un peu sur le cas des domestiques et du peuple en général. Tout comme le groupe des enfants, ce groupe est utilisé par Berquin autant comme modèle que comme anti-modèle. Il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'à cette époque, on considère que le peuple et les enfants ont beaucoup en commun⁴²⁴. Dans « Le retour de croisière » dont nous venons de parler, le domestique Thomas est utilisé comme anti-modèle et est comparé aux

⁴¹⁸ *Ibid.*, t. 3, p. 248.

⁴¹⁹ *Id.*

⁴²⁰ *Id.*

⁴²¹ *Ibid.*, t. 3, p. 249.

⁴²² *Id.*

⁴²³ *Ibid.*, t. 3, p. 309.

⁴²⁴ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin, op. cit.*, p. 30 : l'enfance était « confondue avec le public populaire ». Annie Lhérété le confirme : « L'enfance, pour la pensée savante de l'époque moderne, est proche de la sensibilité populaire » (« Morale du peuple et morale pour le peuple dans la littérature enfantine [18^e et 19^e siècles] », *art. cit.*, p. 115).

deux personnages très rationnels que sont monsieur de Favières et le précepteur. Alors que son fils vient l'avertir de la présence d'un revenant, Thomas ne met pas en doute l'apparition, seulement le fait qu'elle ait lieu « en plein jour⁴²⁵ ». Pour lui, les revenants existent et il refuse obstinément de regarder devant lui, malgré l'insistance de son maître, dont il ne reconnaît même pas la voix. Une fois qu'il a enfin ouvert les yeux, il doute encore : « Êtes-vous bien sûre [sic], au moins, de n'être pas son ombre⁴²⁶? » Ces comportements sont ridiculisés par monsieur de Favières : « Eh bien ! Thomas, ne fais donc pas l'enfant⁴²⁷ » et encore « Mais je ne te reconnais plus, à mon tour ; toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard⁴²⁸ ». Le contraste entre la personnalité habituelle de Thomas décrite ici et celle qu'il montre devant un supposé « revenant » contribue à le rendre ridicule et à le dévaluer aux yeux des lecteurs. De la même manière, dans la plupart des autres historiettes, un représentant du peuple est utilisé comme anti-modèle. Le plus souvent, il s'agit de femmes, ce qui correspond bien à la pensée des Lumières, où « *[the] belief in the supernatural was equally associated with eneducated females*⁴²⁹ ». Dans « Mathilde », c'est une domestique effrayée par l'orage ; dans « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses », deux des cinq historiettes mettent en scène des gens du peuple qui croient à des manifestations surnaturelles et n'utilisent pas leur raison ; dans « Le ramoneur », c'est une servante qui a rendu la petite fille crédule en lui racontant ses propres croyances. Les mots du narrateur ou des personnages éclairés de chaque histoire montrent toujours clairement quel personnage ne devrait pas être vu comme un modèle : la méprise de la servante dans le récit-gigogne est ainsi qualifiée de « ridicule⁴³⁰ » et les servantes elles-mêmes, dans « Le ramoneur » et dans « Le sortilège naturel », sont qualifiées d' « imbécile[s]⁴³¹ ». Le gens du peuple sont donc généralement présentés comme faisant montre d'une crédulité navrante qui ne doit pas être imitée. Rappelons toutefois qu'une partie de l'œuvre de Berquin avait comme objectif

⁴²⁵ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 3, p. 302.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 304.

⁴²⁷ *Id.*

⁴²⁸ *Id.*

⁴²⁹ John Dunkley, « Berquin's *L'Ami des enfants* and *L'Ami des adolescents* : innocence into experience », art. cit., p. 58.

⁴³⁰ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 3, p. 251.

⁴³¹ *Ibid.*, t. 1, p. 152 ; *Ibid.*, t. 2, p. 118.

d'éduquer le peuple⁴³² ; ici, cet auteur semble simplement vouloir dénoncer les attitudes irrationnelles de cette classe sociale et non pas mépriser le peuple.

À ce propos, il est intéressant de voir que, dans le cas des récits « Colin-Maillard » et « Le sortilège naturel », Berquin travaille différemment ses personnages de domestiques. Dans ces récits, deux hommes du peuple, un palefrenier qui reste anonyme et le vieux Robert, ridiculisent eux-mêmes les croyances et, ainsi, « *espouse their masters' interest*⁴³³ », c'est-à-dire qu'ils contribuent à montrer l'importance d'utiliser sa raison face à ce qui semble surnaturel. Les deux historiettes ne fonctionnent toutefois pas tout à fait de la même manière en ce qui a trait à l'exemple donné par les domestiques ; nous les examinerons donc séparément, en commençant par « Colin-Maillard », première à être publiée. Berquin choisit d'adjoindre aux enfants un palefrenier pour les aider à mettre en scène le fantôme : il s'agit d'un ajout de sa part puisque, dans le texte allemand, le fantôme est personnifié tour à tour par les enfants, sans aide extérieure. Pourquoi notre auteur a-t-il ajouté ce personnage qui, somme toute, ne sert pas beaucoup l'action, puisqu'il ne dit qu'une seule réplique, très peu signifiante en elle-même⁴³⁴ ? Comme nous l'avons dit dans le premier chapitre, la crédulité du peuple est souvent ridiculisée dans les textes qui véhiculent les idées des Lumières. Toutefois, ici, Berquin offre plutôt aux enfants un exemple de domestique qui ne répond pas à ce cliché et qui se montre capable de rire de la superstition. La stratégie de Berquin est adaptée à ses lecteurs, enfants de nobles ou de bourgeois, et vise à les faire réagir : si certains domestiques ne croient pas aux apparitions, pourquoi les lecteurs, eux-mêmes plus instruits, y croiraient-ils ? Une autre modification du texte de Weisse vient d'ailleurs confirmer cette analyse. Lorsque Franz raconte l'histoire du fantôme, il explique que c'est sa bonne qui lui a rapporté ce récit⁴³⁵, comme c'était le cas aussi pour les contes de fées. Berquin choisit de ne pas révéler d'où provient l'histoire et Frédéric semble simplement l'avoir inventée sur le moment : « C'est qu'il logeait ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la

⁴³² Il fonde en 1790 un journal instructif adressé au peuple, *La feuille villageoise*, qui vivra 52 semaines (Denise Escarpit, « Arnaud Berquin, sa vie et son œuvre », *art. cit.*, p. 96).

⁴³³ John Dunkley, « Class Relations and Social Norms in Berquin's *L'Ami des enfants* : Declared Objectives and Hidden Curriculum », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, no 305, 1992, p. 1719.

⁴³⁴ « Oui, monsieur, c'est moi », dévoile-t-il à Monsieur de Juliers lorsque Frédéric explique leur tour (Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 265).

⁴³⁵ Christian-Felix Weisse, *Der Kinderfreund*, *op. cit.*, 1777, p. 163.

gorge de désespoir et son ombre revient de temps en temps chercher son trésor⁴³⁶ ». La suppression de la bonne crédule qui rapporte un récit irrationnel concentre l'attention du lecteur sur le seul domestique de l'histoire, qui agit à titre de modèle.

Dans « Le sortilège naturel », Berquin fait plutôt se confronter les deux types de domestiques, la servante crédule nommée Justine, et le domestique Robert, beaucoup plus raisonnable. Par la place que ces deux personnages occupent dans l'histoire, les lecteurs sont amenés à s'intéresser à l'un plus qu'à l'autre. Justine apparaît dans les premières scènes, pour se faire traiter « d'imbécile » en raison de sa crédulité et ne reparaitra plus du reste de la pièce. Son rôle est moins important que celui de l'éclairé Robert qui occupe une place centrale dans le nœud de l'intrigue (la mise en scène du « sortilège ») et dans son dénouement (l'aveu du chevalier d'Orgeville). Tous les gestes qu'il fait pour mettre en place le sort et l'impression de magie sont empreints d'humour et visent à ridiculiser ceux qui pourraient croire à de telles choses : « Il fait siffler sa baguette, en la faisant tourner rapidement dans l'air ; puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares⁴³⁷ ». Le personnage de Robert, même s'il s'agit d'un domestique, s'amuse à caricaturer ce que racontent sur la magie les nourrices et autres femmes du peuple, et peut ainsi être vu comme un modèle rationnel à imiter et même à dépasser.

3.4 Le comique et le tragique

Dans son ouvrage consacré à la rhétorique romanesque, Jean-Paul Sermain explique que la rhétorique du XVIII^e siècle ne peut persuader sans « créer du mouvement chez l'auditeur⁴³⁸ » (ou chez le lecteur, s'il s'agit d'un texte). Mais comment les auteurs créent-ils ce mouvement ? Nous avons relevé, jusqu'à présent, un certain nombre de stratégies qui y participent, stratégies qui sont toutes adaptées aux enfants. Il nous semble toutefois important de revenir sur un élément important du discours que nous n'avons jusqu'à présent abordé

⁴³⁶ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 1, p. 250.

⁴³⁷ *Ibid.*, t. 2, p. 133-134.

⁴³⁸ Jean-Paul Sermain, *Rhétorique et roman au 18^e siècle. L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, op. cit., p. 15.

qu'en passant : le ton des récits. Pour convaincre ses jeunes lecteurs d'utiliser leur raison en présence de tout phénomène qui semble de prime abord irrationnel, Berquin oscille constamment entre le ton comique et le ton tragique, qui permettent tous deux de toucher les lecteurs et de les faire adhérer au message.

Berquin préfère, à de nombreux moments, verser plutôt dans le comique. Spécifions ici que nous reprenons ce terme dans le sens où on l'utilisait à l'époque de notre auteur et tel qu'il apparaît dans l'*Encyclopédie* : « Ce qui est comique pour tel peuple, pour telle société, pour tel homme, peut ne pas l'être pour tel autre. L'effet du comique résulte de la comparaison qu'on fait, même sans s'en apercevoir, de ses mœurs avec les mœurs qu'on voit tourner en ridicule⁴³⁹ ». C'est par la complicité entre son public et sa narration que Berquin réussit à créer des effets comiques⁴⁴⁰. Les lecteurs ne sont pas dans la même position que les personnages qui se révèlent crédules et ils peuvent donc rire de leurs réactions. Dans « Le retour de croisière », entre autres, les didascalies informent dès le début que l'ombre du Turc n'est que monsieur de Favières. Comme nous l'avons vu dans la première section de ce chapitre, le lecteur n'est jamais laissé dans l'ignorance et, armé des connaissances que lui fournit le narrateur, il est à même de reconnaître que les personnages « sont ridicules par un excès de crédulité⁴⁴¹ » qu'il ne partage pas, puisqu'il est prévenu de la nature des phénomènes. Cela correspond à la situation comique-type décrite plus haut dans l'*Encyclopédie* : c'est l'écart entre les mœurs décrites et celles qu'on se suppose qui fait rire et qui, dans le cas de Berquin, contribue à ridiculiser la crédulité et à convaincre les lecteurs d'utiliser leur raison.

Il nous reste à aborder le travail du texte de Berquin, car la forme nous semble posséder un potentiel comique qui sert aussi l'argumentation. Dans « Le sortilège naturel », la petite Sophie joue avec la langue en décrivant le coq de Robert, qui ne se révèle pas aussi

⁴³⁹ Art. « Comique », Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, op. cit., t. 3, p. 681.

⁴⁴⁰ Nous ne partageons donc pas l'avis de Nelly Feuerhahn sur les auteurs pour enfants du siècle des Lumières : elle trouve en effet que « [c]ette littérature est distrayante, mais qu'elle n'a rien de comique » (*Le comique et l'enfance*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 47).

⁴⁴¹ Nelly Feuerhahn, *Le comique et l'enfance*, op. cit., p. 57.

magique que le domestique l'avait dit : « C'est un coq-à-l'âne, son coq⁴⁴² ». Cette expression est ici utilisée pour montrer qu'il y a similitude entre le ridicule d'un « coq-à-l'âne » langagier et ce coq qui ne peut évidemment pas réussir l'action magique qu'on lui prête. Sophie termine en outre le récit avec une petite phrase savoureuse qui tend à ridiculiser une dernière fois le peureux chevalier d'Orgeville, qui promet que cette aventure lui servira de leçon pour la vie : « Prenez-y garde au moins, ou gare le coq de Robert! » Le lecteur, comme tous les personnages, sait désormais que le coq n'est qu'une supercherie : cette mise en garde en apparence très sérieuse provoque donc un effet comique, puisque Sophie se moque de la crédulité en disant le contraire de ce qu'elle pense. Il s'agit en quelque sorte d'une ironie très simple que les enfants lecteurs peuvent facilement comprendre.

Les narrateurs des historiettes utilisent également le langage pour créer des effets comiques qui ridiculisent les croyances irrationnelles. Une description tirée de « La perruque, le gigot, les lanternes, le sac d'avoine et les échasses » le montre bien : les enfants ont peur « à l'apparition d'une forme blanchâtre qui rampait à quatre pattes avec des grogneries étouffées⁴⁴³ », mais ils se rendent bientôt compte que ce n'est qu'une « malheureuse perruque renversée à terre, qui chaussait, comme une large pantoufle, un des pieds du garçon [le garçon-perruquier]⁴⁴⁴ ». La comparaison utilisée dans cette phrase semble avoir été choisie précisément pour son potentiel comique : une perruque comparée à une large pantoufle est une image inusitée. D'ailleurs, les personnages eux-mêmes trouvent après coup cette scène très drôle et le narrateur insiste sur l'hilarité provoquée par le contraste entre les apparences et la réalité : « Je vous laisse à penser, mes amis, quels éclats de rire succédèrent au morne silence qui venait de régner un moment⁴⁴⁵ ». Souvent, le rire des personnages est rapporté, montrant par l'exemple que la crédulité possède quelque chose de fondamentalement comique et qu'on doit en rire. Dans « Le ramoneur », il est dit que, après son aventure, « Angélique fut la première à rire⁴⁴⁶ » et tous ceux qui ont participé au tour dans « Colin-

⁴⁴² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, op. cit., t. 2, p. 137.

⁴⁴³ *Ibid.*, t. 3, p. 248.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, t. 3, p. 249.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, t. 3, p. 248.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, t. 1, p. 154.

Maillard » « poussent de grands éclats de rire⁴⁴⁷ » lorsque Robert montre sa frayeur. Berquin choisit fréquemment d'utiliser un ton comique qui entre en résonance avec le plaisir de l'enfant et est susceptible de le toucher. Denise Escarpit n'hésite d'ailleurs pas à résumer ainsi le récit-gigogne : « une succession de six anecdotes courtes, *drôles* et *pleines d'humour*⁴⁴⁸ ». Le comique occupe effectivement une place importante dans ce texte. Toutefois, il nous semble que ce jugement est quelque peu réducteur, puisqu'on retrouve, dans certaines anecdotes, un ton tragique.

Nous n'entendons pas ce mot dans le sens de la grande tragédie antique qui mettait en scène des destins mémorables, mais dans celui d'un tragique propre au XVIII^e siècle et présent dans le drame bourgeois, dont les pièces de Berquin sont grandement tributaires. Ce ton, selon l'*Encyclopédie*, est plus propre à toucher ceux qui en sont témoins à cause de sa « proximité [qui] seroit un motif de plus pour s'attendrir⁴⁴⁹ ». Notre auteur veut donc, dans certains récits, créer du mouvement chez son lecteur en tentant « de l'émouvoir et de l'attendrir⁴⁵⁰ », et ce, afin qu'il éloigne de lui toute pensée irrationnelle. Le tragique est principalement utilisé par Berquin pour présenter certains effets des croyances. Un parallèle intéressant peut être fait entre la pièce « Colin-Maillard » et la dernière anecdote du récit-gigogne, qui ne figurait pas dans la version de Weisse. « Colin-Maillard » est plutôt construite sur un ton comique et François Genton remarque même que, par rapport à la pièce d'origine de Weisse, Berquin opère des coupures dans le passage où sont décrits les effets que peut avoir un mauvais tour sur les personnes crédules : le père « résume ce passage rapidement, sans insister sur l'idée de maladie ou de mort⁴⁵¹ ». L'accent est ici surtout mis sur le comique, alors que ce n'est pas le cas dans l'autre récit, dont la trame est très semblable à celle de la pièce : un jeune garçon se déguise en fantôme et monte sur des échasses pour effrayer son frère ; à sa vue, celui-ci est « frappé d'un effroi mortel⁴⁵² » et s'effondre pour ne

⁴⁴⁷ *Ibid.*, t. 1, p. 265.

⁴⁴⁸ Denise Escarpit, « « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps », *art. cit.*, p. 77.

⁴⁴⁹ Art. « Tragique bourgeois », Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, *op. cit.*, t. 16, p. 521.

⁴⁵⁰ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791)*, *op. cit.*, p. 186.

⁴⁵¹ François Genton, « Arnaud Berquin (1747-1791) et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle », *loc. cit.*, p. 60.

⁴⁵² Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 3, p. 260.

plus jamais se réveiller ; le joueur de tours vit, depuis ce temps, avec d'épouvantables « remords [qui] le dévorent⁴⁵³ ». Le tour a ici des effets beaucoup plus tragiques que dans « Colin-Maillard » et ce tragique sert l'argumentation de Berquin d'une façon différente. La croyance, montre-t-il, peut avoir de graves effets et peut même entraîner la maladie. Les lecteurs de *L'Ami des enfants* ont donc reçu la même leçon, sur deux tons différents : certains seront mieux convaincus par le comique de « Colin-Maillard » alors que d'autres retiendront mieux l'exemple tragique de l'anecdote des échasses. Même s'il utilise plus spontanément le comique, Berquin penche à certains autres moments vers le tragique. Le récit de Suzette et d'Étienne, que nous avons déjà observé, montre bien que ces historiettes ne sont pas uniquement « pleines d'humour », comme le pense Escarpit. Berquin choisit d'opposer une aventure plaisante, issue d'une attitude raisonnée, à une aventure tragique, issue d'une attitude irrationnelle. Les deux enfants sont dans la même forêt, un endroit que John Dunkley décrit comme « a place of danger⁴⁵⁴ » dans la plupart des textes pour enfants, mais c'est leur comportement qui rendra leur aventure plaisante ou tragique. Ce qui arrive à Étienne n'a rien de drôle : « Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondait par des cris *douloureux*. Ils trouvèrent Étienne dans un fossé profond, dont il ne pouvait sortir. Il était couvert de boue de la tête aux pieds, et il avait le visage et les mains tout déchirés par les broussailles⁴⁵⁵ ». On remarque, dans cet extrait, que l'accumulation de détails sur la situation du garçon ne sert pas la clarté, mais le tragique de la scène. Berquin tente de toucher les lecteurs afin qu'ils ne reproduisent pas les comportements décrits.

Cette analyse nous permet de conclure que le jeune élève de rhétorique que fut Berquin a cédé la place à un auteur qui, sans renier les méthodes qu'on lui a transmises, réussit à construire une argumentation personnelle, ici pour convaincre ses jeunes lecteurs d'utiliser leur raison afin de combattre les irrationalités, un sujet qui lui tient à cœur puisqu'il en fait le thème central de six de ses historiettes. La composition de ces textes est tendue vers le même objectif et Berquin tisse, par toutes sortes de stratégies, un tout cohérent qui vise à persuader les différents lecteurs, peu important leurs inclinations. Certains seront plus

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 261.

⁴⁵⁴ John Dunkley, « Berquin's *L'Ami des enfants* and *L'Ami des adolescents* : innocence into experience », *loc. cit.*, p. 54.

⁴⁵⁵ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 3, p. 254. Nous soulignons.

touchés par les modèles, d'autres aimeront mieux rire des anti-modèles, certains comprendront mieux les sentences données par les adultes et d'autres seront plus attentifs à ce qui les attendra. Si *L'Ami des enfants* dans son ensemble cherche à éloigner l'irrationnel de l'imaginaire enfantin et à rapprocher les enfants de la philosophie rationnelle des Lumières, les six historiettes que nous venons d'analyser veulent explicitement éclairer ces adultes de demain, dans lesquels tous les espoirs sont fondés.

CONCLUSION

Au XVIII^e siècle, les fées se sont cachées pour échapper aux Lumières, écrivait Paul Hazard⁴⁵⁶. En effet, nous avons vu que la plupart des auteurs de ce siècle prenaient position contre les croyances superstitieuses et certains même contre le merveilleux en littérature. Les premiers auteurs pour enfants sont unanimes à ce sujet et s'accordent avec Rousseau : l'enfant ne doit pas vivre dans un monde imaginaire et il doit utiliser sa raison le plus tôt possible pour discerner le vrai du faux. Chacun y va de sa méthode pour éloigner ses lecteurs de l'irrationnel, tout en gardant comme objectif de leur plaire : madame de la Fite choisit de ne présenter que des textes où l'enfant reconnaît son quotidien et madame de Genlis prône un nouveau genre de merveilleux, celui de la nature. Arnaud Berquin fait en quelque sorte la synthèse de ces méthodes et intègre, quant à lui, la critique de l'irrationnel à l'ensemble de son œuvre maîtresse, *L'Ami des enfants*. S'il veut éloigner ses lecteurs de toute irrationalité, il veut aussi leur faire acquérir les principes de la raison afin qu'ils sachent comment réagir face à des explications irrationnelles. Notre travail a cherché à montrer que Berquin s'inspire des stratégies de ses prédécesseurs, philosophes autant qu'auteurs pour enfants, et qu'il inscrit sa critique dans le fond comme dans la forme de son œuvre.

Pour éloigner son lecteur de l'irrationnel, Berquin utilise une stratégie *a contrario* semblable à celle de madame de La Fite : il ne décrit que le quotidien des lecteurs et fait appel à de multiples techniques d'écriture favorisant la vraisemblance. Dans *L'Ami des enfants*, tout trouve une explication et rien ne reste mystérieux, comme ce pouvait être le cas dans les histoires et les contes que racontaient les nourrices aux enfants. Fénelon avait déjà tenté de prendre ainsi le contre-pied des contes de fées et de rationaliser le merveilleux, mais Berquin pousse cette stratégie plus loin dans ses historiettes : certains archétypes du conte

⁴⁵⁶ Paul Hazard, *Les livres, les enfants et les hommes*, op. cit., p. 21.

sont renversés et intégrés à la vie quotidienne, comme la figure de la belle-mère. Nous avons vu que la morale est atteinte, non plus par une résolution magique, mais par la conscience, envisagée comme les « pouvoirs bienfaisants et malfaisants qui sont à l'intérieur de l'homme⁴⁵⁷ ». C'est madame Leprince de Beaumont qui, la première, a noté que les morales portées par un merveilleux outrancier n'était pas captées par les enfants, et Berquin suit sa trace en ne leur offrant que le reflet de leur société. Il ne se s'autorise même pas de références au merveilleux chrétien, comme l'avait fait madame de Genlis à ses débuts, et il se borne à donner à ses lecteurs une vision très simple et naturelle de la religion, sans miracles et comptant peu de dogmes, qui se rapproche du courant déiste.

Toutefois, Berquin tient aussi compte du fait que ses lecteurs seront un jour ou l'autre confrontés à une explication irrationnelle et il construit son monde en conséquence. Beaucoup d'histoires de *L'Ami des enfants* mettent en scène une méthode de raisonnement semblable à celle prônée dans *L'Encyclopédie*, qui est en quelque sorte un balbutiement de la méthode scientifique. Les personnages enfants sont encouragés à utiliser leur mémoire, à comparer ce qu'ils voient à ce qu'ils connaissent et à utiliser leurs sens avec discernement. On leur conseille à tout moment de discuter avec d'autres hommes afin de s'éclairer de leurs lumières mutuelles. En outre, dans certaines histoires où sont explicitement dénoncées les superstitions, des personnages adultes offrent des explications qui peuvent être généralisées à tous les phénomènes en apparence surnaturels, comme le faisait Fontenelle en essayant d'expliquer l'origine des croyances. Berquin avait sans doute espoir que ses lecteurs réutilisent dans leur vie ces explications générales, sortes de sentences qui pourraient les aider à se prémunir contre les croyances irrationnelles.

Notre auteur ne perd jamais de vue l'âge de ses lecteurs lorsqu'il tente de les persuader d'utiliser leur raison. Dans l'ensemble de *L'Ami des enfants* et particulièrement dans les six historiettes que nous avons analysées dans notre troisième chapitre, des stratégies rhétoriques visent à clarifier le plus possible le message. Les répétitions et explications font partie de l'écriture de Berquin, mais le recours au modèle et à l'anti-modèle reste une de ses

⁴⁵⁷ Carmen Bravo-Villasante, « Le vice et la vertu : l'enfant bon et l'enfant méchant dans l'œuvre de Berquin », *op. cit.*, p. 336.

stratégies privilégiées pour faire réfléchir son lecteur et lui rendre accessible sa critique des irrationalités. Cette stratégie était très répandue chez les auteurs du siècle des Lumières mais, contrairement à un Bordelon par exemple, qui laisse le lecteur évaluer par lui-même le comportement des personnages, le narrateur et les personnages adultes de Berquin veillent toujours à montrer quelle est l'attitude à proscrire devant l'irrationnel et celle qui est à imiter.

En confrontant ainsi *L'Ami des enfants* avec les œuvres d'auteurs qui ont précédé Berquin, nous avons montré que celui-ci voulait avant tout mettre à la portée de ses jeunes lecteurs une critique qui était déjà fort présente dans le reste de la société. Comme Élachmit, nous pensons qu'il s'est fixé pour objectif de « vulgariser à l'usage du jeune public la philosophie des Lumières⁴⁵⁸ » et que ses stratégies d'écriture, le choix de ses thèmes et la composition de ses récits vont dans ce même sens. S'il reste encore beaucoup à apprendre sur Berquin et son œuvre⁴⁵⁹, nous espérons que notre travail aura en partie répondu aux vœux formulés par Angus Martin dans un article fondateur pour la recherche sur notre auteur : « Notre conclusion ne peut être alors que le souhait de voir préciser par d'autres recherches ces impressions que notre brève fréquentation de Berquin nous a laissées⁴⁶⁰ ». Le thème de la critique des irrationalités dans *L'Ami des enfants* est formulé dès la préface de Berquin et, de ce fait, apparaît comme une de ses préoccupations majeures. Il est sans doute celui qui, dans la littérature pour enfants, a mené le plus loin le combat pour la raison et contre les irrationalités. Si quelques auteurs se sont essayés à cette critique après lui⁴⁶¹, aucun n'a atteint la cohérence et la constance dont Berquin a fait preuve dans son périodique.

⁴⁵⁸ Jamal Élachmit, *Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791)*, op. cit., p. 239.

⁴⁵⁹ En effet, nous avons constaté qu'aucune monographie ne concernait Berquin en particulier et que de nombreux pans de son œuvre n'ont pas été étudiés, comme son *Ami de l'adolescence* et ses adaptations. Par ailleurs, le travail sur ses sources reste lacunaire, ainsi que celui sur la description historique de la vie des enfants qu'il présente dans ses textes.

⁴⁶⁰ Angus Martin, « Notes sur *L'Ami des enfants* de Berquin et la littérature enfantine en France aux alentours de 1780 », art. cit., p. 305.

⁴⁶¹ On peut penser à Vincent Lombard de Langres, auteur de *L'école des enfants*, qui comporte une scène intitulée « Le spectre » et qui montre, comme le faisait Berquin, à raisonner sur ce qu'on voit. Toutefois, il ne s'agit que d'une courte histoire et Langres ne revient pas sur le sujet (Paris, Garney, 1794, p. 17-20). Au cours du XIX^e siècle, la mode sera aux histoires réalistes, comme celles de la Comtesse de Ségur par exemple, mais la critique de l'irrationnel n'apparaîtra plus vraiment dans les textes eux-mêmes.

Il semblerait toutefois que, au XIX^e siècle, les œuvres de notre auteur aient quelque peu perdu ces caractéristiques qui faisaient leur intérêt. Denise Escarpit résume ainsi la situation : « Le détournement de l'œuvre de Berquin est clair. L'œuvre littéraire est sacrifiée pour en exprimer le ou un contenu moral⁴⁶² ». Annie Lhéréte ajoute que, si le succès de Berquin est incontestable pendant le siècle suivant sa mort, il doit être analysé différemment de son succès premier : « Le Berquin de 1860 n'est pas le même que celui de 1782⁴⁶³ ». De nombreux éditeurs se sont ainsi autorisés à remodeler l'œuvre de Berquin et, dès 1844, on remarque qu'il n'y a plus d'édition des œuvres complètes de cet auteur. La cohérence première de *L'Ami des enfants* se perd désormais dans un ensemble de choix de pièces et de découpages, qui sont effectués selon des catégories qui n'étaient pas celles de l'auteur. On sépare par exemple les histoires qu'on croit adaptées aux filles de celles qui semblent plutôt être pour les garçons, alors que Berquin a pourtant écrit, dans son avertissement, « que cet ouvrage convient également aux deux sexes⁴⁶⁴ ».

Dans cette nouvelle entreprise d'édition, on peut se demander où se retrouvent les historiettes qui critiquent les irrationalités. En fait, la plupart de ces récits ne sont pas repris dans les pièces choisies, mis à part les drames « Colin-Maillard » et « Le sortilège naturel » qui font partie des récits les plus connus de Berquin et qui ne peuvent, à ce titre, être facilement écartés. Toutefois, puisque Berquin paraît « dangereux⁴⁶⁵ » aux éditeurs de cette époque, notamment parce qu'il laisse souvent la place à l'enfant et ne fait pas assez référence à la religion, on ajoute à ses textes des morales claires. Celle qui accompagne *Le sortilège naturel* dans notre édition de référence, parue en 1829, nous en donne le ton : « On ne peut trop répéter aux hommes que la véritable noblesse est dans la pratique de la vertu. Il faut leur dire souvent aussi que l'œil d'un Dieu est incessamment fixé sur toutes leurs actions ; et que, tôt ou tard, mais toujours, sa main toute-puissante déchire le voile dont l'hypocrisie enveloppe les mauvaises⁴⁶⁶ ». Berquin se référait souvent à Dieu, il est vrai, mais nous avons

⁴⁶² Denise Escarpit, « Berquin, *L'Ami des enfants* (1747-1781) », *art. cit.*, p. 19.

⁴⁶³ Annie Lhéréte, « Morale du peuple et morale pour le peuple dans la littérature enfantine (18^e et 19^e siècles) », *art. cit.*, p. 128.

⁴⁶⁴ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 1, p. 6.

⁴⁶⁵ Annie Lhéréte, « Morale du peuple et morale pour le peuple dans la littérature enfantine (18^e et 19^e siècles) », *art. cit.*, p. 131.

⁴⁶⁶ Arnaud Berquin, *L'Ami des enfants*, *op. cit.*, t. 2, p. 430.

montré que, dans ce drame précis, le message mis de l'avant est surtout en faveur de la raison. Ce message est pourtant complètement passé sous silence par les éditeurs au profit d'une leçon morale à saveur religieuse. Ainsi, au XIX^e siècle, *L'Ami des enfants* « est revu et corrigé à la lueur de l'Évangile⁴⁶⁷ » afin de le rendre le plus inoffensif possible, compte tenu que son public s'est élargi à la part lettrée du peuple, qui est de plus en plus nombreuse. La morale, qui avait déjà une part importante chez cet auteur, occulte dorénavant tout le reste.

Cette récupération de l'œuvre de Berquin montre donc l'importance de revenir aux textes d'origine et de les lire en les liant à leur époque pour comprendre tout leur intérêt. S'ils avaient eu accès aux œuvres originales de Berquin, peut-être Baudelaire, Balzac et Flaubert⁴⁶⁸ se seraient-ils montrés moins durs envers celui-ci ? Il reste que certains ont tout de même réussi à replacer cet écrivain dans son contexte et à l'apprécier, Anatole France par exemple, qui écrivait : « Les récits de Berquin me transportaient dans l'ancienne France et me faisaient connaître des mœurs bien différentes des nôtres... Ces vieilles histoires avaient pour moi de la fraîcheur et me touchaient aux larmes⁴⁶⁹ ».

⁴⁶⁷ Annie Lhéréty, « Morale du peuple et morale pour le peuple dans la littérature enfantine (18^e et 19^e siècles) », *art. cit.*, p. 131. Certains éditeurs n'hésitent pas, par exemple, à mettre en couverture Jésus entouré d'enfants, alors que Berquin ne fait jamais allusion au Christ dans *L'Ami des enfants*.

⁴⁶⁸ Baudelaire est celui à qui on attribue l'invention du terme péjoratif « berquinade », qu'il aurait utilisé dans une de ses lettres à Jules Janin (Denise Escarpit, « Berquin, L'Ami des enfants (1747-1781) », *art. cit.*, p. 5). En outre, François Genton affirme qu'Honoré de Balzac parle de « berquinisme » et Flaubert de « berquineries » dans le même sens que le poète (« Vers une littérature de grande diffusion : la littérature d'enfance et de jeunesse et le drame », *loc. cit.*, p. 286).

⁴⁶⁹ Anatole France, *Le petit Pierre*, chapitre XXVIII, dans Denise Escarpit, « Berquin, L'Ami des enfants (1747-1781) », *art. cit.*, p. 6.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié (différentes éditions)

Berquin, Arnaud. *L'Ami des enfants. Œuvres complètes*. Paris : Chez Renouard, 1803 [1782-1783].

_____. *L'Ami des enfants. Œuvres complètes d'Arnaud Berquin*. Paris : Masson et Yonnet, 1829 [1782-1783].

Textes écrits avant 1800

Dictionnaire de l'Académie française. Paris, Chez la veuve de Jean-Baptiste Coignard, 1694.

Dictionnaire de l'Académie française, Paris, Chez la veuve B. Brunet, 1762.

Le saint Concile de Trente œcuménique et général célébré sous Paul III, Jules III et Pie IV, souverains pontifes. Paris : Chez Sébastien-Mabre Cramoisy, 1686.

Bayle, Pierre. *Pensées diverses sur la comète*. Paris : Librairie E. Droz, 1939 [1682], éd. A. Prat.

Berquin, Arnaud. *Lectures pour les enfants*. Paris : Nyon, 1777.

Bodin, Jean. *La démonomanie des sorciers*. Lyon : A. de Harsy, 1598.

Bordelon, Laurent. *Mital ou Aventures incroyables et toutefois et caetera*. Paris : Chez C. Leclerc, 1708.

_____. *L'histoire des imaginations extravagantes de monsieur Oufle*. Amsterdam : E. Roger, P. Humbert, P. de Coup et les frères Chatelain, 1710.

Camus, Jean-Pierre. « Le sorcier désabusé ». *Les succes differens*. Paris : Joseph Cottureau, 1630, p. 12.

_____. « Le Fantosme ». *Divertissements historiques*. Rouen : Chez François Vaultier, 1642, p. 76-82.

Calmet, Augustin. *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires*. Paris : Debure l'Aîné, 1751.

Cazotte, Jacques. *Le Diable amoureux*. Paris : Honoré Champion, 2003 [1772], éd. Yves Giraud.

Condorcet, Nicolas de. *L'Almanach anti-superstitieux et autres textes*. Paris : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1992, éd. Anne-Marie Chouillet.

- Cyrano de Bergerac, Savinien. *Œuvres complètes*. Paris : Honoré Champion, 2000.
- D'Alembert, Jean Le Rond. *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Paris : Vrin, 2000 [1751].
- Descartes, René. *Discours de la méthode*. Montréal : CEC, 1996 [1637].
- Diderot, Denis et Jean Le Rond d'Alembert. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris : Briasson éditeur, 1754-1772, 17 t.
- _____. *Jacques le fataliste et son maître*. Paris : Bibliothèque de culture littéraire, 1964 [1778-1780].
- Fénelon, François de Salignac de la Mothe. *Traité de l'éducation des filles. Œuvres de Fénelon*. Paris : Chez Firmin Didot frères, 1845 [1687], t. 2.
- _____. *Dialogues des morts anciens et modernes, avec quelques fables composez pour l'éducation d'un prince*. Paris : Estienne, 1718.
- Fontenelle, Bernard Le Bovier de. *Digression sur les Anciens et les Modernes. Œuvres diverses de monsieur Fontenelle*. La Haye : Chez P. Gosse et J. Neaulme, 1727 [1688].
- _____. *L'origine des fables. Œuvres complètes*. Paris : Salmon, 1825 [1724], t. 4, p. 294-310.
- Genlis, Stéphanie Félicité de. *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*. Paris : Chez madame Lambert et F. J. Baudoin, 1782.
- _____. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*. Paris : Chez Panckouke, 1779.
- _____. *Les jeux champêtres des enfans et L'île des monstres, contes de fées*. Paris : Chez A. Marc, s.d.
- La Mothe le Vayer, François. « De la crédulité ». *L'esprit de La Mothe le Vayer*. Paris : Chez Antoine Leclerc de Montlinot, 1763, p. 455-458.
- Lebrun, Pierre. *Histoire critique des pratiques superstitieuses, qui ont séduit les Peuples et embarrassé les Savants*. Paris : J. de Nully, 1702.
- Le Loyer, Pierre. *Discours et histoires des spectres, visions et apparitions des esprits, anges, démons*. Paris : N. Buon, 1605.
- Lenglet Dufresnoy, Nicholas. *Recueil de dissertations, anciennes et nouvelles, sur les apparitions, les visions et les songes*. Avignon : Chez Jean-Noël Leloup, 1751.

- Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. *Le Magasin des enfans*. Lyon : Jean-Baptiste Reguilliat, 1758, 4 t.
- Leroux, M. *Journal d'éducation*. Paris : Chez Durand, 1768.
- Lombard de Langres, Vincent. *L'école des enfans*. Paris : Garney, 1794.
- Marmontel, Jean-François. *Œuvres complètes*. Paris : Firmin Didot, 1818.
- Montesquieu. *Lettres persanes*. Paris : A. Lemerre, 1873 [1721].
- Montfaucon de Villars, Nicolas-Pierre-Henri. *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes, avec La critique de Bérénice*. Paris : Nizet, 1963 [1670], éd. Roger Laufer.
- Mouslier de Moissy, Alexandre-Guillaume. *Jeux de la petite Thalie*. Bruxelles : J. Vanden Berghen, 1770 [1764].
- Naudé, Gabriel. *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*. Paris : Chez Adrian Vlac, 1653 [1625].
- Paré, Ambroise. *Deux livres de chirurgie, de la génération de l'homme, & manière d'extraire les enfans hors du ventre de la mère, ensemble ce qu'il faut faire pour la faire mieux, & plus tost accoucher, avec la cure de plusieurs maladies qui luy peuvent survenir*. Paris : Chez André Wechel, 1573.
- _____. *Des monstres et prodiges*. Genève : Droz, 1971 [1585], éd. Jean Céard.
- Perrault, Charles. *Contes*. Paris : GF Flammarion, 2006 [1697].
- Prévost, Antoine François. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*. Paris : Desjonquères, 1995 [1728-1731].
- Ramsay, Andrew-Michael. *Les voyages de Cyrus*. Paris : Chez Gabriel-François Quillau, 1727.
- Reyre, Joseph. *L'Ami des enfans*. Paris : Chez la veuve de P. Dumésnil, 1785 [1763].
- Rosset, François de. *Histoires tragiques*. Paris : Le livre de Poche, 1994 [1614], éd. Anne de Vaucher Gravili].
- Rousseau, Jean-Jacques. *Émile ou De l'éducation*. Paris : Garnier Frères, 1872 [1762].
- Terrasson, Jean. *Sethos*. Paris : Chez Hipolyte-Louis Guérin, 1731.

Voltaire (François Marie Arouet). *Candide*. Montréal : Beauchemin, 1999 [1759].

_____. *Dictionnaire philosophique portatif*. Paris : Imprimerie de Cosse et Gaultier-Laguionie, 1838 [1764].

_____. « Correspondance particulière ». *Œuvres complètes de Voltaire*. Paris : Chez Th. Desoer, 1817.

Weisse, Christian Felix. *Der Kinderfreund : ein Wochenblatt*, Leipzig : Siegfried Lebrecht Crusius, 1776-1782.

Ouvrages critiques

La clé : répertoire des procédés littéraires. En ligne, page consultée le 20 août 2010 : <http://www.cafe.umontreal.ca/genres/n-prover.html>

Le petit Robert de la langue français 2009, cd-rom.

Aquien, Michèle et Georges Molinié. *Dictionnaire de rhétorique*. Paris : Librairie générale française, 1999.

Ariès, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris : Éditions du Seuil, 1973.

Arnould, Colette. *Histoire de la sorcellerie en Occident*. Paris : Tallandier, 1992.

Balibar, Renée. *Histoire de la littérature française*. Paris : Presses universitaires de France, 1991.

Benureau, Esther. *Le conte de fées littéraire féminin de la fin du XVII^e siècle*. Mémoire de maîtrise. Montréal : Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2009.

Bost, Hubert. *Pierre Bayle et la religion*. Paris : Presses Universitaires de France, 1994.

Bouvier, Émile. « La croyance au merveilleux à l'époque classique ». *Mélanges d'histoire littéraire offerts à Daniel Mornet*. Paris : Nizet, 1951, p. 99-108.

Bravo-Villasante, Carmen. « Le vice et la vertu : l'enfant bon et l'enfant méchant dans l'œuvre de Berquin ». *La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse : Actes du 6^{ème} congrès de la Société Internationale de Recherche en littérature d'Enfance et de Jeunesse (Bordeaux)*. München : Saur Verlag, 1985, p. 335-344.

Bruley, Yves. *L'histoire du catholicisme*. Paris : Presses universitaires de France, 2004.

- Carrière, Joseph Médard. « An unpublished letter of Arnaud Berquin ». *Modern Language Notes*, vol. 58, no. 3, p. 200-202.
- Céard, Jean. *Pour une histoire de l'irrationnel: l'imaginaire scientifique au XVI^e siècle*. Liège : Section d'histoire, 1983.
- Chartier, Roger, Dominique Julia et Marie-Madeleine Compère. *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*. Paris : SEDES, 1976.
- Closson, Marianne. « Le diabolique dans la littérature narrative ». *L'imaginaire démoniaque en France*. Genève : Droz, 2000, p. 265-330.
- Coulet, Henri. « Peut-on définir le conte moral ? » *Narrativa francesca en el siglo XVIII*, sous la direction de Alicia Yllera. Madrid : Universidad nacional de Educacion a Distancia, 1988, p. 27-52.
- Davis, James Herbert. *The happy Island. Images of childhood in the 18th century French Théâtre d'Éducation*. New York : Peter Lang, 1987.
- Debru, Claire. « *Le Magasin des enfants* (1756) ou le conte de fées selon une gouvernante: pratiques de la réécriture chez madame Le Prince de Beaumont ». *Le conte merveilleux au XVIII^e siècle : une poétique expérimentale*, sous la direction de Régine Jomant-Beaudry et Jean-François Perrin. Paris : Éditions Kimé, 2002, p. 151-163.
- Delon, Michel (éd.). *Dictionnaire européen des Lumières*. Paris : Presses universitaires de France, 1997.
- Delumeau, Jean. *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles)*. Paris : Fayard, 1978.
- _____. « Les réformateurs et la superstition ». *Un chemin d'histoire. Chrétienté et christianisation*. Paris : Fayard, 1981, p. 51-79.
- Démoris, René. *Le roman à la première personne : du classicisme aux Lumières*. Genève : Librairie Droz, 2002 [1975].
- Desjardins, Lucie. « Laurent Bordelon face à la croyance. Lecture et influence du passé dans le discours contre la superstition (1680-1730) ». *Lumen*, à paraître.
- Didier, Béatrice. *Le siècle des Lumières*. Paris : MA éditions, 1987.
- Dompnier, Bernard (éd.). *La superstition à l'âge des Lumières*. Paris : Honoré Champion, 1998.

- _____. « Les hommes d'Église et la superstition ». *La superstition à l'âge des Lumières*, sous la direction de Bernard Dompnier. Paris : Honoré Champion, 1998, p. 14-47.
- Drévuillon, Hervé. *Lire et écrire l'avenir : l'astrologie dans la France du Grand siècle (1610-1715)*. Paris : Presses universitaires de France, 1996.
- Duhaut, Françoise. *Aux sources de la littérature enfantine : madame de Genlis et Arnaud Berquin*. Paris : Tarride [Université de Liège], 1980.
- Dunkley, John. « Class Relations and Social Norms in Berquin's *L'Ami des enfants* : Declared Objectives and Hidden Curriculum ». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, no 305, 1992, p. 1718-1720.
- _____. « La Femme est née libre. L'éducation des filles dans *L'Ami des enfants* de Berquin ». *Sexualité, mariage et famille au XVIII^e siècle*, sous la direction d'Olga B. Cragg. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1998, p. 347-360.
- _____. « Berquin's *L'Ami des enfants* and *L'Ami des adolescents* : innocence into experience ». *History of Ideas-Travel Writing-History of the Book-Enlightenment and Antiquity*. Oxford : Voltaire Foundation, 2005, p. 53-77.
- Elachmit, Jamal. « Littérature d'enfance et de jeunesse et philosophie des lumières : Arnaud Berquin (1747-1791) ». Thèse de doctorat. Bordeaux : Université des lettres et arts de Bordeaux, 1998.
- Escarpit, Denise. *La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe : panorama historique*. Paris : Presses universitaires de France, 1981.
- _____. « Arnaud Berquin, sa vie, son œuvre ». « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », sous la direction de Denise Escarpit. *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 5-14.
- _____. « Berquin au XIX^e siècle : censure et récupération ». « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », sous la direction de Denise Escarpit. *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 15-50.
- _____. « Arnaud Berquin, écrivain témoin de son temps ». « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », sous la direction de Denise Escarpit. *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 77-112.
- _____. « Berquin, *L'Ami des enfants* (1747-1791) ». *L'enfance et les ouvrages d'éducation*. Nantes : Presses universitaires de Nantes, 1985, t. 1, p. 3-27.
- _____. « Arnaud Berquin (1747-1791) ou l'aube de la presse pour la jeunesse en France ». *Nous voulons lire*, no. 92, 1991, p. 87-101.

- Ewers, Hans-Heino. « La littérature de jeunesse entre roman et art de la narration. Réflexions à partir de Walter Benjamin ». *Revue de littérature comparée*, no 4, 2002, p. 421-430.
- Feuerhahn, Nelly. *Le comique et l'enfance*. Paris : Presses universitaires de France, 1993.
- Fourment, Alain. *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants*. Paris : Éole, 1987.
- Fumaroli, Marc. *La querelle des Anciens et des Modernes*. Paris : Gallimard, 2001.
- Genton, François. « Arnaud Berquin (1747-1791) et l'influence des auteurs de langue allemande sur la littérature enfantine française à la fin du XVIII^e siècle ». *Révolution, Restauration et les Jeunes (1789-1848)*, sous la direction de Gilbert van de Louw et Elisabeth Genton. Paris : Didier Érudition, 1989, p. 69-73.
- _____. « Vers une littérature de grande diffusion : la littérature d'enfance et de jeunesse et le drame ». *Des beautés plus hardies : le théâtre allemand dans la France de l'Ancien régime (1750-1789)*. Paris : Éditions Suger, 1999, p. 269-307.
- Goulemot, Jean Marie. « Démons, merveilles et philosophie à l'Âge classique ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 35, no 6, 1980, p. 1223-1250.
- Granderoute, Robert. « La fable et La Fontaine dans la réflexion pédagogique de Fénelon à Rousseau ». *XVIII^e siècle*, no 13, 1981, p. 335-348.
- _____. *Le roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*. Genève : Éditions Slatkine, 1985.
- Havelange, Isabelle et Ségolène Le Men. *Le magasin des enfants : la littérature pour la jeunesse (1750-1830)*. Montreuil : Bibliothèque Robert Desnos, 1998.
- Hazard, Paul. *Les livres, les enfants et les hommes*. Paris : Flammarion, 1932.
- _____. « Contre les croyances traditionnelles ». *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*. Paris : Fayard, 1994 [1961], p. 118-224.
- Herman, Jan. « Pour une définition *ex negativo* du conte. Le statut du conte dans les préfaces de romans de la première moitié du XVIII^e siècle ». *Le conte merveilleux au XVIII^e siècle : une poétique expérimentale*, sous la direction de Régine Jomant-Beaudry et Jean-François Perrin. Paris : Éditions Kimé, 2002, p. 74-86.
- Holstein, Antony. « Histoire et rhétorique. Rappels historiques et état des lieux ». *Hypothèses*, no 2, 2002, p. 219-234.

- Jacquet, Christian. *La pensée religieuse de Jean-Jacques Rousseau*. Louvain : Bibliothèque de l'Université, 1975.
- Klingberg, Göte. « L'œuvre de Berquin. Problèmes et notes sur ses sources ». « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », sous la direction de Denise Escarpit. *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 50-63.
- _____. « Arnaud Berquin ». *Facets of children's literature research : collected and revised writings*. Stockholm : The Swedish Institute for Children's Books, 2008, p. 148-156.
- Lebrun, François. *Croyances et cultures dans la France d'Ancien Régime*. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- Lever, Maurice. *Canards sanglants, naissance du fait divers*. Paris : Fayard, 1993.
- Lhéréte, Annie. « L'enfant, son livre, son éducation au XVIII^e siècle ». *Stanford French Review*, vol. 3, 1979, p. 243-260.
- _____. « Le geste et la parole. L'éducation par le théâtre au XVIII^e siècle ». « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », sous la direction de Denise Escarpit. *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 119-130.
- _____. « Morale du peuple et morale pour le peuple dans la littérature enfantine (18^e et 19^e siècles) ». *Stanford French Review*, no spécial, 1985, p. 115-132.
- Mandrou, Robert. *De la culture populaire en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris : Stock, 1964.
- Marchal, Roger. *Fontenelle à l'aube des Lumières*. Paris : Honoré Champion, 1997.
- Marcoin, Francis. « L'Ami des Enfants ou le médiateur dans les ouvrages d'Arnaud Berquin ». *Spirale : Les Médiations en éducation*, no 17, 1996, p. 51-70.
- _____. « La littérature française, XVII^e-XIX^e siècles ». *Livres d'enfance, livres de France. The changing face of children's literature in France*, sous la direction de Annie Renonciat. Paris : Hachette jeunesse, 1998, p. 35-43.
- Martin, Angus. « Notes sur L'Ami des enfants de Berquin et la littérature enfantine en France aux alentours de 1780 ». *XVIII^e siècle*, no 6, 1974, p. 299-305.
- _____. « From Marmontel to Berquin : The Dynamic Concept of Morality in Eighteenth-Century French Fiction ». *Studies in eighteenth century culture*, vol. 6, 1977, p. 285-302.

- Maurel, Marie-Christine. « Le passage de la matière inerte à la matière vivante et les débuts de l'approche scientifique ». *La matière et l'homme dans l'Encyclopédie*, sous la direction d'Anne-Marie Chouillet et Sylviane Albertan-Coppola. Paris : Klincksieck, 1998, p. 77.
- McKenna, Anthony. *Pierre Bayle, témoin et conscience de son temps : un choix d'articles du Dictionnaire historique et critique*. Paris : Champion, 2001.
- _____. « Pierre Bayle et la superstition ». *La superstition à l'âge des Lumières*, sous la direction de Bernard Dompnier. Paris : Honoré Champion, 1998, p. 50-66.
- Mervaud, Christiane. *Le Dictionnaire philosophique de Voltaire*. Oxford : Voltaire Foundation, 1994.
- Milner, Max. *Le diable dans la littérature française, de Cazotte à Baudelaire 1772-1861*. Paris : Librairie José Corti, 1960.
- Muchembled, Robert. *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne*. Paris : Éditions Flammarion, 1991 [1978].
- _____. *Société, cultures et mentalités dans la France moderne XV^e au XVIII^e siècle*. Paris : A. Collin, 1990.
- Mylne, Vivienne. *The Eighteenth-Century French Novel : Techniques of Illusion*. Cambridge : Cambridge University press, 1981.
- _____. *Le dialogue dans le roman français : de Sorel à Sarraute*. Paris : Universitas, 1994.
- Nemer, Monique. « Une dialectique de la vérité et de la réalité, l'enjeu des nouvelles techniques narratives au XVIII^e siècle ». *Cahiers d'histoire littéraire comparée*, no 7, 1982, p. 83-98.
- Pellet, Marcellin. « Un voyage extraordinaire il y a cent ans. Mme de Genlis précurseur de Jules Verne ». *Variétés révolutionnaires*. Paris : Félix Alcan, 1890, p. 207-217.
- Pérol, Lucette. « La notion de superstition de Furetière au *Dictionnaire de Trévoux* et à l'*Encyclopédie* ». *La superstition à l'âge des Lumières*, sous la direction de Bernard Dompnier. Paris : Honoré Champion, 1998, p. 67-91.
- Pintard, René. *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*. Paris : Ancienne librairie Furne, 1943.
- Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle. « Le théâtre de Mme de Genlis, une morale chrétienne sécularisée ». *XVIII^e siècle*, no 24, 1992, p. 367-382.

- _____. « La mise en scène pédagogique d'*Émile* aux théâtres d'éducation ». *Études Jean-Jacques Rousseau*, no 9, 1997, p. 151-172.
- Pomeau, René. *La religion de Voltaire*. Paris : Nizet, 1995.
- Pougeoise, Michel. *Dictionnaire de rhétorique*. Paris : Colin, 2001.
- Raynard, Sophie. « Le style précieux ». *La seconde préciosité. Floraison des conteuses de 1690 à 1756*. Tübingen : Gunter Narr Verlag, 2002, p. 141-174.
- Rétat, Pierre. *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique au XVIII^e siècle*. Paris : Les belles lettres, 1971.
- Robertson Dodds, Éric. *Les Grecs et l'irrationnel*. Paris : Flammarion, 1977 [traduction de l'anglais par Michael Gibson].
- Robine, Nicole. « La leçon de choses d'Arnaud Berquin ». « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », sous la direction de Denise Escarpit. *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p. 5-14. p. 137-141.
- Ronzeaud, Pierre. « Littérature et irrationalités au XVII^e siècle ». *XVII^e siècle*, vol. 46, no 182, 1994, p. 39-52.
- Roux, Alexandra. *De l'imagination*. Paris : Ellipses, 2006.
- Sermain, Jean-Paul. *Rhétorique et roman au 18^{ème} siècle. L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*. Oxford : The Voltaire foundation, 1985.
- _____. « Les anti contes de fées de Fénelon ». *Le conte merveilleux au XVIII^e siècle: une poétique expérimentale*, sous la direction de Régine Jomant-Beaudry et Jean-François Perrin. Paris : Éditions Kimé, 2002, p 243-250.
- _____. *Le conte de fées du classicisme aux Lumières*. Paris : Desjonquères, 2005.
- _____. « La rhétorique dans l'histoire culturelle, la pensée et les textes littéraires du dix-huitième siècle ». *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, vol. 10, 2005, p. 271-280.
- Serroy, Jean. *Roman et réalité, les histoires comiques au XVII^e siècle*. Paris : Librairie Minard, 1981.
- Snyders, Georges. « Chapitre V : La rhétorique ». *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris : Presses universitaires de France, 1965, p. 111-128.

Storer, Élisabeth. *Un épisode littéraire de la fin de XVII^e siècle : la mode des contes de fées (1685-1700)*. Paris : Honoré Champion, 1928.

Suffran, Michel. « Berquin ou l'oiseau-livre ». « Arnaud Berquin 1747-1791. Bicentenaire de l'ami des enfants », sous la direction de Denise Escarpit. *Nous voulons lire*, no spécial, 1983, p.113-118.

Tallon, Alain. *La France et le Concile de Trente*. Rome : École française de Rome, 1997.

Vesely, Jindrich. « Diderot et la mise en question du roman "réaliste" du XVIII^e siècle », *Denis Diderot 1713-1784: colloque international Paris - Sèvres - Reims - Langres (4 juillet 1984)*, sous la direction d'Anne-Marie Chouillet. Paris : Aux amateurs de livres, 1985.